

Dans le souci du respect de la vie privée, certains noms et prénoms ont été changés

*J'ai écrit *Le silence et la honte* entre 2008 et 2011, dans l'urgence du procès, de donner une voix à l'enfant réduite au mutisme et de confier à l'encre ce que les mots n'avaient jamais pu dire. Ce livre fut une première respiration, une fissure dans le mur du silence. Mais il ne raconte qu'un commencement. Depuis, les années m'ont menée sur d'autres sentiers, parfois escarpés, parfois lumineux, où chaque pas fut une tentative de retrouver ma place au monde.*

*De ce long cheminement est né le blog *Chemins de Vies*, un espace ouvert comme une clairière, où je partage mes réflexions, mes ressources et mes fragments d'espérance pour celles et ceux qui, à leur tour, cherchent à se relever. Ce blog n'est pas seulement le prolongement de mon récit, il est la trace vivante d'une reconstruction en mouvement, et le prélude à un prochain livre où je reviendrai sur cette traversée.*

Si vous souhaitez découvrir *Chemins de Vies*, il vous suffit de scanner le QR code ci-dessous ou d'aller sur

<https://chemins-de-vies.fr/>



1

Le frère Pierre-Étienne Albert a resurgi dans ma vie au moment où je m'y attendais le moins, un soir de février 2008. Épuisée par des années d'errance, je venais de poser mes valises à Saint-Brieuc en compagnie de mon mari Bruno et de nos deux fils, Lawrence et Estebann. Nous avions déniché un petit appartement, je démarrais tout juste une formation de commerciale au sein d'une grande compagnie d'assurances. Ce n'était pas le Pérou, bien sûr, mais la vie semblait enfin m'offrir un peu de répit ... lorsque la source de tous mes cauchemars, enfouie depuis près de vingt ans, a soudain refait surface.

Le matin de ce 14 février, c'est d'abord un message de ma sœur Julie qui m'a mise en alerte. En froid depuis plusieurs années, nous n'avions à l'époque que de très rares contacts. Lorsque j'ai reconnu sa voix bouleversée sur mon répondeur téléphonique, j'ai compris que quelque chose de grave était arrivé.

- Je ... Je crois que je viens de voir Peter à la télévision.

« Peter » ... Durant l'année que notre famille a passée

recluse dans une abbaye de la communauté religieuse des Béatitudes, à la fin des années quatre-vingt, c'est ainsi que tout le monde surnommait le frère Pierre-Étienne Albert. Pour de nombreux fidèles, il était un homme affable, respectable entre tous, haut dignitaire d'un mouvement charismatique implanté à travers toute la France et bien au-delà. Mes parents, qui étaient très impliqués dans la vie de l'abbaye, l'appréciaient particulièrement. Nul alors ne semblait discerner en lui le prédateur qui, si longtemps après avoir brisé mon enfance, allait avouer publiquement plusieurs dizaines d'agressions sexuelles commises contre des mineurs.

Le soir même, je suivais nerveusement le déroulé du journal télévisé lorsque le visage si douloureusement familier est apparu à l'écran. D'après ce qu'avait annoncé le pré-sentateur, Pierre-Étienne Albert venait de se dénoncer à la gendarmerie sur les conseils de ses « frères » et « sœurs » de l'abbaye de Bonnetombe, dans l'Aveyron. Devant le juge d'instruction de Rodez, il avait reconnu des agressions sexuelles perpétrées, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, sur une cinquantaine d'enfants. Mis en examen, il venait d'être placé sous contrôle judiciaire et tenait, précisa le

journaliste, à confesser ouvertement le mal qu'il avait infligé à ses petites victimes.

Plus de dix-huit ans après notre dernière entrevue, je fus saisie d'une violente nausée lorsque je le découvris, vêtu d'un chandail gris, bras croisés et légèrement voûté, se déplaçant lentement dans la lumière rasante d'une clairière. Mêmes cheveux courts coiffés en bataille, mêmes lèvres pincées, même regard clair : il n'avait pas changé. Sa barbe, certes, était un peu plus clairsemée que jadis et il portait des lunettes aux fines montures métalliques. Quant au ton de sa voix, doux et paisible, il était en tout point semblable à celui qu'il employait, autrefois, lorsque chaque soir il pénétrait dans ma chambre.

- Les choses sont enfin normales, expliqua-t-il bizarrement. Je suis devant la justice et je pourrai répondre de mes actes.

Ont suivi certaines explications et j'entendis ensuite quelque chose comme : « Je me sens désormais paisible et soulagé. »

Paisible ? À ce mot, je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Comment cet homme pouvait-il oser

évoquer sa propre tranquillité en s'adressant à tous ceux dont il avait volé l'enfance ? Hélas, je n'étais pas au bout de mes surprises. Alors que le journaliste lui demandait ce qui l'avait poussé à se dénoncer si tardivement, Pierre-Étienne eut le toupet de répondre :

- Je l'ai fait pour mes victimes, pour qu'elles soient reconnues comme victimes. Et aussi pour la paix de ma conscience ... Ça, c'est clair !

L'envie de vomir se fit insoutenable. Il sem-blait si serein, promenant ses remords dans le cadre bucolique de l'abbaye de Bonnetombe, entouré par ses deux « frères » en robe de bure. Et moi ? Et les autres enfants, abusés durant toutes ces années ? Avait-il un seul instant pensé à nous avant de s'imposer une fois de plus, et de façon si brutale, dans notre intimité ? Bon nombre d'entre nous, j'en étais certaine, se battaient depuis si longtemps pour parvenir à l'oublier ... Une fois de plus, le frère Pierre-Étienne Albert ne faisait rien d'autre qu'assouvir un besoin égoïste en s'autorisant à exprimer publiquement un repentir auquel je ne croyais pas. Incapable de demander pardon, il nous imposait de le revoir, s'assurant comme jadis la maîtrise de nos vies.

L'effet de surprise passé, cette confrontation à distance me fit l'effet d'une nouvelle agression avec laquelle il me fallut apprendre à vivre. Durant les nuits qui suivirent, je me remis à faire les cauchemars qui avaient hanté mon adolescence, et que j'avais eu tant de mal à chasser. Les craquements du vieux plancher qui annonçaient son arrivée dans ma chambre, l'odeur fétide de sa barbe m'assaillirent de nouveau. Je me retrouvais petite fille, à la merci d'un homme résolu à se jouer de moi.

Pendant plusieurs jours, cette réminiscence fut d'autant plus douloureuse que Pierre-Étienne était omniprésent. On le voyait témoigner sur chaque chaîne de télévision, dans les journaux et même à la radio. Sur tous les tons, il ressassait son besoin de soulager sa conscience. À l'entendre, c'était un long dialogue avec une sœur de la communauté de Bonnetcombe qui l'avait décidé à dresser, peu à peu, la longue liste de ses petites proies.

Au terme de plusieurs mois de réflexion, il avait finalement accepté de la transmettre à la justice.

Comme s'il avait voulu me porter le coup de grâce, Pierre-Étienne lança d'une certaine façon les

journalistes sur ma piste en leur racontant comment mon témoignage avait, sept années plus tôt, déclenché une première action de la justice. Bien sûr, il ne leur communiqua pas mon identité mais les plus débrouillards d'entre eux n'eurent aucune peine à me localiser en faisant jouer leurs contacts au sein de l'institution judiciaire. Après cette confession publique, alors que je rêvais de retrouver un peu de calme, je fus donc harcelée par une meute de reporters qui brûlaient de décrocher mon interview pour apprendre ce que j'avais dit aux gendarmes d'Avranches, un sombre jour du printemps 2001. Le passé, décidément, me collait à la peau ...

À l'époque, je m'étais rendue dans les locaux de l'Aide sociale à l'enfance pour y consulter le dossier qui avait été constitué durant mon adolescence. Sur place, j'avais revu l'un des responsables qui s'était occupé de moi au cours de cette période troublée. Au fil de la conversation, celui-ci m'avait interrogée sur l'origine de mon mal-être et j'avais fini par lui raconter les agressions dont j'avais été victime aux Béatitudes. Aussitôt, il avait alerté le procureur de la République

de Saint-Lô. Convoquée à la brigade de recherches d'Avranches, j'avais été interrogée par un adjudant-chef à qui, malgré mon besoin d'oublier, j'avais dévoilé les abus dont Pierre-Étienne s'était rendu coupable à mon égard. Le militaire avait insisté pour comprendre le rôle joué par mes parents durant cette période.

- Est-ce qu'ils ont été témoins de ces agissements ?
Est-ce qu'ils ont participé ?

J'avais d'abord répondu par la négative. Puis j'avais fini par lui raconter la scène qui, onze années plus tôt, avait tant entamé ma confiance envers les adultes.

Ce soir-là, comme souvent, Peter avait pris place sur mon lit. Il ne portait, pour tout vêtement, qu'un caleçon et un tee-shirt. Comme d'habitude, j'étais assise sous mes draps, emplie de terreur et de dégoût, sachant bien ce qui allait arriver par la suite, lorsque mon père est entré dans la chambre. D'un coup, j'ai senti un immense espoir monter en moi. Enfin, j'en étais certaine, mon calvaire allait prendre fin. Papa, c'était inévitable, allait faire quelque chose, chasser l'homme qui me faisait tant de mal, me rendre ma sérénité ... Hélas, il s'est contenté de jeter sur nous un

regard inexpressif et a lancé, d'une voix égale, à notre intention : « Il se fait tard et il va falloir que Solweig aille se coucher. » Ces mots prononcés, il a tourné les talons avant de refermer la porte derrière lui, ce qui a permis à Pierre-Étienne de finir ce qu'il avait commencé. À cet instant, j'ai réalisé qu'il me faudrait affronter toute seule mes tourments ...

Des années s'étaient écoulées depuis cette soirée au goût tellement âcre, mais je redoutais encore la réaction de mes parents. Comment, après avoir si longtemps refusé de regarder la vérité en face, allaient-ils prendre les soudaines apparitions de Pierre-Étienne ? Seraient-ils, cette fois, prêts à me croire ? Recommenceraient-ils au contraire à me traiter de menteuse, voire de provocatrice - comme ils l'avaient fait tout au long de mon adolescence -, avec l'espoir, pensais-je, de chasser l'évidence loin d'eux ?

Quelques jours après la confession télévisée de «Peter», papa m'appela le premier.

- Cette prise de parole est une bonne chose, commenta-t-il d'une voix calme mais aussi peu

chaleureuse que possible. Après toutes ces années, l'abcès va enfin pouvoir être crevé. Tu auras la possibilité de dire tout ce que tu souhaites lorsque tu vas être entendue par la police. Après quoi, nous pourrons tous passer à autre chose ...

Quelques jours plus tard, maman me télé-phona à son tour pour me délivrer un message encore plus clair.

- Bien entendu, Solweig, tu dois raconter tout ce que Pierre-Étienne t'a fait. Cependant, il est très important que tu n'impliques pas ton père dans cette histoire. Tu sais bien que papa n'était au courant de rien. D'ailleurs, il serait peut-être utile que tu écrives dès maintenant à la juge qui traite ce dossier, afin qu'elle n'aille pas s'imaginer n'importe quoi ...

Sur le moment, je fus révoltée que ma mère n'ait même pas songé à m'adresser une parole de compassion. À l'autre bout du fil, cependant, elle insistait :

- Tu viens de renouer avec nous. Pour l'instant, tout se passe bien avec ton père mais. . . Si tu ne veux pas le perdre de nouveau, tu dois absolument éclaircir les sous-entendus que tu as plus ou moins formulés par le

passé.

Après quelques jours de complet désarroi, je me suis résignée à prendre la plume pour rédiger un brouillon que je m'empressai de soumettre à ma mère. Évidemment, malgré mes efforts, cette « décharge » ne lui parut pas suffisante. Et, après une longue discussion, la lettre se trouva totalement réécrite. La mort dans l'âme, je l'ai glissée dans une enveloppe et l'ai adressée, par recommandé, à madame Séverine Contival, juge d'instruction au tribunal de grande instance de Rodez.

« Madame le juge,

Suite à la mise en examen du frère Pierre-Étienne Albert, de la communauté des Béatitudes, je viens vers vous car je suis l'auteur de la première plainte déposée à son encontre, en 2001, au tribunal de grande instance d'Avranches. À l'époque, j'avais été entendue et, dans ma déposition, il est écrit que mon père était consentant et que ma mère était au courant.

Je tiens à préciser que cette phrase a été sortie de son contexte et incrimine injustement mes parents. À l'époque des faits, en 1989, j'avais neuf ans et, dans

ma tête de petite fille, je croyais que ce que me faisait Pierre-Étienne était normal. Comme il était très proche de mes parents, je pensais qu'ils savaient. C'est ce que j'ai voulu dire dans ma déposition. Ce n'est qu'en grandissant que j'ai eu conscience de la gravité de ce qui s'était passé. J'ai alors compris que si j'en avais parlé à mes parents, ils seraient intervenus sans aucune hésitation. Mes parents n'ayant pas conscience de ce qui s'était passé et moi évoluant avec un mal-être inexpliqué, notre relation parents-enfant s'est très vite détériorée et nous avons été très longtemps en conflit.

Aujourd'hui, nous reconstruisons une relation et nous pouvons enfin parler de tout ça. Il est parfaitement évident que mes parents n'étaient ni consentants, ni au courant comme il est écrit dans ma déposition de 2001, qui a valu à mon père d'être suspecté. En 1989, il avait juste une suspicion, qu'il a confiée au "berger" de l'Abbaye-Blanche. Je tenais bien à préciser cela de façon à ce que mes parents et moi puissions vivre la réouverture de ce dos-sier comme un soulagement et non comme une angoisse de les voir à nouveau incriminés injustement. Il est très important pour moi que la vérité soit faite et que ce que j'ai pu vivre soit

enfin reconnu. Cela contribuera à la reconstruction de notre famille, qui a été détruite par ces non-dits. Je me tiens donc à votre disposition.

Veillez agréer, madame le juge ... »

Un ultime haut-le-cœur m'étreignit au moment de poster ce courrier. Une fois de plus, mes parents venaient d'exercer leur emprise sur moi. Et comme toujours, malgré mes vingt-huit ans, je me laissais faire ... J'avais beau me dire que je n'étais plus une fillette, je me sentais totalement écrasée par leur autorité. Bruno, mon mari, pestait de me voir ainsi soumise au joug parental mais rien n'y changeait. Depuis près de vingt ans, sous leur influence, je vivais écrasée par un sentiment de culpabilité qui jamais ne m'abandonnait. Si l'on m'avait fait du mal, si j'avais souffert, on m'avait toujours dit que c'était nécessairement ma faute. Enfant, j'avais dû me montrer si provocante et délurée que j'avais fini par m'attirer des ennuis. Quant à papa et maman, à les entendre, ils n'avaient jamais été que les victimes de mes frasques.

À présent, comme par le passé, il me semblait, d'une certaine façon, normal qu'ils cherchent par tous les

moyens à éviter d'avoir des difficultés avec la justice. Je leur en avais déjà fait tellement baver...

Bien sûr, une partie de moi voulut d'abord se révolter lorsqu'ils me demandèrent d'étouffer ma douleur, de tordre la vérité. Après tout, j'avais des enfants, moi aussi, et j'estimais que l'unique priorité d'une maman normalement constituée était de protéger les siens des violences que la vie charrie trop souvent. Mais ma situation, j'en étais convaincue, ne pouvait être comparée à celle de mes parents.

Au fil des ans, on me l'avait assez répété, j'avais constamment fait souffrir les miens. Désormais, il me fallait assumer ...

Semaine après semaine, un terrible dilemme se mit à me torturer. . . Pour la première fois après un si long mutisme, l'occasion m'était enfin donnée de faire entendre ma douleur, d'être reconnue comme victime, d'obtenir la condamnation de mon bourreau. Pour cela, il me suffisait de prendre mon courage à deux mains et de me constituer partie civile au procès de Pierre-Étienne Albert.

Mais dans ce cas, la juge d'instruction risquait d'ordonner des investigations complémentaires sur les agressions dont j'avais été victime et, partant, de s'interroger sur l'attitude de mes parents à l'époque des faits. À l'évidence, une telle démarche avait de fortes chances de me brouiller, une fois encore, avec papa et maman. Or, j'avais trop souffert de nos difficultés relationnelles par le passé pour affronter sereinement une telle perspective.

Après une rupture de plus de dix ans, en effet, c'est seulement à l'été 2005 que mes parents avaient progressivement accepté de renouer avec moi. À l'époque, ma sœur aînée, Mathilde, était sur le point de fêter son trentième anniversaire et elle avait beaucoup insisté auprès de papa pour qu'il accepte ma présence à cette célébration. Maman, qui était moins braquée à mon encontre, avait également fait pression, si bien qu'il avait fini par céder. Au mois de juillet, c'est donc avec une immense émotion que je les avais retrouvés chez Mathilde, en Bretagne.

En embrassant maman, je mesurai à quel point cette séparation imposée m'avait été douloureuse. Au cœur de mon adolescence, j'étais tellement dévastée par tout

ce que Pierre-Étienne m'avait fait vivre que j'étais devenue littéralement insupportable. Or mes parents, au lieu de me venir en aide, avaient choisi de me rejeter violemment, m'accusant d'ébranler la cohésion de la famille et d'exercer une mauvaise influence sur mes sœurs. Selon mon père, j'étais le « fruit pourri » qu'il fallait ôter de la coupe au plus vite afin qu'il ne contamine pas les autres membres de la fratrie. Ainsi mise au ban de la famille, j'avais erré tant bien que mal à la recherche de soutiens, d'amis, de repères. Prise en charge par l'Aide sociale à l'enfance, j'avais été placée dans diverses familles d'accueil. À plusieurs reprises, mes parents avaient été convoqués dans le cabinet du juge des enfants de Coutances où, plus d'une fois, les échanges s'étaient révélés orageux. Jamais, cependant, je n'étais parvenue à chasser le chagrin et le vide qu'avait créés en moi la rupture de nos liens.

Les retrouvailles, que j'appréhendais évidemment beaucoup, furent plutôt chaleureuses avec maman et mes sœurs. Elles étaient ravies de faire la connaissance de mon mari, ainsi que de Lawrence et Estebann. Malheureusement, la situation fut autrement délicate avec mon père.

J'avais beaucoup redouté sa réaction, a Juste titre. Le jour même de l'anniversaire, il mit un soin tout particulier à ne pas m'adresser la parole une seule fois -y compris lorsque nous nous retrouvâmes nez à nez dans la cuisine vers la fin du dîner. Dans son regard, Je ne rencontrai qu'un froid glacial.

Durant les jours qui suivirent, je m'appliquai à maintenir le contact avec maman et ne tardai guère à lui dire combien l'attitude de papa m'avait blessée.

-Comment, après toutes ces années, peut-il se montrer aussi froid ? lui demandai-je.

Sa réponse me laissa estomaquée.

-Je comprends ta réaction mais tu dois te montrer patiente ... Ton père veut que tu lui demandes pardon. Si tu souhaites vraiment renouer avec lui, tu dois te résoudre à faire un pas dans sa direction.

Demander pardon ? Sur le moment, j'hésitai entre le rire et les larmes. Quel péché avais-je donc à confesser ? Oh, bien sûr, je n'avais pas été une adolescente facile. Et pour cause : détruite par un ignoble prédateur alors que j'étais encore enfant, j'avais grandi avec la certitude, tantôt ébranlée, tantôt

confortée, que mes parents, sachant ce qui m'était arrivé, n'avaient rien fait pour me protéger. Ces doutes et cette conviction, assurément, avaient envenimé ma relation avec eux. Mais pouvait-on m'en vouloir ?

Plusieurs jours durant, je ruminai les conseils de ma mère, ne sachant trop ce qu'il convenait de faire. Mais papa me manquait trop et je finis par me résoudre à l'impensable. Un mois environ après l'anniversaire de Mathilde, je pris donc mon courage à deux mains et lui écrivis une longue lettre dans laquelle je lui demandais de bien vouloir me pardonner. Peu de temps après, je reçus sa réponse au dos d'une carte postale représentant un paysage du cap de La Hague, non loin du domicile de mes parents.

« Chère Solweig,

J'ai bien reçu ton courrier. J'accueille ta demande de pardon. Tu peux aller en paix. Cependant, le pardon n'est pas l'oubli.

Il m'est difficile d'oublier les heures de tribunal, les gestes et les mots blessants et cette terrible journée d'interrogatoire au commissariat de police [...]. Tu ne pourras donc pas retrouver le père que tu as laissé

à la sortie du tribunal de Coutances. Il faut laisser le temps cicatriser les plaies, ne pas les rouvrir et ne pas en faire d'autres. Laissons le temps au temps. Tu peux donc reprendre ta place dans la fratrie et œuvrer avec nous tous pour que la paix soit durable dans notre famille.

Je t'embrasse bien sincèrement, sans oublier toute ta petite famille.

Papa »

Le message était on ne peut plus clair. Il acceptait de renouer, pour autant que je ne revienne pas davantage sur ce qui s'était passé avec Pierre-Étienne durant notre séjour à la communauté. Nous nous revîmes à plusieurs reprises au cours des mois suivants, notamment pour l'anniversaire de maman en septembre 2005. Mes parents acceptèrent aussi de venir fêter le baptême de mes fils. Pour eux, l'essentiel était sauf : j'avais une fois de plus accepté de museler ma douleur.

Quelques semaines après les aveux télévisés de Pierre-Étienne, je fus convoquée à Nanterre afin d'y être entendue par les policiers de l'Office central de

répression des violences aux personnes (OCRVP). Comme les enquêteurs souhaitaient également interroger mes parents, nous nous sommes retrouvés sur place. Papa semblait nerveux, agité. Quant à moi, j'étais très anxieuse à l'idée de replonger dans mes souvenirs devant des visages inconnus.

Malgré le tact des policiers, l'audition se révéla plus pénible encore que j'avais pu l'imaginer. Pendant plus de deux heures, en effet, ils m'invitèrent à leur livrer le récit cruellement détaillé des mauvais traitements que Pierre-Étienne m'avait infligés durant plusieurs mois. À leurs yeux, il était crucial de déterminer si ces sévices pouvaient correspondre à la qualification pénale de viol, réprimée comme un crime, ou à celle d'agression sexuelle, définie comme un délit.

- Nous savons que c'est une épreuve pour vous mais, si l'on veut que votre agresseur soit jugé, il est essentiel que nous puissions établir clairement les faits dont vous avez été victime, me précisa l'un des enquêteurs.

En larmes, j'extirpai à grand-peine les souvenirs, les images, les odeurs. Sur la chaise inconfortable qu'on m'avait offerte, je me sentis peu à peu redevenir la

petite fille étranglée par l'angoisse qui, chaque soir, attendait dans sa chambre que le même drame se joue une fois de plus. Dans le bureau aseptisé des policiers, je me remis à entendre les bruits si caractéristiques de l'abbaye - grondement d'ascenseur, souffle du vent -, tremblant de peur. Eux tentaient de me calmer, de me ramener dans le présent, sans succès. Pour la première fois depuis des années, je revivais dans les moindres détails les scènes que j'avais tant cherché à oublier. Enfin, j'avais la sensation d'être écoutée.

Soudain la question fusa, sans que je l'aie sentie venir.

- Et vos parents, dans tout ça ? Pensez-vous qu'ils étaient au courant ?

Pétrifiée, je tentai de fuir le regard braqué sur moi du policier qui m'interrogeait. Comme aux gendarmes, sept ans plus tôt, je venais de lui raconter ce soir terrible où mon père, ayant surpris Pierre-Étienne assis sur mon lit, m'avait laissée seule avec lui plutôt que de le chasser hors de ma chambre. Pourtant, je me sentais, cette fois encore, incapable d'accabler papa. Après tout, peut-être n'avait-il pas réellement compris ce qui se tramait...

- Vous savez, tentai-je d'expliquer, mon père avait une grande confiance en Pierre-Étienne. Il l'admirait, voulait être son ami ... À bien y réfléchir, je ne pense pas que mes parents aient pu imaginer ce qu'il se passait.

Sur sa chaise, le policier me regardait fixement. Il ne me croyait pas, je le sentais bien, mais je ne parvins pas à en dire davantage. La vérité, décidément, était trop cruelle à affronter.

En sortant du bureau dans lequel avait eu lieu mon audition, j'éprouvai un mélange de soulagement et d'amertume. Certes, j'avais enfin pu raconter tout le mal que Pierre-Etienne m'avait fait subir et, de la sorte, je m'étais délivrée d'un poids énorme. Pourtant, cette audition me laissa un goût amer, car elle contribua à me faire prendre clairement conscience du rôle joué par mes parents dans la construction de mon traumatisme. S'ils m'avaient aidée à soigner ma blessure, celle-ci aurait sans doute fini par cicatriser. En me condamnant au silence, ils en avaient au contraire entretenu l'infection, au point qu'elle me semblait aujourd'hui inguérissable.

Dehors, j'attendis longuement que mes parents sortent

à leur tour des locaux du ministère de l'Intérieur. Lorsqu'il émergea enfin, papa était livide et visiblement épuisé. Sur le moment, je n'eus pas le courage de lui demander comment son audition s'était déroulée, craignant qu'il ne m'accable de ses éternels reproches.

Deux jours après notre retour en Bretagne, cependant, mes parents me passèrent un coup de fil visant manifestement à me « débriefier ». Maman parla la première, sans le moindre embarras.

-Solweig, tu as dit ce que tu avais à dire aux policiers et c'est une très bonne chose. Maintenant, il faut que tu oublies toute cette histoire. La justice fera ce qu'elle a à faire contre Pierre-Étienne mais ce n'est plus ton problème. Ton père et moi pensons qu'il serait contre-productif que tu te constitues partie civile. À nos yeux, le plus important est que tu te reconstruises, et pour cela tu as besoin de tranquillité ...

À l'autre bout du fil, je n'écoutais déjà plus : j'avais compris. La crainte était si vivace que mon père n'avait même pas eu l'idée de m'adresser un mot de réconfort. Comme autrefois, comme toujours, j'étais à ses yeux la source de leurs problèmes, la mauvaise

fille qui menaçait l'unité de la famille, et non la victime d'un méchant homme qui avait abusé de mon innocence. Je devais me rendre à l'évidence : tous mes efforts pour rentrer dans le rang s'étaient révélés vains et jamais mes parents ne me traiteraient comme leurs autres enfants.

Les mots prononcés par mon père lorsque j'avais douze ou treize ans me revinrent en mémoire.

- Tu es la porte par laquelle le diable menace d'entrer dans la maison familiale, m'avait-il lancé ce jour-là, au comble de la fureur.

Rien, décidément, ne semblait pouvoir me sauver.

Durant l'année qui suivit ces rebondissements, je vécus une véritable descente aux enfers. Assaillie par les souvenirs, j'étais en proie à des terreurs nocturnes permanentes. Pendant d'interminables semaines, il me fut impossible de faire un pas sans entendre parler de Pierre-Étienne ou des Béatitudes. La presse, à cette époque, multipliait les enquêtes sur cette communauté qui, fondée au milieu des années soixante-dix et longtemps créditée d'une excel-lente réputation, était

depuis quelques années éclaboussée par divers scandales. Avant même que cette affaire de pédophilie n'éclate, début 2008, plusieurs fidèles en rupture de ban avaient publiquement critiqué les Béatitudes, dénonçant des situations d'escroquerie, d'abus de pouvoir et même de dérives sectaires au sein de certaines « Maisons ». Troublés par ces témoignages, les agents de la Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les sectes avaient commencé à enquêter. Dans la foulée, le Vatican avait annoncé son intention de mettre de l'ordre dans ces pratiques contestables.

Pour tenter d'échapper au spectre omni-présent de la communauté, je résolus de m'investir à fond dans mon métier. Chargée de démarcher les entreprises pour leur vendre des contrats d'assurances, j'obtenais à cette époque des résultats qui me valurent l'estime de mes patrons. Peu à peu, cependant, je me sentis sombrer et finis par demander l'aide d'un psychiatre. Début 2009, je commençai à prendre un traitement antidépresseur mais ne le supportai pas bien. Sur les conseils de mon médecin, j'entrepris donc de me sevrer. Hélas, ce fut pire encore. De violentes envies suicidaires m'assaillirent plusieurs jours de suite. Au volant,

j'étais régulièrement obligée de m'arrêter sur le bas-côté de la route pour échapper aux pulsions qui, sans cela, m'auraient poussée à me jeter sous les roues du premier camion. Septembre venu, je dus redoubler d'efforts à la demande de ma hiérarchie, qui comptait décidé-ment beaucoup sur moi. Épuisée, perdue, je ne savais plus comment m'en sortir lorsque mon médecin généraliste eut la présence d'esprit de me prescrire un arrêt de travail.

Voyant que mon état ne s'améliorait guère, Bruno, mon mari, m'encourageait à ruer dans les brancards une bonne fois pour toutes. Il m'engageait tout particulièrement à me constituer partie civile pour que je sois enfin reconnue comme victime. Depuis sept ans qu'il me connaissait, il ne supportait plus de me voir porter seule ce qu'il appelait mon « fardeau ». Comme j'avais tendance à prendre la défense de mes parents, nos discussions dégénéraient parfois en véritables disputes.

-Tu vois bien que tu te rends malade à force de prendre sur toi toute la responsabilité de cette situation, s'agaçait Bruno. Si tu veux t'en sortir, il faut absolument que ton statut de victime soit établi. Or

ton père et ta mère sont manifestement incapables d'assumer leurs erreurs. À partir de là, il me semble que la seule solution est de te tourner vers la justice, quoi qu'il puisse leur en coûter !

Paradoxalement, ma détermination se forgea à l'époque où je me remis à voir mon père de façon plus fréquente. Peu de temps auparavant, mes parents avaient décidé de se séparer après trente années de vie commune. La lassitude, sans doute, mais aussi toutes les souffrances de notre histoire familiale avaient fini par venir à bout de leur amour. Simultanément, mes sœurs avaient pris le parti de maman, si bien que papa s'était retrouvé seul avec mon petit frère dans sa grande maison de Cherbourg. Quant à moi, trop bonne poire sans doute, j'avais jugé sa situation si douloureuse que je m'étais mise à lui rendre des visites régulières. Malgré toute l'indifférence dont il m'avait accablée, je continuais à vouloir le protéger.

Un soir, alors que j'étais chez lui, je finis par oser lui poser la question qui me brûlait les lèvres.

- Papa ... Tu te rappelles certainement ce soir où, en entrant dans ma chambre, tu as trouvé Pierre-Étienne assis sur mon lit.

Sans un mot, mon père encaissa le coup. J'insistai :

- Alors voilà, je voudrais que tu me dises ... Qu'est-ce que tu as pensé en le découvrant là ? Est-ce que tu ne t'es pas dit qu'il était en train de me faire du mal ?

Le silence s'installait. Suspendue à ses lèvres, j'attendais qu'il se décide à répondre, refusant cette fois de lâcher ma proie.

- Solweig, articula-t-il à grand-peine ... Tu sais, je suis ce qu'on appelle un homme sain d'esprit. Je veux dire que je ne suis pas quelqu'un de tordu, ou de pervers. Pour moi, c'était nécessairement en toute amitié que Pierre-Étienne venait te voir. Je ne pouvais pas imaginer qu'il soit capable de choses pareilles ... Et je dois dire que la dureté de ta réaction après toute cette histoire m'a fait beaucoup de mal.

À ces mots, je compris que la conversation n'irait pas plus loin.

Début février 2010, soit deux ans tout juste après que Pierre-Étienne s'était dénoncé auprès de la justice, je résolus enfin d'envoyer promener ma famille et de me

constituer partie civile dans le cadre de l'instruction en cours à Rodez. Peu auparavant, la dernière réprimande de mon père m'avait convaincue que la rupture était devenue inévitable. Je ne serais plus, c'était décidé, la gentille petite fille prête à tout pour satisfaire ses parents. Je devais couper le cordon, même dans la douleur. Dans la foulée, un entretien téléphonique avec le commandant de police qui avait dirigé l'enquête sur les multiples agressions sexuelles imputées au frère Pierre-Etienne Albert scella ma détermination.

Au fond, depuis tout ce temps, l'unique question qui me hantait était de savoir ce que mes parents, à l'époque des Béatitudes, savaient du comportement de cet homme.

- Vous connaissez ce dossier mieux que personne, interrogeai-je. Pensez-vous que mon père était au courant de ce qu'il me faisait ?

À l'autre bout du fil, je devinai un silence gêné. Puis, d'une voix claire, le policier lâcha :

- De mon point de vue, il serait surprenant que votre père n'ait pas été au courant. Il semble en effet qu'il ait

surpris au moins deux fois Pierre-Étienne Albert alors qu'il quittait votre chambre d'enfant. Il est donc difficile de comprendre son silence, et sa passivité.

Les yeux embués de larmes, je m'agrippai au combiné. C'était terrible d'entendre ça, malgré tous mes efforts pour éviter de regarder la vérité en face ...

Quelques jours après, je rencontrai une avocate à qui j'exposai brièvement ma situation. Sans hésiter, elle me conseilla de prendre contact immédiatement avec le cabinet du juge d'instruction en charge du dossier.

- J'espère qu'il n'est pas trop tard, m'encouragea-t-elle. Je suis convaincue que votre participation au procès vous aidera beaucoup à surmonter cette épreuve.

Sitôt rentrée chez moi, je décrochai le téléphone, composai le numéro du tribunal de grande instance de Rodez et demandai à parler au juge Séverine Contival. Celle-ci accepta aussitôt la communication et me pria de lui exposer le motif de mon appel.

- C'est absolument incroyable ! s'exclama-t-elle lorsque je lui eus brossé mon histoire à grands traits. Figurez-vous que mon instruction est terminée depuis plusieurs jours et que je m'apprêtais, cet après-midi

même, à boucler le dossier pour le transmettre au procureur de la République. Si vous m'aviez appelée quelques heures plus tard, j'aurais été contrainte de vous éconduire mais là, nous pouvons encore rattraper le coup. Il suffit que vous m'adressiez au plus vite un courrier mentionnant votre souhait de vous constituer partie civile.

Elle me précisa que je devrais prendre un conseil, de préférence sur Rodez, puis me fixa un rendez-vous afin de procéder à mon interrogatoire.

Sitôt notre conversation terminée, je rappelai l'avocate qui m'avait engagée à faire cette démarche pour la remercier de son aide. Ravie, elle me proposa de me mettre en relation avec l'un de ses confrères aveyronnais. Pour la première fois depuis longtemps, j'avançais vers la vérité, sans avoir le sentiment d'être entravée à chacun de mes pas.

Rodez, 22 février 2010. Après un si long calvaire, le bout du chemin se profilait enfin. Arrivée la veille de Bretagne, j'avais rencontré mon avocat le matin même. Durant plus d'une heure, je lui avais raconté mon

histoire, ma colère, mes peurs. Comme toutes les autres fois, j'avais senti une énorme boule à l'estomac, accompagnée d'une violente envie de vomir, juste avant de prendre la parole. Puis, en sortant de son cabinet, un immense soulagement m'avait envahie. Assise dans une brasserie qui fait face au palais de justice, j'attendais désormais d'être reçue par la juge Contival. Pour passer le temps, j'avais appelé maman et l'avais informée de ma démarche. Contre toute attente, elle s'était réjouie de cette décision.

- C'est une très bonne chose que tu aies enfin le courage de saisir la justice, me dit-elle. Et surtout, il faut que tu dises tout. Il est temps que ton père soit mis face à ses responsabilités.

Ébahie, j'écoutais ces encouragements sans trop y croire. La séparation d'avec mon père l'avait-elle fait réfléchir ?

- Tu sais, Solweig, je dois aussi te signaler que la communauté n'a pas eu une attitude très claire à l'époque. Je veux dire ... Je ne t'en ai jamais parlé mais il s'est passé des choses très bizarres au sein des Béatitudes. En fait, je me demande si certains dignitaires de la communauté n'étaient pas au courant

des comportements de Peter. Un jour, comme je m'inquiétais de sa proximité avec toi, je suis allée en parler à une sœur qui était proche du « berger ». Aussitôt, j'ai vu son visage se décomposer. Elle a lâché : « Oh non ! Pas encore ... » Puis elle m'a assuré qu'elle allait immédiatement avertir le « berger ».

Effondrée sur ma chaise, j'avais du mal à croire ce que je venais d'entendre. Pour la première fois, maman admettait que l'attitude de Pierre-Étienne durant notre séjour à la communauté lui avait paru suspecte. Surtout, elle laissait entendre que ce pédophile présumé avait peut-être été couvert par certaines personnes de l'abbaye qui, partiellement informées de ses agissements, se seraient abstenues de le dénoncer à la justice. En songeant à tous les enfants qui avaient pu tomber entre ses mains après moi, je fus saisie de vertige.

En début d'après-midi, je pénétrai enfin dans le petit bureau de la juge Séverine Contival, qui m'accueillit avec un sourire. Constatant que j'étais très secouée, elle me laissa un peu de temps pour reprendre mes esprits. Puis elle m'exposa les grandes lignes du dossier.

D'après ce qu'elle me dit, je compris qu'un important travail d'enquête avait été nécessaire pour trier le vrai du faux à partir des aveux livrés par Pierre-Étienne Albert. Parmi la cinquantaine de victimes désignées sur sa fameuse liste, certaines étaient parties vivre à l'étranger, d'autres étaient mortes. Par ailleurs, Peter avait curieusement pris le soin de préciser qu'une partie de ses proies étaient endormies au moment où il les avait agressées. Autrement dit, on pouvait supposer que certains enfants ne se souviendraient pas de ses comportements. À moins que Pierre-Étienne ne fût suffisamment perturbé pour avoir « inventé » une partie des forfaits qu'il affirmait avoir commis ...

Au terme de son exposé, la magistrate m'indiqua être en mesure de le renvoyer devant le tribunal correctionnel pour une trentaine d'agressions sexuelles commises sur des enfants. Elle m'expliqua aussi qu'elle allait charger un psychiatre de m'examiner et d'établir un procès-verbal d'expertise qui serait versé au dossier instruction. Enfin, elle me demanda ce que j'attendais du procès à venir.

- Ce que je souhaite, lui répondis-je, c'est tout simplement qu'on reconnaisse mon statut de victime

pour que je puisse enfin cesser de me sentir responsable de tout ce qui s'est passé. Et puis ... Je voudrais que ceux des dignitaires de la communauté qui se sont tus, s'ils étaient vraiment informés des agissements de Pierre-Étienne, soient sanctionnés.

- De ce côté-là, vous ne devez pas vous faire trop d'illusions, m'interrompit-elle. La seule incrimination envisageable en ce qui les concerne - si elle est justifiée - est la non-dénonciation de crime. Or, le droit français prévoit que cette infraction est prescrite au bout de trois ans. Tout au plus pourront-ils être interrogés à l'audience sur l'attitude qu'ils ont eue à l'époque des faits. Vous pouvez le déplorer mais c'est ainsi ...

Malgré cette déception, je quittai le tribunal le cœur léger et plus déterminée que jamais. Rescapée de ses griffes, j'allais enfin pouvoir demander des comptes à Pierre-Étienne. Avec ou sans le soutien de mes parents, l'heure était venue de me lever devant lui et de témoigner, sans fléchir. Peu m'importait, désormais, sa détestable arrogance : je brûlais de renouer avec l'enfant dont la vie s'était tragiquement interrompue, vingt et un ans plus tôt, par sa faute.

2

Bien plus que les traumatismes infligés par Pierre-Étienne lorsque j'avais neuf ans, c'est l'indifférence et le rejet de mes parents qui, à mes yeux, constitua la plus douloureuse épreuve par la suite. Si papa et maman avaient su entendre ma souffrance et reconforter en moi la petite fille blessée par la vie, sans doute serais-je parvenue à surmonter la peur, la honte, la culpabilité. Avec le temps, j'en suis certaine, j'aurais fini par reprendre confiance dans le monde adulte. Hélas, pour des raisons que je peine aujourd'hui encore à cerner, tous deux préférèrent me rejeter et m'accabler, manifestement convaincus que j'avais mérité mon sort.

Tout au long de mon adolescence, papa me manifesta une hostilité parfaitement assumée en me répétant que j'étais le portrait craché de sa propre mère. Or dans sa bouche, hélas, on ne pouvait imaginer pire injure ! Très proche de son père, papa avait toujours pris parti pour celui-ci contre cette femme décrite comme acariâtre, médisante et dominatrice. Elle était originaire de Languieux, dans les Côtes-d'Armor, son mari de Crozon, dans le Finistère. Capitaine dans la

Marine nationale, mon grand-père était très rarement présent au foyer, où il n'était d'ailleurs pas le bienvenu. La légende familiale raconte qu'à chaque permission, il était éconduit du domicile conjugal au bout de quelques jours seulement, par une épouse qui supportait mal d'avoir à partager son territoire. Cet homme, qui s'était courageusement engagé dans la Résistance et se distingua par la suite en Indochine, se laissait malmener sans réagir au sein de son propre foyer, disait-on, si bien que mon père a toujours nourri une image extrêmement négative du sexe féminin. Selon lui, sa famille était frappée d'une sorte de malédiction qui, à chaque génération, avait transformé les femmes en matriarches cruelles, tenant ferme les cordons de la bourse et pourvues d'une langue de vipère. Pour le dire simplement, il voyait en sa mère un despote au côté duquel il avait été contraint de passer une enfance douloureuse, marquée par l'absence obsédante de son père. Docile, il avait quand même attendu d'avoir vingt-neuf ans pour quitter le foyer maternel, le cœur apparemment empli de rancœur et de méfiance envers la gent féminine.

De ce que j'en sais, l'enfance de maman ne fut guère plus épanouie. Issu d'une famille modeste, mon grand-

père maternel avait grandi à Plouha, dans les Côtes-d'Armor. Adulte, il décida de quitter la Bretagne pour gagner Paris dans le but d'y refaire sa vie en compagnie de sa femme de ménage, qui n'était autre que ma future grand-mère. Mon grand-père s'installa dans la capitale où il trouva un travail à la Bibliothèque nationale. Ma mère, qui fut sa troisième fille, se présenta d'emblée comme une enfant délicate, dotée d'une santé fragile. Toute petite, on raconte qu'elle était capable de se plonger dans un état de méditation si profond qu'elle voyait en quelque sorte son âme sortir de son corps. Adolescente, sa sensibilité était telle qu'elle fut hospitalisée peu de temps après avoir vu le film *Love Story* parce qu'elle présentait les symptômes d'une leucémie, tout comme l'héroïne du film. Depuis lors, elle a toujours été affligée de troubles dont les manifestations ont scandé mon enfance, et bien au-delà.

Mes parents qui se sont rencontrés à Saint-Brieuc, venaient tout juste de se marier lorsque je suis née, le 25 janvier 1980, à Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis). Comme je l'appris plus tard, maman sortait à l'époque d'un premier mariage avec un homme qui lui avait donné une fille, ma grande sœur Mathilde.

Contre l'avis de leurs familles respectives, mon père et ma mère ont choisi de s'unir au plus vite, sans doute parce que maman était enceinte de moi. Fraîchement arrivé en Bretagne, le ménage venait de s'installer à Torcy, en Seine-et-Marne, où papa préparait un concours afin de monter en grade dans l'administration fiscale. Maman, quant à elle, était agent vacataire, également affectée au service de l'impôt. Dès que l'occasion s'en présenta, ils quittèrent la région parisienne pour habiter à Vendôme, dans le Loir-et-Cher.

Mes premiers souvenir d'enfance remontent à l'époque où, trois années plus tard, nous emménageâmes dans la maison de Dinan. Située en lisière de la ville, cette splendide bâtisse que mon père avait fait construire sur la commune de Quévert était entourée d'un vaste jardin où, tout au fond, un menhir couché côtoyait de très vieux chênes. Lorsque, aujourd'hui encore, je ferme les yeux, il me semble revoir les moindres recoins de cette demeure. Comme si le temps, depuis ces années bénies, ne s'était pas écoulé.

Venant de la rue, on accédait à la maison par une

grande porte vitrée dont les carreaux teintés de jaune laissaient filtrer une lumière chaude dans le vestibule. Tout de suite sur la gauche, s'ouvrait une grande pièce abritant le salon puis la salle à manger, au fond de laquelle trônait une cheminée. De l'autre côté, à droite, il y avait le bureau de papa ainsi que la salle de télévision. Plus loin, un long couloir résonnait en permanence des cris de ma petite sœur Julie, rebaptisée « Speedy Gonzales » parce qu'elle passait son temps à y courir de long en large en criant : « *Arriba, arriba, arriba ...* » À l'étage, tout près du grenier, chacune d'entre nous avait sa chambre.

Aussi loin qu'il m'en souviennne, seules des images de bonheur et d'harmonie subsistent de ces premières années passées à Dinan. Ma sœur Mathilde et moi avons été tout de suite très proches malgré nos cinq années de différence. Mes parents, redoutant qu'elle éprouve une forte jalousie à mon endroit, m'encouragèrent à devenir autonome rapidement, évitant de m'accorder une trop grande attention par crainte de la blesser. Cette inquiétude, si elle me fut peut-être pénible par moments, eut pour effet de me faire grandir plus vite que les autres enfants de mon âge. À dix-huit mois, j'étais ainsi capable de

m'habiller seule et, bientôt, j'appris à partager les jeux de ma sœur aînée. Dès l'école maternelle, je développai un tempérament de garçon manqué, préférant de beaucoup les sports de plein air entre camarades de classe aux jeux de poupées. J'étais, selon ce que mes parents avaient coutume de répéter, un petit bout de femme doté d'un caractère trempé, mais attendrissant.

Le brusque éveil religieux de maman, au milieu des années quatre-vingt, marqua la fin de cette période bénie. Jusqu'alors, ma mère se définissait comme athée et considérait toute manifestation spirituelle avec une ironie distante. À la demande de papa, mes sœurs et moi avons bien été baptisées mais jamais nous ne mettions les pieds à la messe le dimanche. Au surplus, maman affichait toujours un certain agacement lorsque, de loin en loin, son mari tentait de lui faire partager sa foi en Dieu ... Jusqu'à ce jour de 1985 où elle tomba gravement malade.

Cet après-midi-là, je venais juste de rentrer de l'école lorsque j'entendis mon père crier depuis le rez-de-chaussée.

- Marie ! Marie !

À toute vitesse, Mathilde et moi dévalâmes l'escalier pour gagner la cuisine. Debout au centre de la pièce, papa contemplait sa femme d'un air profondément inquiet. Assise sur une chaise, maman était prostrée, la tête dans ses bras, et ne répondait à aucune de nos questions. Elle ne semblait plus rien percevoir de ce qui se passait autour d'elle. Papa appela un médecin, qui vint l'examiner mais sembla dérouté par son état. Sans attendre, il ordonna son admission dans l'hôpital le plus proche, où elle demeura complètement mutique durant plusieurs jours.

Âgée de cinq ans à peine, je ne comprenais pas grand-chose à la situation, sinon que maman n'allait pas bien du tout. De son côté, papa nous parut totalement dépassé, manifestement paniqué par l'état de santé de son épouse. En plus de son travail et de ses visites quotidiennes à l'hôpital, il devait désormais s'occuper seul de ses trois filles : Mathilde, l'aînée, Julie, la cadette, et moi-même. C'est alors qu'en désespoir de cause, il se tourna vers la religion et contacta un moine qu'il avait connu, bien des années plus tôt, à l'abbaye bretonne de Timadeuc. Cet homme, le frère

Jean, avait la réputation d'être une sorte d'exorciste doté d'étranges pouvoirs de guérison. Lorsque papa lui décrivit les symptômes du mal de maman, il réfléchit longuement puis avança une explication.

- Vous me dites que votre épouse manifeste une certaine défiance lorsque vous lui parlez de votre foi en Dieu ... Votre propos me laisse penser qu'au fil de ces discussions, elle a peut-être secrètement entrepris un cheminement spirituel vers la conversion. Cela pourrait expliquer que Satan se soit emparé d'elle afin d'empêcher cette rencontre avec le Seigneur. Dans ce cas, le seul moyen de lui rendre la santé est de chasser le démon qui sommeille en elle ...

Très vite, papa fit parvenir au frère Jean une photographie de maman. En réponse à ce pli, le moine lui recommanda d'interrompre son hospitalisation, puis il invita l'ensemble des religieux de Timadeuc à prier pour la santé de notre mère. Le lendemain de cette oraison, lorsqu'il entra dans sa chambre d'hôpital, papa trouva maman assise sur son lit : elle avait recouvré la parole. Sans attendre, il l'aida à rassembler ses affaires, signa une décharge auprès de l'administration de l'établissement puis la ramena à la

maison. De ce jour, maman cessa de prendre les médicaments qui lui avaient été prescrits.

Peu de temps après cette soudaine amélioration de son état de santé, un événement surprenant se produisit. Papa avait décidé d'emmener maman rencontrer le frère Jean à Timadeuc. Un jour de 1985, ils empruntèrent donc tous deux la route qui menait à l'abbaye, traversant la Bretagne d'ouest en est. Un épais brouillard noyait le paysage, rendant la conduite très difficile, lorsque, à mi-chemin environ, la voiture passa à proximité de la maison où habitait ma grand-mère paternelle, près de Saint-Brieuc. Si incroyable que cela puisse paraître, le moteur du véhicule se mit à tousser puis à ralentir. Une fois, deux fois, mon père tenta en vain d'accélérer. De façon incompréhensible, il lui fallut attendre de longues secondes avant de reprendre le contrôle de l'engin pour gagner, enfin, Timadeuc.

Sur place, le frère Jean procéda à un spectaculaire rituel d'exorcisme lors duquel ma mère, m'expliqua-t-on par la suite, fut brutalement jetée à terre. Lorsqu'elle reprit ses esprits, après de longues minutes sans réaction, elle était « désenvoûtée ». En sortant du

bureau dans lequel le moine les avait reçus, mes parents découvrirent qu'un soleil éclatant avait chassé brumes et nuages. Maman avait recouvré la parole, le sourire. De ce jour, elle ne jura plus que par la profonde et intense foi en Dieu dont elle venait d'avoir la révélation.

D'un tempérament excessif, ma mère devint aussi aveuglément croyante qu'elle s'était, par le passé, montrée sceptique. Notre vie de famille, dès lors, fut profondément transformée. Sans transition, Mathilde et moi fûmes tenues de fréquenter le cours de catéchisme chaque mercredi. La messe du dimanche devint également une obligation incontournable. Icônes en tous genres et représentations de la Vierge furent disposées un peu partout dans la maison. Maman aménagea un petit coin de prière dans le bureau de papa. Dans chacune de nos chambres, une croix fut installée au-dessus du lit. Nos bêtises d'enfants, jadis observées avec tendresse, devinrent de graves péchés aux yeux de notre mère. Peu à peu, nous fûmes invitées à considérer chacune de nos actions à l'aune du bien et du mal, ce qui, pour les petites filles que nous étions, pouvait parfois paraître rebutant.

Au moment d'intégrer la classe de CE1, je dus quitter l'enseignement public pour rejoindre l'école Sainte-Croix, à Dinan. À la même période, nous fûmes priées de remiser les blue-jeans d'antan pour adopter manteaux de velours, coupes de cheveux bien droites avec barrettes sur le côté et autres accessoires BCBG.

Dans un premier temps, cette conversion familiale ne me posa pas vraiment de problème. Je n'étais pas bien grande alors, et le catéchisme n'était après tout qu'une activité de plus, comparable au poney ou à la danse classique. De retour de Timadeuc, maman afficha par ailleurs une santé et une sérénité qui, par contraste avec l'état dans lequel nous l'avions vue peu auparavant, nous rassurèrent beaucoup. Si Dieu lui avait rendu la paix, il nous semblait normal de l'en remercier à notre façon. Et ce, même si nos parents nous imposaient dorénavant des règles de vie autrement plus rigides que durant notre petite enfance ...

Peu à peu, cependant, maman se mit à poser sur le monde un regard sévère, souvent empreint de dureté. Pour elle, désormais, il y avait d'un côté les « bonnes familles », catholiques pratiquantes et socialement

intégrées, au sein desquelles nous devions de préférence choisir nos amies : de l'autre, les « familles du monde », gangrenées par l'athéisme, l'alcool, la drogue et le divorce, qu'elle n'avait de cesse de dénoncer. Bien entendu, nous étions vivement encouragées à éviter ces dernières. À l'époque, j'ignorais que maman avait elle-même connu une première union avant d'épouser papa. J'étais en outre à mille lieues de soupçonner que Mathilde n'était pas ma vraie sœur, mais la fille d'un autre homme. Incapables de résoudre leurs contra-dictions, nos parents nous cernaient déjà de mensonges dont il serait, plus tard, si difficile de nous libérer.

C'est au hasard d'un pèlerinage à Lourdes que papa et maman nouèrent, à la fin des années quatre-vingt, leur tout premier contact avec la communauté des Béatitudes. Ils fréquentaient alors plusieurs groupes charismatiques au sein desquels les fidèles prisait les chants accompagnés d'airs de guitare bien davantage que la messe en latin. La religion, qui occupait un espace de plus en plus important dans leur vie, ne nous paraissait à l'époque ni austère, ni

effrayante. Heureuses de voir nos parents s'épanouir ainsi, nous étions bien loin d'imaginer l'enfermement psychique et matériel dans lequel ils étaient sur le point de nous plonger.

Si mes souvenirs sont exacts, c'est en 1988 que maman s'est mise à fréquenter plus particulièrement l'une des Maisons dépendant de la communauté des Béatitudes. Située à Saint-Broladre, dans la baie du Mont-Saint-Michel, cette abbaye était la plus aisément accessible depuis Dinan. Maman, enthousiasmée par ces premières visites, prit bientôt l'habitude de nous emmener, Mathilde et moi, lorsqu'elle allait y passer le week-end. Papa, lui, restait à la maison pour garder Julie, encore trop jeune pour nous y accompagner, ainsi que Estelle, la petite dernière, qui venait d'arriver.

Paradoxalement, je dois reconnaître que je conserve de ces premiers pas au sein de la communauté un souvenir enchanteur. À l'approche du week-end, nous attendions la fin des cours pour sauter dans la voiture et rejoindre « Saint-Bro » au plus vite. Dans cette somptueuse bâtisse, disposée autour d'un cloître et entourée d'un parc immense, les religieux organisaient chaque vendredi soir une grande fête du Shabbat, lors

de laquelle de nombreux enfants se retrouvaient pour jouer ensemble tandis que les parents s'adonnaient à la prière et au recueillement. Dès nos premières visites, maman m'expliqua que la communauté des Béatitudes se distinguait des autres mouvements du renouveau charismatique par ses pratiques religieuses fortement inspirées du judaïsme. Ephraïm, le père fondateur, souhaitait ainsi renouer avec les racines juives du christianisme.

Pour nous, ces séjours étaient l'occasion de se faire une foule d'amis et de nous amuser en toute liberté dans un cadre idyllique. Pêle-mêle, il y avait là des enfants de couples vivant dans la communauté, mais aussi nombre de visiteurs venus comme nous dans le simple but de partager un moment convivial. Comme d'autres temps forts de la tradition hébraïque, la fête de Shabbat occupait dans la vie des Béatitudes une place particulièrement importante. À cette occasion, tout le monde était habillé en blanc. Avant de quitter Dinan, Mathilde et moi nous apprêtions comme deux petites filles coquettes tout excitées à l'idée de se rendre à leur premier bal.

Plus encore que le vendredi, la fête de la Résurrection

organisée chaque samedi offrait à nos yeux de succulentes promesses. En première partie de soirée, tandis que les parents allaient aux vêpres, nous étions priées de rejoindre les autres enfants à la garderie de l'abbaye, où quelques « frères » et « sœurs » avaient la charge de veiller sur nous. Une fois la prière terminée, les adultes venaient nous chercher pour nous conduire dans un immense réfectoire où d'interminables buffets avaient été dressés. Nous passions alors la soirée à dévorer des mets délicieux sur les genoux de maman ou de ses voisins de table, tout en jouant avec nos nouveaux amis. Les adultes présents semblaient doux, bienveillants, jetant sur cette kyrielle d'enfants des regards affectueux. Après le repas, l'ensemble des convives se levait pour se rendre dans un vaste espace où tout le monde dansait sur des musiques israéliennes. La fête se prolongeait, douce et paisible, jusqu'à ce que nous tombions de sommeil. La foi de maman, alors, rimait avec chaleur, amour, partage ...

Du cheminement spirituel qu'empruntaient à l'époque nos parents, nous ne savions pas grand-chose. Mathilde avait presque treize ans, j'en avais huit, et nous pensions naturellement bien plus à nous amuser qu'à les interroger sur leur pratique religieuse. À force

de fréquenter « Saint-Bro », nous avons fini par comprendre que la communauté des Béatitudes rassemblait des « frères » et « sœurs » consacrés, mais aussi des laïcs désireux de se retirer du monde pour s'adonner à la prière et à la contemplation. Intuitivement, nous avons aussi saisi que la vie, au sein de l'abbaye, était réglée sur une organisation hiérarchique bien définie. À la tête de chaque Maison, le « berger » était chargé de guider l'ensemble des fidèles et d'organiser la vie collective. Consacrés ou laïcs, les « communautaires » devaient obéissance à ce guide ainsi qu'à son proche entourage. Les simples « visiteurs », quant à eux, étaient invités à se ranger sous un statut encore inférieur. Enfin, tout membre de la communauté devait le respect au frère Ephraïm, alias Gérard Croissant, qui l'avait créée en 1973 avant de la diriger pendant de nombreuses années.

Mois après mois, nous sentîmes maman se lier toujours plus intimement à la vie de l'abbaye. Une fois puis deux, puis de plus en plus souvent, elle convainquit papa de se joindre à elle durant ces soirées de Shabbat, voire pour des week-ends complets à Saint-Broladre. De temps à autre, ils nous confiaient à des amis ou à des grands-parents afin de

vivre sans entrave leur découverte spirituelle. D'autres fois, pour notre plus grande joie, nous étions conviées à les accompagner. A part les soirées du Shabbat et de la Résurrection, nous passions alors le plus clair de notre temps à la garderie, où Mathilde et moi avions la charge de veiller sur nos deux petites sœurs.

Notre lente accoutumance au rythme communautaire se développa ainsi jusqu'à ce qu'un jour, à la toute fin de l'année 1988, maman nous réunisse dans la cuisine pour nous interroger.

- Les filles, nous lança-t-elle, que diriez-vous si votre père et moi prenions la décision de nous installer en famille à la communauté ? Instantanément, nous sautâmes de joie. La perspective de passer le plus clair de notre temps dans un vaste centre de loisirs où nous avions la certitude de nous faire de nombreux amis était infiniment excitante. De cette vie de réclusion, nous ne soupçonnions ni les rigueurs, ni l'âpreté. À nos yeux, rejoindre les communautaires signifiait avant tout passer le reste de notre existence à danser, jouer et déguster des friandises sous l'œil attendri de nos parents.

Encouragés par cette belle unanimité, papa et maman décidèrent de se rendre à l'abbaye de Cordes-sur-Ciel, dans le Tarn, qui était alors l'une des Maisons les plus importantes de la communauté. Avant d'être acceptés dans l'une des abbayes rattachées aux Béatitudes, nous devions en effet soumettre notre candidature au berger Philippe Madre, l'un des bras droits du frère Ephraïm.

- Nous devons être certains que le Seigneur nous appelle bel et bien à entrer dans la communauté, précisa papa avant d'entreprendre ce voyage.

Peu de temps après, nos parents nous apprirent que Philippe Madre, après mûre réflexion, avait « discerné » l'appel du Seigneur. 1-fes parents étaient acceptés et, comme promis, mes sœurs et moi allions bel et bien rejoindre les enfants qui, d'ores et déjà, avaient la chance de vivre au sein de la communauté des Béatitudes.

Si maman, comme cela était prévisible, fut enchantée de cette nouvelle, papa sembla para-doxalement l'accueillir avec un certain malaise.

Plusieurs jours durant, nous le vîmes préoccupé, comme hésitant à l'idée d'abandonner tout ce qu'il

avait construit pour adopter une existence entièrement tournée vers Dieu. Après réflexion, il choisit d'ailleurs de demander à bénéficier d'une année sabbatique plutôt que de démissionner purement et simplement de la fonction publique. De la sorte, il s'offrait la possibilité de revenir en arrière si, par extra-ordinaire, l'année de noviciat prévue par le règlement de la communauté ne répondait pas à ses attentes.

Un jour du printemps de 1989, je le surpris, l'air perdu et la mine défaite, rôdant seul au rez-de-chaussée de la maison. En prenant soin de ne pas me faire voir, je prêtai l'oreille et crus l'entendre murmurer :

- J'ai tant donné pendant si longtemps... Et voilà que je vais devoir tout abandonner...

Mon père, il faut le dire, avait toujours été &r d'avoir su construire, à partir de rien, le cadre de vie dans lequel il nous avait fait grandir. Il pouvait se flatter de ne pas devoir son ascension à ses parents, qui ne lui avaient pour ainsi dire rien laissé. Simple agent de recouvrement au début de sa carrière, il avait gravi à force de labeur chaque échelon de l'administration fiscale pour obtenir son poste, envié, de percepteur à Merdrignac. Il n'était donc pas surprenant qu'il ait été

profondément troublé lorsque, en ce début de printemps 1989, il avait réalisé qu'il était sur le point de céder tous ses biens à la communauté des Béatitudes.

À mesure que la date du départ approchait, maman s'appliquait à nous informer plus précisément des règles qui allaient encadrer notre nouvelle vie. Chacun d'entre nous, en intégrant la communauté, devrait faire vœu de pauvreté et jurer obéissance au frère Ephraïm. Concrètement, mes sœurs et moi-même allions être invitées à nous séparer de la quasi-totalité de nos jouets pour ne garder que nos poupées préférées. Je dois admettre qu'à l'époque, cette obligation douça quelque peu notre enthousiasme. Nos dernières semaines de vie à Dinan furent d'ailleurs assombries par la vente progressive de nombreux meubles et objets avec lesquels nous vivions depuis toujours. Parce qu'ils n'avaient le droit d'emporter avec eux que quelques biens matériels, mes parents durent ainsi céder une superbe salle à manger bretonne en bois sculpté ainsi qu'une horloge de grande valeur héritée de leurs propres aïeuls, auxquelles ils tenaient énormément.

Avant d'intégrer les Béatitudes, nous étions en quelque sorte contraints de brûler nos vaisseaux pour mieux prouver qu'il n'était pas question, pour nous, de changer d'avis.

Ultime précision, mes parents nous expliquèrent qu'une fois retirés du monde, ils devraient consacrer une grande partie de leur temps à des chantiers communautaires. Afin de subvenir aux besoins de la collectivité, ils contribueraient à fabriquer des icônes, préparer des produits alimentaires, enregistrer des cassettes liturgiques ou encore imprimer la revue *Feu et lumière*, qui rend compte de l'actualité des Béatitudes. À nos yeux, il devint alors clair qu'ils ne disposeraient que d'un temps limité pour s'occuper de nous. Une fois la rupture avec le monde consommée, nous devrions d'une certaine façon apprendre à vivre par nous-mêmes.

En attendant d'être fixés sur la maison au sein de laquelle nous serions affectés, papa et maman nous emmenèrent faire un stage de danse d'Israël dans la communauté de Nouan-le-Fuzelier, au cœur de la Sologne. Le lieu était idyllique, l'atmosphère apaisante. Un majes-tueux château de brigues rouges

et d'ardoises y voisinait avec une ravissante église entourée d'un bosquet. Nos journées étaient consacrées à la découverte d'une forme d'expression corporelle qui, tout entière dirigée vers le Seigneur, dégageait une spiritualité troublante.

Durant ces quelques jours, je me pris d'une particulière affection pour l'une des religieuses de la Maison qui dansait « pour le Seigneur » avec une grâce et une douceur sans égales. Sœur Catherine, puisqu'on l'appelait ainsi, possédait un visage très fin, rayonnant de bonté. Ses traits, son expression me touchèrent d'autant plus qu'ils me paraissaient familiers. En fouillant bien dans mes souvenirs, je réalisai que cette religieuse ressemblait étonnamment à l'une des actrices du programme télévisé *Anno Domini*, dont j'avais peu de temps auparavant regardé plusieurs épisodes avec mes parents. Ce téléfilm, qui se déroulait durant l'occupation romaine en terre d'Israël, m'avait beaucoup marquée. J'avais été tout particulièrement sensible à la beauté d'un des personnages, une esclave dénommée Sarah. En fermant les yeux, je la revoyais préparant le pain dans sa modeste demeure tandis que son bébé dormait paisiblement dans un berceau. Ses cheveux étaient

noirs, une mèche tombait sur son visage. Soudain son mari Caleb rentrait du travail, l'enlaçait tendrement et l'embrassait dans le cou. Cette image incarnait idéalement mes rêves de famille et de bonheur. Or Sarah, modèle de bonté, avait vraiment un air de famille avec sœur Catherine.

Tout de blanc vêtue, la religieuse portait un long voile qu'elle ne retirait que pour danser. De sa voix douce, elle nous expliquait que son art était, à ses yeux, une façon de remercier le Seigneur pour les dons qu'Il lui avait faits. Je n'imaginai pas, alors, d'existence plus enviable que celle de cette femme qui avait fait le choix de se vouer à Dieu.

Au retour de Nouan-le-Fuzelier, papa et maman décidèrent de faire un détour par l'Abbaye-Blanche de Mortain, dans la Manche, pour y rendre visite à une autre religieuse de la communauté des Béatitudes dont ils avaient fait la connaissance à Cordes. Au premier abord, la perspective de découvrir une nouvelle Maison était plutôt réjouissante, tant celles où nous avions jusqu'alors séjourné s'apparentaient à de petits paradis. Qu'il s'agisse de Saint-Broladre, de Nouan ou de Cordes, dont nos parents nous avaient fait une

description enchanteresse, la communauté semblait avoir choisi quelques-uns des plus beaux sites de France pour réunir ses fidèles.

Dès notre arrivée, hélas, l'Abbaye-Blanche nous imposa un tout autre spectacle. En descendant de la voiture, nous découvrîmes un bâtiment gris, massif, effrayant par ses proportions. Adossé à une triste abbatale, cet édifice écrasant s'élevait sur quatre étages. Au premier regard, mes sœurs et moi nous sentîmes ter-rorisées, comme si nous approchions d'une maison de fantômes ...

Sitôt informée de notre arrivée, la religieuse que nous étions venus saluer descendit à notre rencontre et nous fit entrer par une porte étroite située sur le côté de la bâtisse. Timidement, nous traversâmes un petit hall puis débouchâmes dans la cuisine dont l'apparence nous laissa pétrifiés. Très vaste, la pièce dégageait une odeur écœurante mêlant renfermé, moisi et brûlé. Prises à la gorge, mes sœurs et moi réprimâmes à grand-peine une violente nausée. Tout autour, les murs étaient noirs de suie, la peinture était écaillée. L'endroit nous donna le sentiment d'être arrivées aux portes de l'enfer.

En ressortant, une bonne heure plus tard, de ce lieu sordide, nous éprouvâmes tous un soulagement assorti d'une vague inquiétude.

- Quelle horreur, articula maman en prenant place dans notre vieille Renault Nevada. J'espère bien que les responsables de la communauté ne vont pas avoir la mauvaise idée de nous affecter ici ...

Quelques semaines plus tard, la pénible nouvelle nous fut annoncée par téléphone. À l'autre bout du fil, un responsable des Béatitudes nous expliqua que nous étions invités à effectuer notre année de noviciat à l'Abbaye-Blanche de Mortain. Les derniers préparatifs du départ se déroulèrent dans une ambiance maussade et oppressante. Ce déménagement, que nous attendions avec impatience depuis plusieurs mois, nous l'appréhendions désormais. La joie que nous aurions dû éprouver à l'idée d'intégrer enfin la communauté faisait place à une étrange incertitude.

3

C'est au tout début de l'été 1989 que nous posâmes nos valises à l'Abbaye-Blanche de Mortain. Les quelques biens dont nous ne nous étions pas séparés avaient été chargés à bord de la voiture familiale, ainsi que dans une camionnette louée pour l'occasion. La semaine précédente, mes sœurs et moi avions été envoyées chez notre grand-mère tandis que nos parents s'occupaient de régler d'ultimes questions matérielles. Désormais, m'expliqua-t-on, rien ne nous retenait plus à notre vie d'antan. Une nouvelle existence, tout entière de spiritualité et de soumission au Seigneur, pouvait commencer.

À notre arrivée, nous fûmes guidés vers le quatrième et dernier étage de l'abbaye, où le « berger » avait choisi de nous installer. Plongées dans la pénombre, les pièces qui nous avaient été attribuées me firent d'abord une sinistre impression. On y accédait en empruntant un vieil ascenseur grinçant, puis un long couloir au parquet esquinté. Comme à notre première visite, nous fûmes saisis par l'odeur vieillotte, presque moisie, qui flottait dans ces lieux. Ce recoin, niché dans une aile du bâtiment, donnait le sentiment de ne

pas avoir été entretenu depuis des lustres. On était loin, décidément, de l'atmosphère chaleureuse et rassurante qui nous avait tant séduits lors de nos premiers séjours à Saint-Broladre.

Sans se décourager, maman employa ses premières heures sur place à tenter d'égayer l'endroit. Prévoyante, elle avait apporté des rouleaux de moquette dont elle recouvrit sans attendre les vieilles lattes de parquet. Elle disposa ensuite nos meubles avec soin dans les différentes chambres et s'appliqua, par petites touches, à faire vivre les lieux. Aussi loin que je me souviens, elle a toujours eu ce don merveilleux de savoir faire des endroits les plus tristes des pièces agréables grâce au simple jeu des textiles, des bibelots ou des éclairages. Elle parvint ainsi à • transformer cette soupente glaciale en un petit appartement familial sinon douillet, du moins relativement confortable.

En fin de journée, juste avant le dîner, nos parents nous firent descendre dans la cour de l'abbaye où, dans la douce lumière du soir, nous posâmes ensemble pour une photo de famille. Il était important, me glissa-t-on, d'immortaliser nos premiers pas au sein de la communauté. Fatiguées par le voyage, troublées

par l'austérité de notre nouvelle maison, mes sœurs et moi ne savions trop que penser. L'excitation ressentie, quelques semaines plus tôt, à l'annonce de ce changement de vie sem-blait déjà bien lointaine ...

Sans transition, nous fûmes plongées dans le rythme de vie très particulier de la communauté. Tôt le matin, papa et maman nous accompagnaient à la garderie avant de nous embrasser et de rejoindre, sans tarder, les chantiers communautaires auxquels ils étaient affectés. Pour moi, débutait alors une longue journée souvent ternie par une pénible sensation de solitude. Bien sûr, nous n'étions pas totalement livrées à nous-mêmes. Il y avait là d'autres enfants et nous étions tous gardés par des « frères » et « sœurs ». Toutefois, beaucoup parmi ces adultes n'avaient aucune notion de baby-sitting et se cantonnaient donc au service minimum, nous observant d'un regard amusé mais distrait et ne proposant aucune animation. Bon an, mal an, il nous fallut donc apprendre à passer le temps entre nous jusqu'au retour de nos parents, en toute fin de journée.

D'emblée, je fus séparée de Mathilde qui, sur le point

de fêter ses treize ans, fréquentait le groupe des ados, et qui bientôt partit en internat. Par la force des choses, je me trouvais donc chargée, en dehors de mes heures d'école, de veiller sur Julie et Estelle, mes deux petites sœurs qui, privées de leurs parents, n'en menaient pas large.

Contrastant avec celle de Saint-Broladre, dont je conservais un souvenir enjoué, la salle de jeu de la garderie de l'Abbaye-Blanche avait ceci d'effrayant qu'elle était située au fond d'un long corridor sans fenêtre, où l'éclairage artificiel était presque toujours en panne. Plusieurs fois par jour, je devais donc prendre mon courage à deux mains pour emmener les filles et me lancer, un nœud terrible à l'estomac, dans la traversée de ce couloir sans fin. En milieu de journée, je devais subir la même épreuve en sens inverse lorsque l'heure approchait de rejoindre le réfectoire des enfants. Quand il faisait beau, les temps de jeu dans l'agréable cour intérieure nous offraient, fort heureusement, une bouffée d'oxygène. Certains jours, en outre, la garderie était surveillée par des parents qui avaient à cœur de nous proposer des activités adaptées à nos âges, contrairement à nombre de moines ou de célibataires qui se contentaient

d'attendre que le temps passe. Je me souviens ainsi que Serge et Pascale, un couple ami de mes parents, rivalisaient d'imagination pour nous divertir au mieux.

Pour mes sœurs et moi, ces premières semaines furent d'autant plus désarçonnantes que nous eûmes quelque peine à nous intégrer parmi les enfants qui vivaient à la communauté depuis plusieurs années. Aux yeux de beaucoup, en effet, nous étions des petites nouvelles qui devaient faire leurs preuves avant d'être acceptées dans le groupe.

Estelle, qui avait tout juste dix-huit mois, éprouva une difficulté toute particulière à trouver sa place à l'Abbaye-Blanche. Dès notre arrivée, elle se renferma complètement sur elle-même, visiblement terrorisée par notre nouveau cadre de vie. Chaque matin, lorsque nous arrivions à la garderie, elle allait s'asseoir dans un coin et restait sans bouger jusqu'à l'heure du déjeuner. Pendant de longs mois, elle refusa de parler, même si, à l'évidence, elle comprenait tout ce qu'on lui disait. En tant que grande sœur, j'étais très perturbée de la voir ainsi, sans aide, aux prises avec des difficultés qui la dépassaient complètement.

Parce qu'il était relativement isolé des parties

communes de l'abbaye, notre « appartement » devint vite, à nos yeux, l'unique refuge capable d'abriter les moments qu'il nous était donné de partager en famille. Chaque soir, après le dîner, nous regagnions le quatrième étage par l'ascenseur, lorsqu'il fonctionnait, ou plus fréquemment par le grand escalier central. Depuis le palier, il fallait pousser de lourdes portes battantes pour accéder à un petit hall abritant les toilettes et quelques placards, puis au long couloir qui desservait chacune de nos chambres et d'autres pièces encore.

De part et d'autre du couloir, s'ouvraient successivement la chambre de Mathilde puis la mienne, face à celles de Julie et d'Estelle. Immédiatement au-delà, un léger renforcement avait été aménagé par maman. Avec son goût habituel, elle y avait disposé un canapé et une petite table. C'est là aussi que mes sœurs et moi avions installé la cage de Bilou, notre lapin asthmatique. La chambre de papa puis celle de maman se succédaient de l'autre côté du couloir.

À leur arrivée à la communauté, nos parents avaient prononcé un vœu de chasteté temporaire, qu'ils

s'étaient promis de respecter jusqu'à ce que le Vatican accepte d'annuler le premier mariage de maman, celui dont Mathilde était le fruit. Cette formalité accomplie, ils pourraient enfin célébrer leur union devant Dieu. En attendant, le « berger » leur avait vivement recommandé de faire chambre à part et ils s'étaient exécutés sans protester, comme ils se pliaient, d'une façon générale, à l'ensemble des décisions prises par les responsables de l'abbaye.

Quelques semaines après notre arrivée à Mortain, maman obtint qu'un espace supplémentaire nous soit attribué dans le prolongement du couloir. Baptisé pièce familiale, ce salon avait été conquis de haute lutte auprès du « berger ». Dès qu'il fut aménagé, nous prîmes l'habitude d'y passer tous ensemble l'heure de loisir qui, chaque soir, nous était en principe consentie, entre dix-neuf et vingt heures, avant le dîner des adultes. De même, ce havre d'intimité accueillit bon nombre de nos retrouvailles dominicales. Dans l'agenda très cadencé de la communauté, le dimanche était en effet la journée familiale par excellence - même si, en pratique, leur statut de novice imposait souvent à mes parents de se consacrer aux travaux communautaires durant leurs heures de repos.

Pourvue d'un petit lavabo, d'une large armoire, d'un bureau et d'un lit, ma chambre était une pièce plutôt agréable dans laquelle j'appris vite à me sentir à l'aise. Au sol, maman avait posé une moquette de couleur rose qui faisait un peu oublier l'aspect vieillot de l'endroit. Chaque soir, avant le dîner, j'y faisais mes devoirs. Je passais également de longues heures à y dévorer les volumes de la Bibliothèque rose. D'un tempérament indépendant, voire solitaire, j'étais finalement heureuse de disposer d'un lieu où, lorsque mes journées de garderie prenaient fin, il m'était enfin donné de goûter à un peu de solitude.

Passé l'effroi de mes premiers pas dans la cuisine communautaire, les larges escaliers de pierre glacée ou encore les couloirs qui menaient à la garderie, je finis par me familiariser avec l'abbaye - voire à en apprécier certains endroits. Depuis la cour intérieure, on pouvait ainsi gagner une petite chapelle à l'abandon, dans laquelle j'aimais me réfugier à mes heures perdues. Pour tout ornement, elle comprenait un autel et deux petits bancs. Mon plaisir secret était de m'y rendre avec Mélanie, l'une de mes rares amies

à Mortain.

Du même âge que moi, Mélanie ne vivait pas à la communauté mais nous étions dans la même classe à l'école du village. Aucun enseignement, en effet, n'était dispensé par les moines de la communauté aux petits pensionnaires de l'abbaye, si bien que nous étions tous, sauf exception, inscrits en primaire à Mortain. Les plus grands, eux, fréquentaient l'internat et ne retrouvaient leur famille que les week-ends. C'est ainsi que, durant l'année que nous vécûmes aux Béatitudes, ma sœur Mathilde passa ses semaines dans un collège de Saint-James dont elle ne revenait que le samedi après ses cours.

Contrairement à la plupart des autres élèves, Mélanie ne tirait pas argument de mon engagement au sein des Béatitudes pour me tenir à l'écart. Au contraire, sa mère, qui était veuve et menait apparemment une vie spiri-tuelle très intense, l'emmenait fréquemment passer une partie du week-end à l'Abbaye-Blanche. Chaque fois que l'occasion se présentait, Mélanie et moi allions nous réfugier dans la chapelle, où nous entreprîmes de faire un grand ménage. Parce qu'il y faisait très froid, nous devions prendre soin de bien

nous couvrir avant de nous y aventurer. Chaque jour ou presque, j'y faisais un saut pour allumer un cierge, bien décidée à ce qu'une lumière brille en permanence dans notre lieu de rencontre.

Souvent, Mélanie et moi allions aussi nous perdre dans le vaste parc qui entourait l'abbaye. Tout au bout, sur une colline, un petit cime-tière abritant quelques dizaines de tombes se cachait derrière une haute statue de la Sainte Vierge. Patiemment, nous avons arrangé les lieux, balayant feuilles et branchages pour en faire un espace un peu plus praticable. Puis, petit à petit, nous avons aménagé une sorte de cabane de pirates dans les arbres environnants. Le samedi, lorsque Mélanie arrivait, nous commencions par aller dérober quelques bonbons dans la cuisine. Ce ravitaillement assuré, nous allions nous réfugier dans les arbres et passions l'après-midi à nous régaler en secret de sucreries. Parfois, ces escapades m'attiraient les réprimandes de maman, qui estimait que tout cela n'était pas très convenable. Mélanie, insistait-elle, ne faisait pas partie de la communauté. Aux yeux de ma mère, je devais donc éviter de la fréquenter afin de ne pas m'exposer à son influence néfaste. Ces leçons de morale, toutefois, me passaient au-dessus de la tête et

nous parvenions chaque week-end à « voler » quelques heures de complicité.

Ces instants d'amitié partagée m'aiderent, durant mes premières semaines à Mortain, à endurer l'absence de mes parents. Rapidement, en effet, il devint évident que mes sœurs et moi allions devoir apprendre à vivre sans eux. En semaine, ils étaient totalement absorbés non seulement par leur nouvelle vie spirituelle, mais surtout par les nombreux chantiers communautaires auxquels ils étaient tenus de participer.

Comme la plupart des femmes retirées à l'Abbaye-Blanche, maman se consacrait principalement au ménage, à l'entretien des lieux, à la cuisine et au ravitaillement. Autant de tâches qui, compte tenu du nombre de gens vivant là sous le même toit, représentaient à elles seules une charge de travail quasi permanente.

De son côté, papa avait été affecté à la rédaction et à l'impression des deux mensuels édités par la communauté des Béatitudes. La revue *Feu et lumière*, mais aussi le magazine pour enfants *Étincelle* étaient entièrement fabriqués à l'abbaye de Mortain, où de vieilles machines à imprimer avaient été retapées puis

remises en service dans un bâtiment tout en longueur qui se trouvait de l'autre côté de la cour, près de l'abbatiale. À l'intérieur, un bureau abritait quelques ordinateurs sur lesquels les frères composaient les articles et soignaient la mise en pages. Dominique, un ancien photographe, était pour sa part chargé de l'iconographie. Certaines « sœurs » spécialisées dans la réalisation de dessins et d'icônes participaient aussi à l'illustration de ces périodiques. À l'autre extrémité du bâtiment, les immenses et très impressionnantes machines à imprimer étaient massées les unes contre les autres.

Plus ces différents travaux envahissaient la vie de papa et maman, plus nous prîmes l'habitude, lorsque nous avions quelque chose à demander, de nous tourner vers les « frères » et « sœurs » chargés de nous garder. Hélas, ceux-ci changeaient en permanence et nous ne tar-dâmes guère à nous sentir complètement per-dues au milieu d'une foule d'adultes inconnus qui nous inspiraient une confiance variable.

Dès l'automne, l'heure familiale du soir fut de plus en plus fréquemment remise en cause. Régulièrement, l'un de nos parents nous faisait savoir qu'il n'aurait pas

le temps de remonter parce qu'on lui avait demandé, au dernier moment, de donner un coup de main à la cuisine ou au ménage. Ces soirs-là, nous étions priées d'accepter sagement les impératifs de la vie communautaire, et de prendre notre mal en patience. C'était d'une certaine façon la règle implicite aux Béatitudes : à notre place d'enfants, nous avions le droit de nous taire et le devoir d'obéir sans nous plaindre. Toute discussion, toute contestation était jugée inconvenante.

Parce que j'avais en quelque sorte la charge de Julie et Estelle, je me sentis très déstabilisée par la brusque rupture du lien avec mes parents. Soudain, en effet, je ne savais plus vers qui me tourner lorsque je rencontrais une difficulté à l'école ou un problème avec mes petites sœurs. Âgée de neuf ans à peine, je me trouvais en quelque sorte contrainte de jouer les mamans de substitution alors que j'avais moi-même terriblement besoin d'être choyée. Estelle, qui avait décidément le plus grand mal à affronter cette nouvelle vie, me paraissait très vulnérable. Comme pour conjurer ma peur de la solitude, j'avais en outre pris sous mon aile un petit bonhomme qui, âgé de deux ans tout au plus, passait comme elle le plus clair

de son temps à pleurer l'absence de ses parents. Chaque matin, à la garderie, le départ de sa mère donnait lieu à la même scène déchirante. Les larmes qui coulaient sur ses joues me faisaient mal. Plutôt que de jouer avec les enfants de mon âge, je consa-crais de longues heures à prendre soin de ces jeunes éclopés qui, à l'évidence, n'avaient pas demandé à se retrouver ainsi abandonnés au milieu des vieilles pierres et de religieux sou-vent indifférents.

Le « berger », je l'ai dit, était la source de toute autorité au sein de l'Abbaye-Blanche. Parce qu'il tenait cette prééminence directement du frère Ephraïm, fondateur et responsable des Béatitudes, son avis était supposé s'imposer à tous. D'une certaine façon, mes sœurs et moi lui devions obéissance et respect plus encore qu'à nos parents. Ses prérogatives empiétaient sur tout autre lien de pouvoir ou de subordination.

Dans l'immense réfectoire des adultes, le « berger » siégeait inmanquablement au centre du large U formé par les tables mises bout à bout. Chaque soir, il conviait quelques communautaires à la sienne. C'était

alors, pour les heureux élus, la plus vive marque de reconnaissance qui puisse se concevoir au sein de l'abbaye. Mes parents, à qui une telle faveur fut faite à deux ou trois reprises pendant leur séjour aux Béatitudes, en conservèrent un profond sentiment d'intégration. Ils étaient en quelque sorte « adoubés » par le responsable de la Maison.

Durant les premiers mois que nous passâmes à Mortain, la charge de « berger » était assumée par un moine répondant au nom de Pierre Aguila, dont je garde un souvenir extraordinaire. Doux, gentil, il donnait le sentiment d'aimer profondément les enfants. Détail singulier, il insistait pour qu'une partie des ressources de la communauté soit consacrée à l'achat de viande fraîche pour les plus petits. Si les parents consommaient des produits parfois très. . . « avancés », il tenait en effet à ce que les enfants soient convenablement nourris. Chaque jour ou presque, il venait nous saluer à la garderie. Malheureusement, Pierre fut bientôt appelé en Suisse pour y fonder une nouvelle Maison. Son successeur se montra autrement moins attentionné.

Pour la plupart, les moines qui exerçaient des

responsabilités au sein de l'abbaye adoptaient vis-à-vis des enfants une posture dis-tante, voire intimidante. Estelle, qui était haute comme trois pommes, était ainsi terrorisée par le frère Jean-Sébastien en raison de son physique imposant et, surtout, de sa façon rustre de s'adresser à nous. Bâti comme un colosse, ce jeune religieux avait les mains semblables à des battoirs et sans cesse il nous bousculait sans le faire exprès. Un jour à midi, alors qu'il assurait la garde des enfants au réfectoire, ma petite sœur était tellement paniquée par son inquiétante présence qu'elle n'osa pas se lever de tout le repas malgré une terrible envie d'aller aux toilettes. Bref, le moins que l'on puisse dire est qu'il était difficile de se sentir heureuses et détendues avec les religieux qui nous entouraient.

Soigneusement codifiée, la discipline de la communauté s'imposait dans les principaux compartiments de notre vie quotidienne. Sans exception, chaque repas devait commencer par un bénédicité et se conclure par une prière rendant grâce au Seigneur. Chaque vendredi, je l'ai déjà précisé, les communautaires se réunissaient pour fêter le Shabbat. Fête très appréciée des plus jeunes, la soirée du Shabbat débutait dans le réfectoire où nous nous

présentations en file indienne pour recevoir la bénédiction du « berger » et, seulement après, celle de papa. Cet ordonnancement ne devait rien au hasard, puisque l'autorité du chef de famille, au sein de l'abbaye, était transférée au responsable de la communauté. À l'époque, déjà, et malgré mon jeune âge, cela m'avait semblé un peu bizarre. Stoïques, mes parents m'avaient toutefois fait comprendre qu'il n'y avait là rien d'anormal.

Soumis à la discipline communautaire, papa et maman n'en éprouvaient pas moins de réelles difficultés à accepter leur nouveau rythme de vie. En tant que novices, je l'ai dit, ils devaient s'acquitter d'une charge de travail plus importante que les autres communautaires. Quelques semaines seulement après notre arrivée à Mortain, ils commencèrent donc à se plaindre de ne pas nous voir suffisamment. Maman souffrait tout particulièrement de cette séparation forcée. Quelle que fût sa ferveur religieuse, elle s'inquiétait beaucoup du mal-être d'Estelle, qui ne parvenait pas à dormir seule dans son lit. Crispé, chargé par les soucis, le visage de maman ne s'éclairait plus, désormais, que lors de nos rares instants d'intimité.

Oubliés les premiers moments d'abattement, je sentais m'envahir progressivement une colère froide dirigée contre les religieux, mais aussi contre mes parents. Malgré tout mon amour pour eux, j'avais en effet du mal à admettre qu'ils s'en laissent ainsi imposer, sans réagir, par de quasi-inconnus. Après tout, rien ne les empêchait de protester et d'affirmer bien fort leur souhait de passer du temps avec nous. Le ménage ou les travaux de jardinage de l'abbaye pouvaient bien attendre !

De rares fois, je vis papa ou maman montrer des signes d'agacement vis-à-vis de la direction de l'abbaye. À d'autres moments, il arrivait qu'ils se disputent à propos d'un ordre donné par le « berger ». Papa, doté d'un caractère trempé, avait plus de difficultés que maman à accepter sans discuter des injonctions avec lesquelles il n'était pas d'accord. Le plus souvent, cependant, ils finissaient par plier, trop isolés pour résister à la pression collective.

Notre scolarisation à Mortain constituait désormais l'unique activité qui nous reliait au monde extérieur. Pour le reste, le « berger » et ses proches

collaborateurs invitaient les nouveaux communautaires à fuir toute existence mondaine. Contre la dépravation, le vice, l'alcoolisme et le mensonge, réputés sévir dehors, la réclusion apparaissait comme l'unique remède capable de nous protéger. Malgré mes demandes répétées, il n'était pas question que mes parents acceptent de m'inscrire au cours de danse que Mélanie fréquentait au village. Ce lieu, assurément peuplé de garçons, risquait de corrompre mon âme jeune et sans défense. Les relations amoureuses hors mariage, cela va sans dire, étaient considérées comme le pire des maux. En fait, le seul destin enviable, aux yeux des responsables de l'abbaye, semblait être de vivre cloîtré sous le regard du Seigneur. Ainsi formatés, nombre d'enfants finissaient par ne plus se sentir en sécurité qu'à l'abri des hauts murs qui ceinturaient la Maison.

Pour mieux nous couper du monde extérieur, le « berger » et son entourage avaient réglé nos journées selon une organisation ritualisée et immuable. À midi et à dix-neuf heures, les enfants devaient répondre à l'appel de l'Angélu. Nos parents, eux, n'étaient dispensés d'aucune des principales prières de la journée. Dès l'aurore, ils se levaient pour les laudes.

Venaient ensuite les mâtines puis, en fin de journée, les vêpres ... La nuit, il arrivait aussi que papa passe des heures entières, enfermé dans la salle d'adoration, où il contemplait sans s'interrompre un ostensor containing une hostie.

-Nous n'avons pas le droit de laisser le Seigneur tout seul, m'expliquait-il lorsque je lui demandais pour quelle raison il veillait ainsi, malgré la fatigue.

Certains matins, il m'arrivait de découvrir avec effroi son visage raviné par les cernes, après qu'il eut passé la nuit à attendre en vain qu'un de ses « frères » prenne sa relève dans la salle d'adoration. Il aurait tout donné alors, je n'avais pas de mal à le deviner, pour goûter tranquillement quelques heures de repos. Malheureusement, un improbable chantier communautaire l'attendait le plus souvent, si bien qu'il avait tout juste le temps de nous embrasser avant de repartir jusqu'au soir.

Sauf exception, les enfants n'étaient auto-risés à franchir les limites de l'abbaye que pour se rendre à l'école dans le minibus de la communauté. Cet interdit, j'y ai fait allusion, visait à nous protéger contre la corruption morale qui, nous jurait-on, rongait le

monde extérieur. En pratique, notre enfermement avait pour effet de nous isoler singulièrement des autres enfants de l'école. Lorsque nous étions invités à une fête d'anniversaire, nous étions fréquemment contraints de décliner cette offre sur instruction du « berger ». De la même façon, les activités extrascolaires du mercredi nous étaient rigoureusement interdites. Difficile, dans ces conditions, de nouer des amitiés solides ...

Seule communautaire au sein de ma classe de CM1, je passai les premiers mois de l'année scolaire à tenter de surmonter cet isolement. Le défi était d'autant plus ambitieux que je fus vite cataloguée comme une bonne élève. À cette époque, je fus saisie pour le petit Franck d'un vif coup de cœur qui, s'il ne semble pas avoir été réciproque, eut le mérite d'apporter une agréable bouffée d'oxygène dans ma vie de jeune recluse.

Décidément très vigilants, nos parents nous obligeaient à rentrer déjeuner au réfectoire de la communauté. Outre qu'elle nous coupait un peu plus encore de nos camarades de classe, cette contrainte nous interdisait de déguster les repas servis à la

cantine, pourtant autrement plus savoureux et plus énergétiques que ceux de l'abbaye.

Parce qu'ils avaient fait vœu de pauvreté, les moines des Béatitudes avaient en effet choisi de se ravitailler presque exclusivement auprès de la Banque alimentaire, où des associations offraient de la nourriture aux plus démunis.

Malgré les récriminations fréquentes de certains parents, notre ordinaire était donc composé de yaourts périmés, de légumes trop mûrs et de viande surgelée. Seules les brioches tressées préparées pour les soirs de Shabbat et les buffets du samedi égayaient nos menus.

Contrastant avec les rigueurs de l'organisation collective, la communauté des Béatitudes demandait à ses membres d'exprimer en permanence des élans d'amour et de bonté qui conféraient parfois à ses membres des airs de gentils babas cool. Chaque jour, les religieux nous rappelaient que nous avions la chance de vivre dans l'amour du Seigneur. À grand renfort de sourires, on s'appelait « frère », « sœur », on se donnait l'accolade. Symbole de cet esprit charismatique, le mouvement des Béatitudes était à l'époque baptisé « *Communauté du Lion de Judas et*

de l'agneau immolé. » Devant des enfants enthousiastes, les « bergers » prônaient une douceur de tous les instants. Les démonstrations d'affection, de gentillesse et de générosité des communautaires nous faisaient parfois oublier les aspects les plus glaçants de la vie à Mortain et la distance avec laquelle nous considéraient la plupart des religieux.

Ainsi, à l'automne 1989, je me rapprochai d'un « frère » polonais, Alexander, qui était entré dans la communauté en tant que laïc mais qui s'apprêtait à devenir moine. Attentionné, généreux, il avait toujours un moment à nous consacrer. Souvent, il m'emmenait me promener dans le très vaste parc qui entourait l'Abbaye-Blanche. Un dimanche, par exemple, nous partîmes à la découverte d'un bois tapissé de fougères plus hautes que moi. Comme je me plaignais de notre progression difficile et demandais à regagner une route voisine, il répondit de sa voix douce :

- Tu sais, Solweig, les itinéraires les plus dégagés ne sont pas forcément les plus sûrs et ce n'est pas au bout de ceux-ci qu'on trouve, en général, les plus beaux paysages.

Au bout d'une heure de marche, nous atteignîmes le

Le silence et la honte

sommet de la colline qui dominait Mortain et découvrièmes une vue époustouflante sur le village et sur l'abbaye. Pour quelques heures au moins, l'impression de solitude qui me pesait tant depuis notre installation aux Béatitudes sembla se dissiper ...

4

Le frère Pierre-Étienne Albert arriva à Mortain en octobre 1989, parmi un groupe de fidèles venus passer quelques semaines de retraite à l'Abbaye-Blanche. Les jours précédents, l'annonce de sa visite avait suscité une certaine excitation au sein de la communauté et, davantage encore, chez mes parents. Musicien accompli, ce moine était depuis plu-sieurs années le chantre des Béatitudes. A ce titre, c'est lui qui avait composé la plupart des musiques sur lesquelles nous avions l'habitude de chanter et de danser lors des célébrations. Il avait aussi enregistré nombre de cassettes commercialisées par la communauté et venait, m'expliqua-t-on, pour diriger un important projet musical. Papa, qui avait par le passé appris seul à jouer du piano, de la guitare, de la cithare, de la flûte et du violon, avait hâte de Bien plus que les traumatismes infligés par rencontrer un compositeur doublé d'un interprète aussi talentueux. Quant à maman, elle s'attendait tout simplement à faire la connaissance d'une sorte d'alter ego à qui, depuis plu-sieurs mois, elle se sentait liée par une véritable communauté de destin.

Personnage célèbre et respecté au sein des Béatitudes, l'homme avait joué un rôle décisif dans l'engagement de mes parents. Au lendemain de la grave maladie qui avait entraîné son hospitalisation, maman avait en effet été bouleversée par la lecture d'un livre rédigé par Gérard Croissant, alias frère Ephraïm, fondateur de la communauté. Intitulé *Les Pluies de l'arrière-saison*, cet ouvrage retraçait l'histoire de Pierre-Étienne Albert, jeune toxicomane souffrant de graves troubles mentaux qui, pris en charge en 1975 au sein de la maison mère des Béatitudes, à Cordes, avait connu une guérison miraculeuse. Du jour au lendemain, il avait cessé de se droguer et sa sensation de mal-être avait, semblait-il, disparu. Maman, qui avait alors le sentiment d'avoir été « sauvée » de la même façon par l'exorciste de Timadeuc, ne put s'empêcher de s'identifier à lui. Dès qu'elle en parlait, elle comparait sa propre guérison à celle du moine dont le prestige, depuis lors, n'avait cessé de croître. Devenu un proche collaborateur d'Ephraïm, il était en effet chargé de mettre en musique ses intuitions liturgiques, puis de les diffuser dans les nombreuses Maisons que comptait désormais la communauté.

Le jour dit, lorsque l'arrivée des nouveaux venus fut

annoncée, papa et maman nous conduisirent à l'entrée de l'abbaye où nous assistâmes à leur descente du car. L'effervescence des communautaires était si communicative que mes sœurs et moi ressentîmes une forme d'hystérie en les découvrant enfin. Un à un, les nouveaux arrivants s'avancèrent à la rencontre du « berger » et de ses adjoints. Comme il est d'usage aux Béatitudes, ils se saluèrent par des mouvements de tête concertés, entrechoquant doucement leurs tempes en murmurant : « Le Seigneur soit avec toi. »

Soudain, à mon côté, je sentis maman se tendre.

- C'est lui, glissa-t-elle à mi-voix, alors qu'un homme à l'abondante barbe déjà grisonnante, âgé d'une petite quarantaine d'années et doté d'un physique peu imposant, posait le pied par terre.

Aussitôt, mue par une inexplicable pulsion, je me mis à courir vers lui et me jetai dans ses bras.

Nos premiers contacts avec Pierre-Étienne confirmèrent tout le bien que mes parents pensaient de lui avant même de l'avoir aperçu. Son visage aux traits enfantins, sa voix douce transpiraient la gentillesse et la sérénité. Moine, il portait l'aube blanche et le

scapulaire. Les laïcs, au sein de la communauté, étaient vêtus d'une robe beige s'ils étaient novices et brune s'ils étaient engagés.

Instantanément, mes sœurs et moi fûmes séduites par les dons musicaux exceptionnels de Pierre-Étienne. Chaque week-end, lorsque débutait la célébration du Shabbat ou de la Résurrection, il se mettait au piano et chavirait l'ensemble de l'auditoire. Comme nul autre, il faisait s'envoler les prières et insufflait de la vie dans les moindres aspects de la liturgie. On était bien loin des caricatures austères du catholicisme, hanté par le silence des églises et la messe en latin. Avec Pierre-Étienne, comme l'avait voulu Ephraïm en fondant la communauté, la foi se dansait, se chantait et se partageait ainsi plus facilement ...

Conquis, mes parents ne tardèrent pas à se rapprocher du nouveau venu qui, de son côté, sembla d'emblée apprécier notre famille. Dans la journée, il était toujours très occupé et pour ainsi dire invisible. Le soir, en revanche, il n'était pas rare qu'il montât passer l'heure familiale avec nous, au quatrième étage. Mes sœurs et moi partagions alors d'agréables moments, à écouter les adultes deviser. Certains dimanches, il

restait une heure ou deux avec nous au milieu de l'après-midi.

Capable d'une grande douceur, je l'ai déjà dit, Pierre-Étienne se montra tout de suite très gentil avec Estelle, Julie et moi. Très vite, nous l'avons surnommé affectueusement Peter. À chaque visite, il prenait de nos nouvelles, répondait volontiers à nos questions. Au fond, cette attitude n'avait pas grand-chose de surprenant au sein d'une communauté qui prônait un amour mutuel, béat et permanent. Depuis notre arrivée à Mortain, nous étions habitués à ce que, lors de temps partagés, nombre de communautaires nous câlinent ou nous embrassent, même si les moines, dans l'ensemble, se montraient plus distants.

De la même façon, Pierre-Étienne prit l'habitude de me prendre sur ses genoux lorsqu'il venait passer un moment parmi nous. La première fois qu'il m'installa ainsi, j'éprouvai un léger malaise en songeant à ce que la situation avait d'un peu inconvenant. Après tout, j'allais bientôt fêter mes dix ans et mes parents eux-mêmes ne se conduisaient plus ainsi avec moi. Cependant, ni papa ni maman ne semblèrent s'offusquer de son attitude. Au contraire, tous deux

étaient visiblement très fiers qu'un personnage aussi important dans la hiérarchie des Béatitudes manifeste le souhait d'entrer dans leur intimité. Quelques semaines seulement après notre rencontre, il se comportait avec mes sœurs et moi comme un frère aîné qui, curiosité frappante, poussait le souci de l'intégration jusqu'à appeler mes parents « papa » et « maman ».

Très tactile, il me caressait beaucoup les cheveux et le cou. Surtout, il était fasciné par mon front et ne cessait de me répéter à quel point celui-ci était grand.

- Je le trouve vraiment splendide, me disait-il régulièrement.

Flattée, heureuse d'être ainsi valorisée par l'un des plus proches amis de mes parents, je le laissais faire.

Un mois environ après son arrivée à la communauté, Pierre-Étienne s'autorisa pour la première fois à frapper à la porte de ma chambre. Il devait être un peu plus de vingt heures. Quelques minutes plus tôt, mes parents nous avaient embrassées et chacune d'entre nous avait gagné son lit. Comme chaque soir, papa et

maman étaient descendus pour prendre part au dîner des adultes. Depuis ma chambre, où je m'allongeai pour lire en attendant l'extinction des feux, je devais tendre l'oreille au cas où l'une de mes petites sœurs aurait eu un problème.

Surprise de recevoir une visite à une heure pareille, j'invitai Pierre-Étienne à entrer. Comme à son habitude, il était vêtu de sa robe de moine et affichait un sourire doux.

- Je suis simplement passé pour te dire bonsoir, dit-il en découvrant ma mine étonnée.

D'un pas lent, il approcha, s'assit sur mon lit et désigna mon livre.

- Quelle est cette histoire ?

Sur le moment, je crois pouvoir dire que cette visite tardive, malgré son caractère incongru, ne me déplut pas. Qu'un ami de mes parents, qui étaient tellement occupés, prenne le temps de venir bavarder avec moi dans ma chambre était à la fois agréable et réconfortant. Aux yeux de ce personnage considérable pour les communautaires, j'étais donc digne d'intérêt ! Comme l'aurait fait un grand frère, il me souhaita une

bonne nuit, m'embrassa sur le front puis se leva. Contente, je le regardai sortir. On ne pense pas à mal lorsque l'on a neuf ans ...

Chaque soir ou presque, il prit ainsi l'habitude de venir me saluer pendant que les adultes allaient dîner. Rapidement, nos discussions devinrent plus longues, plus variées. Curieux, il s'intéressait beaucoup à mon éveil spirituel et semblait désireux de fortifier ma foi. Un soir, il m'offrit un superbe dessin représentant le cœur de Jésus, entouré d'une couronne d'épines, transpercé d'un glaive et surmonté d'une croix, qu'il avait réalisé pour moi. Au pied de la feuille, il était écrit : « Cœur de Jésus, tu es mon amour ».

- Ta maman m'a confié que tu envisages de consacrer ta vie au Seigneur ...

Étonnée, je ne sus que répondre. Bien sûr, l'idée m'avait traversé l'esprit lorsque j'avais découvert les danses envoûtantes de sœur Catherine, à Nouan-le-Fuzelier. Peut-être même avais-je dit à mes parents que je pourrais envisager un tel avenir, pour leur faire plaisir. Cependant, je n'avais pas le souvenir d'avoir exprimé cette intention avec une telle clarté.

- Tu sais, poursuivit-il, il s'agit d'un projet très beau et très généreux. En te vouant au Seigneur, tu pourras exprimer pleinement ton amour, ton envie de partage, ton dévouement ...

Régulièrement, Pierre-Étienne m'entretenait ainsi du don de soi, de l'amour illimité que chaque membre de la communauté devait non seulement à Dieu, mais aussi aux « frères » et « sœurs » des Béatitudes. Ce langage empli de bons sentiments, je dois l'admettre, me plaisait plutôt. Il correspondait parfaitement, je le répète, à l'atmosphère d'affection béate propre à l'Abbaye-Blanche.

Vite, cependant, l'attitude de Pierre-Étienne se fit plus pressante, puis franchement désa-gréable. J'avais beau être une fillette de neuf ans qui ne savait guère discerner les intentions des adultes, je finis par réaliser que ces visites quotidiennes avaient quelque chose d'étrange.

Au fil du temps, il s'asseyait toujours un peu plus près de moi. Puis, un soir, au lieu de m'embrasser sur le front ou sur la joue, comme il en avait pris l'habitude, il posa ses lèvres sur le coin de ma bouche.

Ce geste, que je pris sur l'instant pour une maladresse, m'effraya. Dans mon esprit d'enfant, en effet, c'était nécessairement pour faire des bébés qu'un homme et une femme s'embrassaient sur la bouche. Or, je n'étais évidemment par mûre pour un tel acte. De plus, me répétai-je par la suite, jamais je n'aurais choisi d'embrasser un homme de l'âge de Pierre-Étienne, qui aurait pu être mon père. À tout prendre, j'aurais nettement préféré le petit Franck, mon camarade de classe ...

Hélas, la maladresse n'en était pas une et la scène se rejoua les soirs suivants, de plus en plus appuyée. Paralysée, j'aurais voulu l'arrêter mais je ne disais rien. C'était lui l'adulte, et depuis notre arrivée à Mortain, on s'appliquait à nous imposer l'obéissance, le respect et la soumission à l'autorité. Le simple fait d'évoquer ce malaise devant mes parents aurait, à mes yeux, constitué une faute inexcusable. J'aurais eu le sentiment de trahir mon incapacité à communier avec Pierre-Étienne dans l'amour du Seigneur. Il parlait si bien du lien mystérieux qui nous unissait tous. Les gestes d'amour entre « frères » et « sœurs », m'avait-il expliqué, n'étaient rien d'autre que la manifestation normale de notre dévotion envers Dieu.

- Tu sais, répétait-il volontiers, il n'y a aucun mal à partager de l'affection au nom de notre amour pour Lui.

Dans ses bras, je me sentais un peu comme une petite fille que sa maman aurait contrainte d'avalier une assiette de choux de Bruxelles, en lui répétant : « Je sais que tu détestes ça mais c'est bon pour ta santé. » Même si j'avais la nausée en sentant le visage du moine s'approcher du mien, je n'avais pas le droit de reculer ...

Ces rencontres nocturnes me plongèrent dans un état de confusion d'autant plus profond que Pierre-Étienne avait parfaitement préparé le terrain. Par ses longs développements sur notre vie spirituelle, il m'avait persuadée que son étreinte était l'aboutissement de notre engagement au sein de la communauté. Paradoxalement, ces temps de dialogue me donnaient le sentiment de pouvoir enfin accéder à la démarche spirituelle dans laquelle papa et maman s'étaient engagés, et dont ils nous avaient si peu parlé en raison de notre jeune âge.

Tout au contraire, Pierre-Étienne me traitait comme une adulte, si bien qu'au dégoût et à la nausée se

mêlait une étrange sensation de fierté, d'orgueil. J'étais celle que le chantre des Béatitudes avait choisie pour dispenser son enseignement, transmettre son savoir. Cet homme, l'ami de mes parents, avait accepté de me consacrer du temps pour m'écouter, m'orienter. Et moi, ingrate, je refusais les marques de son amour !

Après tout, tentais-je de me raisonner, il n'était pas si désagréable d'être ainsi préférée par un personnage aussi important. Dans la masse des enfants de la garderie, j'étais celle qu'il avait repérée, celle qu'il complimentait. A moi, qui me trouvais laide et « garçon manqué », il répétait :

- Tu es si jolie ... Tu sais, tu as vraiment de très beaux cheveux. Et ton front ...

Cependant, j'avais beau essayer de me rassurer, ces visites du soir m'inspirèrent bientôt une terreur croissante. En fait - mais j'étais incapable de mettre des mots sur mes émotions à l'époque -, entre toutes ces naïvetés d'interprétation, l'idée inculquée de ce chemin « nécessaire » à mon accomplissement spirituel et l'écoeurement que j'en éprouvais, il y avait la honte et la dépossession. La honte inconsciente de voir souiller mon corps, et l'impression aussi forte

qu'informulable de me le faire voler. Les attouchements sur un enfant ne sont pas pour la justice un viol, mais c'est assurément un vol irrémédiable : celui de l'innocence, celui d'un « soi » corporel qu'on mettra des années à reconstruire, si l'on y parvient. Évidemment, je n'ai compris cela que bien plus tard ...

Durant la journée, je m'efforçais de ne pas penser à ce visiteur diabolique déguisé en agent du Bon Dieu en me réfugiant dans les études ou en jouant avec mes camarades de classe. Mais dès que mes parents quittaient le quatrième étage pour aller dîner, l'angoisse montait subitement. Le bruit de l'ascenseur, le grincement des portes battantes, le craquement du parquet suffisaient à me plonger dans un état de panique. Sans erreur possible, je reconnaissais le rythme de son pas, le bruit de sa respiration. Un frémissement d'horreur, enfin, me parcourait lorsque la porte de ma chambre s'entrouvrait.

Sa conversation, désormais, se résumait à sa plus simple expression. Certain de m'avoir anesthésiée par ses beaux discours sur l'amour ou la foi, il se contentait de prendre de mes nouvelles puis, sans plus tarder, s'approchait de moi pour m'embrasser.

Paralysée, je subissais en silence ses baisers toujours plus fougueux, toujours plus répugnants. Lorsqu'il posait ses lèvres sur les miennes, je ne sentais que le contact écœurant de sa longue barbe poivre et sel, qui exhalait une odeur de rance. De son corps émanaient des bouffées de sueur. Pour chasser la nausée, je plongeais mon regard dans le vide en m'efforçant de ne penser à rien ...

Un soir, comme l'effroi se faisait trop fort, j'eus le réflexe de détourner le visage alors qu'il s'apprêtait à m'embrasser. Pour la première fois, il prit alors ma tête entre ses deux grosses mains et la serra fort pour l'empêcher de bouger, puis il posa ses lèvres sur ma bouche. Cette contrainte, dont il n'avait jusqu'à présent jamais fait usage, acheva de me bouleverser. Il fallait maintenant que cette spirale s'interrompe. En désespoir de cause, je résolus de me confier au Seigneur. Je n'étais pas prête pour ça, bredouillai-je, agenouillée dans le « coin prières » que maman avait aménagé dans ma chambre. Il fallait que Pierre-Étienne parte, au plus vite. À bout de forces, je suppliais qu'on me rende mon insouciance de petite fille ...

Le miracle finit par se produire. Un jour de décembre, mes parents m'apprirent que Pierre-Étienne, appelé à rejoindre une autre Maison, avait quitté l'Abbaye-Blanche. Sur le moment, j'éprouvai un mélange d'immense soulagement et de culpabilité. D'une certaine façon, en effet, je me croyais responsable de ce départ. Ne m'étais-je pas montrée incapable de recevoir l'amour qu'il voulait me donner ? Je me sentais à la fois salie par cet homme, mais aussi terriblement fautive d'éprouver une telle répulsion. À plusieurs reprises, il m'arriva même d'implorer le pardon du Seigneur, le suppliant de m'aider à dépasser ma peur du contact avec Peter.

Évidemment, ces réactions peuvent paraître insensées à qui n'a pas connu l'emprise omniprésente d'un enseignement ciblé. Nous étions depuis près de six mois aux Béatitudes, coupés du monde, soumis à des contraintes drastiques. J'étais privée de mes repères parentaux, dange-reusement conditionnée par ce frère respecté de tous qui enrobait ses turpitudes de l'onction charitable du Seigneur. Seul mon instinct de petite bonne femme tirait la sonnette d'alarme, mais en tant qu'enfant isolée derrière ces hauts murs respectables, j'étais incapable de raisonner lucidement.

Le silence et la honte

Les préparatifs des fêtes de Noël, fort heureusement, m'aidèrent à reprendre pied. Une atmosphère d'effervescence joyeuse s'était emparée de la communauté, où chacun ne pensait plus qu'aux célébrations à venir. Les adultes, en quête de purification, menaient un jeûne plus ou moins strict et priaient avec une ferveur redoublée. Les enfants, quant à eux, se fixaient de légers défis, renonçant à leur dessert ou restreignant leur goûter.

Le soir du réveillon, des petites tables rondes entourées de fauteuils de velours vert furent installées dans le réfectoire des adultes. Après le dîner, nous assistâmes en famille à la messe de minuit, puis tout le monde se rassembla au pied de l'immense sapin chargé de boules et de guirlandes. Estelle ouvrit des yeux écarquillés lorsqu'elle découvrit la montagne de cadeaux qui avait été déposée pendant l'office. Un par un, nous fûmes appelés par le « berger » qui nous remit nos présents en main propre. La pièce résonnait de rires, de chants. Malgré la fatigue, j'oubliais un instant mon calvaire des derniers mois.

Pour mes sœurs et moi, les vacances de Noël furent aussi l'occasion de renouer avec nos parents qui,

partiellement déchargés de leurs travaux habituels, eurent pendant une dizaine de jours davantage de temps à nous consacrer. Maman, à cette époque, redoublait d'ardeur pour obtenir du « berger » qu'un appartement non seulement plus confortable, mais surtout plus intime, nous soit attribué. En l'état, l'aile qui nous était réservée était en quelque sorte ouverte aux quatre vents, puisque les visiteurs occasionnels, logés dans des chambres situées au bout de notre couloir, devaient le traverser pour aller se coucher.

En attendant d'obtenir satisfaction, elle envisagea aussi d'aménager une kitchenette dans le recoin où vivait notre lapin Bilou.

- Si j'y arrive, on pourra au moins prendre le petit déjeuner entre nous, au lieu d'avoir à descendre dès le réveil dans le réfectoire, nous expliqua-t-elle.

À cette époque, je compris que mes parents, sans envisager encore de quitter la communauté, éprouvaient le besoin de reprendre le contrôle de leur vie. Maman commençait à s'inquiéter de voir ses filles s'éloigner d'elle. En effet, avec la plasticité qui caractérise les enfants, chacune d'entre nous avait lentement dérivé, lasse de réclamer en vain son

attention. Je m'étais rapprochée du frère Alexander, dont l'attitude était irréprochable. Mathilde, elle, passait le plus clair de son temps hors de la communauté. Estelle, quant à elle, s'était complètement renfermée sur elle-même. Nos parents, d'une certaine façon, avaient peu à peu cessé d'être à nos yeux des référents incontournables. Seule Julie, finalement, ne montrait aucun signe extérieur de souffrance.

Bien convaincue que Pierre-Étienne était reparti pour toujours, j'avais décidé d'enfermer en moi tous les noirs souvenirs hérités de son séjour aux Béatitudes. Maintenant que ce calvaire était terminé, je ne voulais plus ni y penser, ni surtout en entendre parler. Le silence, croyais-je alors, suffirait bien, à la longue, à dissoudre le mal.

« Peter », hélas, en décida tout autrement.

Deux ou trois semaines après la rentrée scolaire du mois de janvier, il resurgit brusquement dans ma vie, un soir, alors que je rentrais de l'école. Ma sœur Estelle sur les genoux, Julie à mon côté, j'étais tassée

au fond de la vieille voiture que les adultes utilisaient pour nous emmener au village depuis que le minibus de la communauté avait rendu l'âme. Comme à son habitude, le conducteur se gara à proximité de la petite porte latérale par laquelle on accédait à la cuisine. C'est alors qu'en levant les yeux, je fus terrassée de découvrir Pierre-Étienne, droit comme un piquet, les bras croisés, qui semblait attendre là mon retour. Compulsivement, je serrai ma petite sœur dans mes bras, retardant au maximum le moment où il faudrait m'extraire de la voiture.

Chancelante, les yeux dans le vide, je m'avançai lentement vers le bâtiment lorsque Peter, comme à son habitude, me saisit par la natte, m'attira vers lui et m'embrassa sur le front. Souriant, il ne semblait pas éprouver la moindre gêne, pas plus qu'il ne parut sensible à mon propre malaise. Après avoir murmuré un bref salut, je m'engouffrai dans l'abbaye en tirant mes deux petites sœurs par la main, comme pour les protéger de cet être qui me faisait si peur.

De retour dans ma chambre, après le goûter, je fus incapable de me concentrer sur mes devoirs, croyant à tout moment percevoir le bruit si caractéristique des

portes battantes ou du vieux parquet. Au dîner, j'étais tellement angoissée qu'il ne fut impossible d'avalier quoi que ce soit. Malheureusement, je fus tout aussi incapable de m'ouvrir à mes parents durant l'heure familiale, si bien qu'à vingt heures, ils me laissèrent seule dans ma chambre après m'avoir embrassée.

Ponctuel, Pierre-Étienne frappa à ma porte quelques minutes plus tard, comme s'il n'était jamais parti. Un léger sourire aux lèvres, il me demanda comment s'étaient passées les fêtes de Noël tout en s'asseyant sur mon lit. Plus entreprenant encore que par le passé, il m'attrapa par la taille et, pour la première fois, m'assit sur ses genoux. Raidie par la peur, je savais trop bien ce qui allait m'arriver mais je ne bougeais pas. Son épaisse barbe, dans laquelle flottait une éternelle odeur aigre et acidulée, s'approchait inexorablement. Ses mains enserrèrent mon visage, il m'embrassa longuement. Puis, sans un mot, il s'en alla.

Dans les jours qui suivirent, je redécouvris l'état d'anxiété permanente qui m'avait habitée à l'automne. Par crainte de me retrouver seule face à lui, je me mis à fréquenter la garderie de façon beaucoup plus assidue. L'école terminée, j'avais décidé de faire mes

devoirs dans la salle à manger des enfants plutôt que de remonter dans ma chambre. Parfois, Peter faisait une courte visite à la garderie mais rien dans son comportement, alors, ne trahissait ses néfastes penchants. Moins pressant que dans l'intimité, il embrassait chastement chacune des fillettes présentes. Ma sœur Julie, qui était d'un tempérament plutôt intrépide, montait volontiers sur ses genoux sous mes yeux impuissants. Terrorisée, je priais pour qu'il n'ait pas l'idée de lui faire du mal.

L'attitude très tactile de Pierre-Étienne avec les enfants ne semblait choquer personne au sein de la communauté. Et pour cause : à force de prôner l'amour entre « frères » et « sœurs », les résidents de l'abbaye s'étaient habitués à une certaine promiscuité, quel que fût par ailleurs l'état de leurs relations.

Comme dans toute collectivité humaine, il existait pourtant au sein des Béatitudes des inimitiés et, parfois, des rivalités. Provenant de lieux et de milieux sociaux très variés, affichant des conceptions

différentes de l'engagement spirituel, les communautaires avaient nécessairement des points de divergence. La forte hiérarchisation de chaque Maison, placée sous l'autorité incontestable du « berger », était aussi de nature à susciter des frustrations. Pêle-mêle, on trouvait là des novices, des engagés, des moines et des moniales plus ou moins insérés dans la direction de l'établissement. Certains, notoirement proches du « berger », bénéficiaient manifestement de larges privilèges jaloués par les autres communautaires. Tour à tour, j'ai ainsi entendu papa et maman ruminer leur agacement en constatant que l'essentiel des travaux pesait sur leurs épaules, quand une petite caste de parvenus en était presque totalement exemptée. La plupart du temps, cependant, ils muselaient cet agacement en public, trop conscients de devoir respecter une discipline collective basée sur l'obéissance et le respect de l'autorité.

- Tu réagis mal en t'emportant de la sorte, remarquait alors celui des deux parents qui était parvenu à garder son calme. Et puis tu verras : lorsque nous aurons fait nos preuves, d'autres novices arriveront et ce sera à eux de se donner de la peine pour la communauté.

Immanquablement, l'ensemble de la famille était ensuite invité à s'agenouiller pour demander pardon au Seigneur de cet accès de colère non maîtrisé. En quelques mois seulement, la vie communautaire avait développé en chacun de nous un irrépressible réflexe de soumission - réflexe qui, durant le second séjour de Pierre-Étienne à Mortain, inhiba en moi toute tentation de réagir.

Confesser le malaise profond que me causait l'attitude de Peter me semblait d'autant plus incongru que celui-ci bénéficiait, à Mortain, d'un statut très particulier. En un sens, son aura semblait dépasser celle du « berger » qui, s'il présidait aux destinées de l'Abbaye-Blanche, était autrement moins proche que lui du frère Ephraïm. Durant son séjour, m'expliquèrent mes parents, il arrivait même que le responsable de notre Maison demandât son avis à Pierre-Étienne avant de trancher sur un sujet important pour la collectivité. Son prestige, j'y ai fait allusion, tenait pour une grande part à ses dons musicaux qui émerveillaient la communauté plusieurs fois par semaine, notamment lors des célébrations du Shabbat ou de la Résurrection. Les cours de piano qu'il donnait aux enfants de certains communautaires ajoutaient par ailleurs à la

sympathie que ceux-ci lui vouaient.

Comme l'hiver avançait, il continua à me rendre visite chaque soir à l'heure du dîner. De plus en plus audacieux, il se présentait désormais vêtu simplement d'un caleçon et d'un tee-shirt - et non plus de son aube. Sans un mot ou presque, il s'asseyait à mes côtés, me prenait sur ses genoux et m'embrassait. Comme j'avais renoncé à me débattre, il soulevait ma chemise de nuit et s'aventurait à me caresser. D'un même mouvement, il attrapait aussi ma main et la guidait entre ses jambes. Tout à fait ignorante de l'anatomie masculine, je fermais les yeux pour tenter de conjurer ma frayeur.

Ses passages, maintenant, étaient de plus en plus brefs. Me sentant, je l'imagine, totalement captive, il allait droit au but pour prendre son plaisir au plus vite. Je ne comprenais rien de ce qui se passait, rien à ses mouvements, rien à ses soupirs mais j'étais horrifiée. Plus ses gestes devenaient intrusifs et plus j'appris à me « verrouiller », à me détacher de ce qu'il m'imposait. Peu à peu, je parvins à m'extraire de mon corps lorsqu'il arrivait dans ma chambre. Dès que je sentais le contact de sa barbe, je « sortais de moi » comme s'efforcent de le faire certains prisonniers sous

la torture, pour ne reprendre contact avec la réalité que lorsqu'il était reparti. L'emprise psychologique qu'il exerçait était si forte qu'il n'avait même plus vraiment besoin de me contraindre physiquement. Une seule fois, j'avais eu le ressort de lui demander d'arrêter. Ce jour-là, il s'était aussitôt redressé et il avait quitté la chambre. Le lendemain, cependant, lorsque j'avais semblablement tenté d'interrompre ses caresses, il avait poursuivi, murmurant simplement :

- Ce n'est pas grave ...

Un soir de mars, je l'ai dit, mon père surprit Peter dans ma chambre. Ce dernier se tenait sur mon lit, en caleçon et en tee-shirt. J'étais assise sous mes couvertures.

Les quelques secondes que mon père passa à nous regarder me semblèrent une éternité. Enfin, pensai-je, mon supplice allait s'inter-rompre. Papa allait chasser l'importun, sauver sa petite fille. Le mauvais cauchemar, une bonne fois pour toutes, allait arrêter.

Cependant, le regard de papa n'exprimait absolument rien. D'une voix étonnamment morne, il se contenta d'articuler cette phrase que j'ai déjà citée, et que je

n'oublierai jamais

- Il se fait tard et il va falloir que Solweig aille se coucher.

Il sortit aussitôt après et je sentis la terre se dérober sous mes pieds. Il aurait été si simple de me protéger au moins ce soir-là, en demandant poliment à Pierre-Étienne de sortir. Hélas, mon père n'en avait rien fait et m'avait abandonnée. Une fois la porte refermée, Pierre-Étienne se retourna vers moi et commença à m'embrasser, comme s'il ne s'était rien passé. Interloquée, je fermai les yeux sur l'horreur.

Désespérée par le silence de mon père, je tentai dans les jours qui suivirent d'alerter maman. Un soir, avant qu'elle ne descende dîner, je l'attirai dans ma chambre pour lui montrer le dessin que m'avait offert Peter. À l'encre noire, j'avais inscrit le mot « seul » au milieu de la page, si bien qu'on lisait désormais : « Cœur de Jésus, tu es mon SEUL amour. » De la sorte, je croyais indiquer assez clairement qu'un homme tentait de s'approprier mon cœur par la force mais elle ne comprit rien. D'une voix égale, elle commenta simplement

- Oui, Solweig, tu as raison ... Le Seigneur est ton seul amour.

Puis elle m'embrassa et tourna les talons.

Par la suite, je n'ai plus tenté d'alerter mes parents jusqu'à notre départ de la communauté. Je restai perdue avec mes questions de petite fille égarée dans un monde d'adultes incompréhensibles. Mes parents ne voyaient-ils rien de ma détresse ? Peter· était-il vraiment cet homme de foi que tout le monde respectait ? Son comportement pouvait-il être « normal », alors que j'en éprouvais tant de frayeur et de dégoût ? Pourquoi avais-je si mal, si honte -même si je n'analysais pas bien ce sentiment ? Tout se brouillait dans mon esprit.

Mon anniversaire aussi, cette année-là, fut terni par l'attitude de Pierre-Étienne. Tout avait pourtant bien commencé, puisque mes parents avaient organisé une fête surprise dans la salle à manger des enfants. Des guirlandes avaient été disposées aux murs, ainsi qu'une banderole sur laquelle on pouvait lire : « Bon

anniversaire ». Mon plus beau cadeau fut un paravent que maman m'offrit afin d'isoler, autour du lavabo de ma chambre, un petit cabinet de toilette dans lequel je pourrais m'habiller tranquillement le matin. Je reçus également quelques livres et, insensiblement, m'abandonnais à ce moment de fête avec les miens lorsque, au moment de découper le gâteau, Pierre-Étienne fit son entrée.

-Bon anniversaire Solweig, lança-t-il en embrassant mon front.

Un net tressaillement me parcourut l'échine mais il poursuivit, sans se démonter :

- Ton cadeau est dans ta chambre ...

Décidément, rien ne me serait épargné ! Non content de me rendre visite chaque soir, il s'était donc introduit chez moi en mon absence. Sur le moment, je n'eus aucune envie de retourner dans ces lieux salis à tout jamais, mais maman insista.

- Allons, Solweig, va donc voir le cadeau de Peter.

À contrecœur, j'empruntai les escaliers et découvris, accroché à ma fenêtre, un vitrail coloré qui

représentait, cette fois encore, le Cœur de Jésus. Je fus prise d'une fulgurante envie de vomir.

Le soir même, comme à son habitude, Pierre-Étienne se présenta à ma porte. Peu lui importait, manifestement, que ce jour fût pour moi un instant de fête. Sans le moindre égard, il se mit à me caresser tandis que mon regard vide divaguait sur les motifs asiatiques du paravent que maman m'avait offert...

Peu avant Pâques, vint ensuite le moment de célébrer l'anniversaire de Pierre-Étienne. Mes parents, qui continuaient décidément de beaucoup l'apprécier, avaient voulu lui réserver une surprise dans notre pièce familiale. Maman avait préparé un gâteau, papa avait choisi un présent. À l'heure dite, sans que je m'y attende, ils me demandèrent d'aller le chercher dans sa chambre, située dans l'autre aile de l'abbaye, au troisième étage. Passablement embarrassée, je demandai à Julie de m'accompagner. Une fois arrivées, nous frappâmes timidement à sa porte. Un souffle fétide nous assaillit dès qu'il l'eut entrouverte. Je

reconnus l'odeur si écœurante qui se dégageait de sa barbe.

Vêtu d'un simple caleçon, il nous pria d'entrer et nous découvrîmes un véritable capharnaüm. Un lit se trouvait sur la gauche, un bureau sur la droite et un fatras de papiers jonchait le sol.

- Papa et maman te demandent de monter les voir, articulai-je pour tenter de couper court à la visite.

Sans hésiter, il se tourna alors vers Julie et lui demanda doucement :

- Peux-tu, s'il te plaît, aller prévenir tes parents que j'arrive tout de suite. Solweig va rester avec moi ...

Sitôt qu'elle eut tourné le dos, il s'assit sur son lit, m'attrapa par la taille et coinça ma main entre ses deux jambes. Dans un sursaut, je m'arrachai à son emprise et bondis au sol, puis me tournai vers lui.

- Papa et maman nous attendent, lui intimai-je.

Tranquillement, il se leva à son tour, enfila son aube et sortit derrière moi. Une fois arrivée dans l'appartement familial, je m'assis et attendis que le temps passe, sans prêter la moindre attention à la

conversation. Pour la première fois, je me « verrouillai » devant mes parents comme j'avais appris à le faire dans les bras de Pierre-Étienne. Je ne pouvais pas comprendre comment papa avait pu me demander d'aller chercher cet homme dans sa chambre. Je mesurais l'ampleur douloureuse de ma solitude, en même temps que quelque chose se brisait entre ma famille et moi.

Peu de temps après, Pierre-Étienne quittait définitivement l'Abbaye-Blanche de Mortain.

5

Autour de moi, désormais, il n'y avait que le silence. Malgré ma souffrance persistante, je me sentais toujours incapable de me confier à mes parents. Les occasions de leur parler étaient d'ailleurs devenues très rares. En général, l'heure familiale était consacrée à la prière du soir ainsi qu'à un rapide contrôle de mes résultats scolaires. Estelle, dont l'attitude effacée nous semblait de plus en plus inquiétante, accaparait l'attention de maman. Livrée à moi-même, je m'enfermais pour ma part dans un profond mutisme, espérant peut-être, de la sorte, alerter mon entourage.

Seule, désespérément seule, je passai ainsi le printemps 1990 rongée par une angoisse sourde. Du haut de mes dix ans, je ne parvenais pas à m'expliquer la sensation de profond malaise qui m'étreignait depuis que Pierre-Étienne avait pris l'habitude de se glisser dans ma chambre à la nuit tombée. Jusqu'alors, je ne connaissais rien de l'anatomie masculine et jamais nos parents ne nous avaient parlé de ce genre de choses. Naïve, bien trop naïve du haut de mes 10 ans, je ne comprenais pas ce que Peter recherchait lorsqu'il posait sa main entre mes jambes. Les formes

dissimulées sous son aube m'effrayaient d'autant plus qu'elles m'étaient parfaitement étrangères. Sans bien savoir pourquoi, je me sentais salie, tout en me reprochant, par moments, ces manifestations d'ingratitude. D'une certaine façon, Pierre-Étienne était le seul adulte qui s'était intéressé à moi durant nos longs mois d'hiver à la communauté. Le premier, il m'avait dit que j'étais belle, que j'avais de beaux cheveux ... Ces compliments, je devais bien le reconnaître, m'avaient parfois flattée. Mes parents, par ailleurs, l'avaient vu s'approcher de moi sans rien trouver à y redire. Plus j'y songeais, et plus je peinais à savoir ce qu'il convenait de penser de son comportement.

Peter quitta l'Abbaye-Blanche sans me dire au revoir, au beau milieu des vacances de Pâques. Sur le moment, mes parents ne jugèrent pas utile de nous informer de son départ. Le premier soir, puis le lendemain, je m'étonnai de ne pas l'entendre frapper à ma porte. Conditionnée par des semaines d'angoisse, je continuais cependant de frémir au moindre craquement du plancher et mon cœur, pour un rien,

recommençait à battre à deux cents à l'heure. Le vendredi suivant, lorsque débutèrent les chants du Shabbat, je constatai qu'il n'était pas là pour prendre sa place derrière le piano. Malgré ces premiers signes encourageants, il me fallut plusieurs semaines avant de parvenir à éprouver un début de soulagement. Échaudée par la fausse joie qu'avait suscitée sa brève absence durant les fêtes de Noël, je craignais trop de le voir resurgir à l'improviste, et briser ainsi mon timide espoir. Défiante, j'avais poussé la prudence jusqu'à ravalier toute question à son sujet. J'avais bien trop peur que mes parents me détrompent, et m'annoncent son retour prochain au sein de la communauté. Dans un premier temps, à dire vrai, l'absence de Peter ne changea que peu de chose à mon angoisse. Vers la fin du printemps, je compris certes qu'il m'était désormais possible de monter faire mes devoirs dans ma chambre sans craindre en permanence d'y être surprise. Pour autant, je demeurais hantée par son ombre, au point qu'il m'arrivait encore de croire le surprendre dans quelques recoins obscurs de l'abbaye. Même absent, il semblait continuer à m'observer. La blessure qu'il avait ouverte en moi refusait de cicatriser.

Notre départ de la communauté se décida dans une extrême précipitation, début juillet 1990. Tout au long du printemps, le malaise de mes parents face aux responsables de l'Abbaye-Blanche n'avait cessé de croître. Papa, je l'ai dit, supportait de plus en plus mal de devoir se soumettre aveuglément à leur autorité. Maman, quant à elle, était très perturbée par la privation quasi totale d'intimité familiale. À plusieurs reprises, l'un et l'autre tentèrent d'évoquer leurs difficultés en présence du « berger » et de ses proches, espérant que leurs doléances seraient prises en compte. À leur grande déception, cependant, il leur fut simplement rétorqué qu'ils n'avaient d'autre choix que de se plier à la discipline commune.

- Ce qui vous perturbe est malheureusement assez classique, leur dit-on. Votre année de noviciat va bientôt se terminer et vous êtes sur le point d'intégrer pleinement la communauté. Logiquement, c'est ce moment que le Démon a choisi pour vous appeler à lui en vous faisant douter... Vous ne devez donc pas céder à l'appel du monde, mais persévérer dans votre engagement.

Peu à peu, l'envie de reprendre leur liberté se mit à

croître en eux. Le soir, il m'arrivait de surprendre des chuchotements anxieux dans le couloir du quatrième étage. En tendant l'oreille, je compris que papa et maman avaient beaucoup de mal à « digérer » la réaction du « berger » qui, confronté à leurs doléances, s'était contenté de leur administrer une humiliante leçon de morale. Dans l'intimité, ils se mirent à parler de leur déception, à laquelle s'ajoutait un certain sentiment d'abandon. N'avaient-ils pas, au cours de l'année écoulée, tout donné à la communauté ? Or voici qu'à la première difficulté, ils ne rencontraient qu'une froide indifférence. Qu'était-il donc advenu des valeurs d'amour, d'entraide et de solidarité, si volontiers prônées par les responsables des Béatitudes ?

Après plusieurs semaines d'hésitation, la brusque rechute qui foudroya maman scella leur détermination. D'après ce que papa nous expliqua, elle souffrait cette fois d'un inquiétant problème au poumon. Au mois de juin, son état de santé se dégrada si rapidement qu'il décida de la conduire en urgence à l'abbaye de Timadeuc pour appeler, à nouveau, le frère Jean à la rescousse. Sur place, le moine ne tarda pas à deviner la nature du mal qui rongait maman ...

- Vous ne pouvez pas continuer ainsi si vous êtes à ce point en désaccord avec les responsables de cette communauté, leur expliqua-t-il. Si la vie dans cet endroit vous déstabilise autant, alors il est temps que vous le quittiez.

À leur retour, quelques jours plus tard, je compris que mes parents avaient pris leur décision. Ils ne nous en parlèrent pas directement mais se mirent à organiser de discrets préparatifs qui, à mes yeux, ne laissaient guère de place au doute. Maman, désormais guérie, semblait reprendre vie. Pour eux, c'était le moment ou jamais de recouvrer leur liberté. Quelques semaines plus tard, en effet, l'année sabbatique de papa allait prendre fin et il serait alors trop tard pour qu'il reprenne ses fonctions au sein de l'administration fiscale. De plus, une fois la période de noviciat achevée, notre famille devrait se séparer définitivement de l'ensemble de ses biens. Nous approchions en quelque sorte du point de non-retour. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Nous partîmes un matin, un peu comme des voleurs, avant même le lever du jour. La veille, tard dans la soirée, mes parents avaient entassé sans rien nous dire

quelques affaires dans notre vieille voiture. Quoique mal réveillée, je fus surprise de constater que nous quittions les lieux en laissant derrière nous l'essentiel de nos meubles. Les responsables de l'abbaye, m'expliqua-t-on par la suite, n'étaient guère favorables à notre départ. Or, mes parents ne se sentaient manifestement plus la patience de les convaincre ...

Une fois sortis de Mortain, nous prîmes la direction de Sarzeau, dans le Morbihan, où papa et maman avaient prévu de passer quinze jours de vacances pour se ressourcer un peu après cette année si éprouvante. D'emblée, une grande bouffée d'air frais souffla sur notre petite famille. Pour la première fois depuis une éternité, nous étions libres d'être ensemble et d'échanger, sans avoir l'œil perpétuellement rivé sur nos montres. Enfin en vacances, papa avait tout son temps pour s'occuper de nous. Dans le grand jardin entourant la maison qu'il avait louée, au bord de la plage, il mit des heures à construire avec nous des tipis avec de grandes branches d'arbre et des fougères. À la nuit tombée, nous passions de longs moments à bavarder tous ensemble autour de la table du dîner. Tout le monde était disponible, serein, et deux semaines merveilleuses s'écoulèrent ainsi sans

qu'aucun nuage ne vienne assombrir nos retrouvailles.

Durant ce séjour à Sarzeau, nos parents nous présentèrent sommairement les causes de ce départ précipité.

- Si nous avons décidé de partir, c'est que nous ne nous sentions plus vraiment à notre place dans l'environnement de l'Abbaye-Blanche ... Il nous était douloureux de ne plus vous voir, et nous avons pensé qu'il serait sans doute plus facile de mener notre vie de famille en retournant habiter dans le monde.

Cependant, poursuivirent-ils, il n'était pas question de rompre avec l'engagement spirituel qui était le nôtre depuis notre admission au sein des Béatitudes.

- Nous continuerons de respecter les grands principes qui gouvernent la communauté. Nous dirons les prières, fêterons le Shabbat ... Et là où nous vivrons, nous nous efforcerons de tisser un lien avec la Maison la plus proche.

Sur le moment, il faut bien le dire, je fus un peu déçue de réaliser que mes parents souhaitaient rester en contact avec l'institution au sein de laquelle j'avais été si durement maltraitée. Pour autant, je choisis de

ne pas accorder trop d'importance à ces déclarations d'intention, bien résolue à ne pas gâcher notre bonheur retrouvé. La vie, je voulais m'en convaincre, allait enfin me sourire.

Naïve, j'étais à mille lieues d'imaginer que mes tourments ne faisaient que commencer.

Au moment de quitter Sarzeau, papa nous annonça que nous allions nous installer dans l'Aveyron, où un poste de percepteur venait de lui être proposé. Sur le moment, mes sœurs et moi fûmes franchement enthousiastes à l'idée de poser nos valises dans une région plus ensoleillée que la Bretagne de notre enfance. Nos premières semaines sur place se révélèrent tout à fait à la hauteur de nos attentes. Nous vécûmes la fin de l'été à jouer en plein air, profitant du beau temps et de la nature. Régulièrement, papa et maman nous emmenaient nous baigner dans un lac proche de la maison, au bord duquel une belle plage avait été aménagée. Nous passions nos après-midis à barboter dans l'eau, avant de rejoindre la terrasse d'une paillote qui servait de délicieuses pizzas. L'intimité retrouvée à Sarzeau se perpétuait dans notre

nouvelle vie ...

À l'exception des quelques livres, bibelots et vêtements que nous avons pu charger dans la voiture, mes parents durent acheter presque tout le mobilier nécessaire à notre installation dans l'appartement de fonction qui nous était réservé, juste au-dessus de la perception. De ce que j'en compris à l'époque, il n'était pas question de songer à récupérer ce que nous avions laissé derrière nous à Mortain. D'une certaine façon, ce déménagement donnait à mes yeux le signal d'un nouveau départ. C'est donc le cœur léger que j'effectuai, début septembre, ma rentrée à l'école primaire, située à une centaine de mètres de la maison.

Bien décidée à ne pas me laisser détruire par l'épreuve que m'avait imposée Pierre-Étienne dans le secret de l'Abbaye-Blanche, j'appris durant ces premières semaines dans l'Aveyron à enfouir ces sombres souvenirs au plus profond de mon âme. Pour repartir du bon pied, pensais-je, je n'avais qu'à museler la petite fille endolorie qui hurlait en moi, menaçant d'assombrir notre ciel désormais serein. Sa souffrance, après tout, finirait sûrement par disparaître avec le temps si je parvenais à la faire taire. Implicitement,

mes parents m'encourageaient d'ailleurs en ce sens, puisqu'ils s'étaient toujours refusés à me poser la moindre question sur l'attitude pour le moins ambiguë dont Pierre-Étienne avait fait preuve à mon endroit. S'ils évitaient d'aborder le sujet, c'était qu'ils devaient avoir une bonne raison de le faire. De plus, les règles d'obéissance et de soumission qui nous avaient été enseignées à Mortain s'appliquaient toujours au sein de notre famille. De même que nous continuions à dire le bénédicité avant chaque repas et à nous rendre à la messe chaque dimanche, il demeurait hors de question de contester l'autorité de papa et maman. Être le plaignant, au fond, aurait constitué une rébellion qu'ils ne m'auraient pas pardonnée. Dès lors, je n'avais qu'à réapprendre à sourire et, si le Seigneur le permettait, je retrouverais mon insouciance d'antan.

Contrairement à ma sœur Mathilde, qui entrait alors en pleine crise d'adolescence, rejetait le système scolaire et refusait de faire ses prières, j'entrepris de me comporter comme une petite sainte dans l'espoir de chasser loin de moi le chagrin et l'angoisse.

« Il faut que tu oublies tout ça, me répétais-je secrètement. Peter est loin, maintenant, et tu ne

retourneras plus à la communauté. Le temps est venu de passer à autre chose. »

Tandis que ma sœur aînée, toujours plus rebelle, défiait en permanence papa et maman, je m'appliquai à me montrer serviable et enjouée. De la sorte, espérais-je, j'allais les convaincre de me renouveler l'attention et la tendresse qui m'avaient tant fait défaut durant notre séjour à l'Abbaye-Blanche. À cette époque, par ailleurs, c'est sans doute dans l'espoir de combler leurs attentes que prospéra en moi l'envie de devenir religieuse dès que j'aurais atteint l'âge adulte. On peut trouver cette disposition curieuse, au regard de l'austérité décevante de la communauté des Béatitudes et du mal-être que toute la famille avait éprouvé là-bas, mais j'avais d'autres exemples de dévouement religieux dans ma panoplie chrétienne. Mon ambition était d'intégrer la congrégation des Missionnaires de la charité, fondée par Mère Teresa. Comme elle, je rêvais de soigner les plus pauvres et de consacrer mon existence aux laissés-pour-compte. Devinai-je aussi, inconsciemment, que mon insertion dans la vie « civile » se révélerait difficile ?

Hélas, ces belles résolutions ne suffirent pas

longtemps à étouffer la douleur qui, de plus en plus vive, me serrait les tripes. Peu à peu, je me mis à éprouver la désagréable sensation de devoir contenir à grand-peine un bouillonnement qui ne demandait qu'à jaillir. Ses premiers débordements se manifestèrent à l'école où, dès l'automne, ma maîtresse me fit observer que j'étais trop agitée et parfois insolente. Mes parents ne tardèrent pas à être informés de cette dérive qui, à elle seule, balaya tous mes efforts pour me faire bien voir. Un jour que je m'étais fait prendre à cracher des noyaux de cerises avec quelques copines dans le jardinet de l'école, maman me passa un inoubliable savon. Comme au plus fort de sa période mystique, la moindre bêtise prenait pour elle la proportion d'un péché qu'elle entendait corriger avec la plus extrême rigueur.

En ce début d'année scolaire, mes parents étaient d'autant moins enclins à se montrer patients à mon égard que leurs autres filles leur causaient de vifs soucis. À part Julie, qui ne posait pas de problèmes, Mathilde, je l'ai dit, était en pleine révolte. Perpétuellement fourrée avec des garçons, elle refusait de se rendre à l'église et ne voulait plus entendre parler du Bon Dieu. Désormais âgée de seize ans, elle

vivait par ailleurs très mal de devoir partager sa chambre avec moi, qui n'en avais que onze. Bref, tout lui donnait envie de s'affirmer et de se sentir femme, pour mieux se détourner de son enfance.

Estelle, de son côté, était tombée gravement malade peu après notre arrivée dans l'Aveyron. Son état inquiéta d'autant plus mes parents que son séjour à la communauté des Béatitudes semblait l'avoir vivement affectée. Mutique et renfermée, elle avait en quelque sorte cessé de grandir tout au long de notre année à Mortain. Une fois installés dans notre nouvelle maison, il nous fallut attendre plusieurs semaines avant qu'elle ne recouvre, peu à peu, son entrain et sa joie de vivre.

Au tout début de l'année 1991, une mauvaise rencontre acheva de faire voler en éclats les bonnes résolutions que j'avais prises à l'automne. Papa et maman, qui entendaient bien s'impliquer activement dans la vie paroissiale, m'avaient inscrite au cours de catéchisme, dans un presbytère situé juste en face de la perception. L'enseignement y était assuré par un vieux prêtre qui se montrait charmant avec nous. Dans

un premier temps, je pris un certain plaisir à ces cours, heureuse de pouvoir côtoyer là de nouveaux camarades. Chaque dimanche, la plupart d'entre nous tenaient le rôle d'enfants de chœur durant la célébration de la messe. Malgré la terrible expérience vécue aux Béatitudes, je dois dire que je me sentais en confiance dans ce cadre religieux. Mais un nouvel incident allait achever, en quelques minutes, de distendre à jamais mon lien avec l'Église catholique.

Ce jour-là, le cours de catéchisme venait de se terminer et le prêtre, comme souvent, avait proposé à quelques enfants de rester pour terminer la confection d'une banderole qui devait être exposée à la messe le dimanche suivant. Afin d'affronter le froid vif qui sévissait alors, j'avais revêtu une combinaison matelassée de couleur violette. Le prêtre, qui s'était discrètement isolé dans un coin de la pièce, m'appela vers lui. Confiante, je laissai mes camarades et marchai à sa rencontre. Assis dans la pénombre, il se tenait immobile. Lorsque je fus à sa portée, il me saisit soudain et, en un tournemain, m'installa sur ses genoux. Aussitôt les souvenirs refluèrent, j'étais tétanisée... Mais peut-être ce vieil homme voulait-il simplement me parler ou me faire la morale ? Mon

absence de réaction ne dura que quelques secondes : il en profita pour baisser à la hâte la fermeture Éclair de ma combinaison et glisser sa main contre ma poitrine naissante.

Brusquement rejetée vers un passé maudit, je sentis mon cœur s'emballer et un nœud se former au creux de mon ventre. Au contact de sa peau parcheminée, j'eus du mal à réprimer une violente envie de vomir, puis un réflexe de survie m'arracha à ses genoux. Tel un automate, je bondis au sol, ramassai mon cartable et me mis à courir sous le regard étonné des autres enfants. Le prêtre ne tenta même pas de me rattraper.

En début de soirée, maman ouvrit la porte de l'appartement où nous vivions, elle me trouva en pleurs, agitée par des spasmes d'angoisse, incapable de tenir en place. À grand-peine, elle parvint à me faire asseoir sur le canapé du salon et me supplia en vain, pendant de longues minutes, de lui raconter ce qui m'était arrivé. Inquiète, elle finit par appeler papa qui abandonna son poste pour nous rejoindre à l'étage. Devant leur insistance, je finis par me ressaisir et parvins, dans un grand effort, à surmonter ma répugnance.

Le silence et la honte

- C'est ... C'est le prêtre ... Le « caté » venait de se terminer et il m'a fait venir vers lui ...

Aussitôt, je vis le visage de mes parents se crispier.

- Il m'a assise sur ses genoux et puis ... Il a ouvert ma combinaison.

En lieu et place de la compassion que j'espérais, je sentis une froide réprobation s'installer dans les regards de mes parents. Ils se consultèrent en silence puis braquèrent de nouveau leurs yeux vers moi, attendant que je termine.

- Alors, il a commencé à me caresser mais je n'ai pas supporté, achevai-je, le cœur battant.

Pendant de longues secondes, j'attendis, pétrifiée, que papa et maman me prennent dans leurs bras pour me consoler. Debout face à moi, ils semblaient cependant hésiter sur l'attitude à adopter. Anxieuse, je me mis à craindre qu'ils se mettent à me réprimander.

Soudain, maman m'interrogea :

- Dis-moi, Solweig ... Qu'est-ce que tu as ressenti ?

J'avais beau n'avoir guère entendu parler du plaisir

amoureux, je compris aussitôt l'allusion et elle me fit l'effet d'une terrible offense. Que pouvait-elle bien attendre comme réponse ?

À me regarder ainsi, secouée de frissons, pen-sait-elle que j'avais apprécié le contact de ce vieux prêtre dégoûtant ? Mais je n'étais pas au bout de mes surprises et maman, de nouveau, rompit le silence.

- Est-ce que ça t'a fait la même chose qu'avec Peter ?

Cette fois, je fondis en larmes et, morte de honte, hochai la tête de haut en bas.

- Oui.

Oui, ça m'avait fait la même chose ! Ça m'avait écœurée, salie, avilie ! Et j'allais enfin pouvoir me confier ! Mon cœur devenait fou, ma tête brûlait. Enfin, nous allions en parler ! Six mois après notre départ de la communauté, mes parents acceptaient de briser le silence pour évoquer, en ma présence, le comportement de Pierre-Étienne. J'allais tout leur dire, ils allaient me consoler. Ma blessure, j'en étais maintenant certaine, allait se refermer ...

Papa, hélas, coupa court à mon excitation pour

trancher, de sa voix glaciale

- Bien, Solweig. Maintenant, tu vas aller te calmer dans ta chambre.

Ces quelques mots m'assommèrent littéralement. Hagarde, je gagnai mon lit et m'allongeai, les yeux plongés dans le vide, incapable même de pleurer. Si ma mère m'avait questionnée sur ce que « ça m'avait fait » avec Peter, c'est bien qu'elle imaginait quelque chose ! Et cela ne les troublait pas plus que ça, mon père et elle ? Estimaient-ils que ce n'était pas si grave ? Et cette observation de papa, « va te calmer dans ta chambre » ? Est-ce qu'il mettait en doute mes paroles ? Pensait-il que j'inventais, que j'étais une menteuse ? Je me trouvai soudain dans un épouvantable désarroi.

Ainsi laissée à l'abandon, je sentis ma vie basculer progressivement dans le chaos durant les semaines qui suivirent. Parce que tout le monde, autour de moi, semblait vouloir agir comme s'il ne m'était rien arrivé, je résolus de faire de même en me laissant aller comme une herbe folle. Mon attitude à l'école, qui m'avait déjà valu des critiques à l'automne, s'aggrava

brusquement au second trimestre. Si mes notes restaient très satisfaisantes, j'étais de plus en plus volontiers décrite comme une élève agitée et perturbante pour la vie de la classe. Troublée par les changements de mon corps autant que par les premiers cours d'éducation sexuelle dispensés par notre institutrice de CM2, je me mis paradoxalement à concevoir une fascination grandissante pour les garçons. Au gré de mes discussions avec Mathilde, je découvris par ailleurs un avant-goût de ce que pouvait être une relation amoureuse entre adolescents. Cet univers, à la fois proche et lointain, me fascinait autant qu'il m'inquiétait : il me renvoyait inévitablement à l'expérience intime imposée par Pierre-Étienne, et, en même temps, je me disais que fréquenter des garçons de mon âge - ou de deux ou trois ans plus vieux que moi - n'avait rien à voir avec ces sordides souvenirs. Âgée de onze ans à peine, j'étais en proie à des émotions qui se manifestent habituellement au moment de l'adolescence, mais avec un fardeau qui me plongeait dans des abîmes de perplexité.

Mes parents, qui avaient décidément la tête ailleurs, ne prirent la mesure du changement qui s'opérait en

moi que lorsque la maîtresse tira brusquement la sonnette d'alarme, vers le début du printemps. À cette époque, je passais la plupart des récréations avec Mathilde et ses amis. En effet, le collège et l'école primaire partageaient un même espace de jeu qui n'était divisé que par une limite symbolique. Chaque fois que l'occasion se présentait, je franchissais celle-ci pour retrouver ma sœur et ses séduisants camarades. Grâce à elle, mon intégration dans ce petit groupe s'opéra sans difficulté et, malgré notre différence d'âge, je pris vite l'habitude de faire les yeux doux aux plus charmants d'entre eux. Hélas pour moi, ce manège n'échappa pas longtemps aux surveillants qui, au bout de quelques semaines, signalèrent mon comportement.

Jusqu'alors, mes parents n'avaient accordé qu'une attention distraite aux débuts de ma puberté. Peu auparavant, mon père m'avait juste fait une vague remarque en accrochant, autour de mon cou, une chaînette à laquelle une petite croix en bois était suspendue.

- Je vois que tu commences à avoir un peu de poitrine, avait-il simplement observé.

La convocation que lui adressa ma maîtresse suscita

en lui une réaction autrement spectaculaire. Le jour dit, elle nous reçut en famille et expliqua :

- Nous avons un problème avec Solweig. Bien que ses résultats scolaires soient très bons, nous observons que son comportement a beaucoup évolué ces derniers temps. Elle semble s'éloigner de ses camarades de classe pour se rapprocher d'élèves plus âgés, qui ont manifestement une mauvaise influence sur elle. Pour tout dire, elle se montre de plus en plus indisciplinée et, surtout, adopte une attitude avec les garçons que je qualifierais de tout à fait ambiguë ...

Dès que nous fûmes de retour à la maison, papa me demanda de le rejoindre dans la salle à manger et me lança, d'une voix brisée par la colère :

- Solweig, ma petite, tu n'es qu'une catin ! Que dis-je, une catin ? Tu es une allumeuse, une pute ! Dorénavant, je ne veux plus t'entendre te plaindre de ce qui a pu t'arriver, parce que je viens de comprendre que de toute façon tu l'as bien cherché.

D'un geste sec, il m'intima l'ordre de rejoindre ma chambre. Le lendemain, mes parents m'apprirent que j'étais privée de sortie jusqu'à nouvel ordre. À

l'évidence, la souillure qui m'habitait secrètement depuis plusieurs mois contaminait désormais jusqu'à leur regard.

Le cauchemar se poursuivit quelques semaines plus tard. Un samedi matin, j'étais en train de jouer sur le parking de la perception lorsqu'une voiture, soudain, s'arrêta à ma hauteur. Je n'y prêtai d'abord qu'un regard distrait mais une silhouette en sortit bientôt pour s'avancer vers moi. Incrédule, je reconnus le visage souriant de Pierre-Étienne et fus parcourue d'un frisson.

- Bonjour Solweig, articula-t-il de sa voix douce.

Puis, il s'avança vers la maison.

Lorsque j'eus repris mes esprits, je réalisai que mon père et ma mère avaient, sans même prendre la peine de me prévenir, invité Peter à passer la journée avec eux. Incapable de mettre les pieds dans le salon, je descendis à la cave et consacrai l'après-midi à jouer avec le tour de potier que papa m'avait offert à Noël. Choquée, je pleurais à chaudes larmes et tentais de comprendre, en vain, l'attitude de mes parents. Que

pouvaient-ils bien vouloir me signifier de la sorte ?

Lorsque, le soir venu, je fus de retour dans l'appartement, Peter était parti. Je ne posai aucune question, mes parents me regardèrent à peine. Quelque chose, entre nous, venait de se briser pour toujours.

Peu après cette journée maudite, je fus assaillie par un terrible cauchemar qui m'éveilla en plein milieu de la nuit. Seule, au beau milieu d'un lac, j'étais en train de me noyer tandis que mes parents me regardaient sans rien faire depuis la berge. Des vagues, toujours plus hautes, me submergeaient. J'allais mourir, j'en étais certaine, mais le plus atroce était encore de contempler les regards indifférents de papa et maman. Soudain, je me mis à hurler et ma mère déboula dans ma chambre.

- Solweig, que t'arrive-t-il ?

Fébrile, inondée de sueur, je peinais à reprendre mes esprits. L'angoisse, malgré les paroles apaisantes de maman, ne semblait pas vouloir passer. Finalement au bout de longues minutes, je finis par recouvrer un semblant de calme. Je ne parvins cependant à me

rendormir qu'au petit matin, si bien que je fus incapable de me lever lorsque, peu après sept heures, mon réveil sonna.

En milieu de matinée, lorsqu'elle eut envoyé mes sœurs à l'école et que papa fut descendu à son travail, ma mère entra dans ma chambre. Encore groggy, j'eus d'abord du mal à comprendre ce qu'elle me disait mais la sécheresse de ses mots me tira vite du sommeil.

- Écoute, Solweig ... Je crois que si tu as fait cette terreur nocturne, c'est parce que tu es submergée par le péché. Nous devons tous regarder la vérité en face : tu es une pécheresse, une mauvaise fille et il est indispensable que tu te laves de tes fautes. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il serait bon que tu profites de cette journée de repos pour prier le Seigneur de bien vouloir te pardonner ...

Abasourdie, je passai le reste de la journée agenouillée dans ma chambre à psalmodier à voix basse. Inexorablement, je me sentais envahie par un sentiment aigu de culpabilité. S'ils avaient reçu ainsi Pierre-Étienne sous leur toit, c'est à l'évidence que mes parents ne le jugeaient pas responsable de ce qui était advenu aux Béatitudes. Et si ce n'était pas lui,

alors, c'était forcément moi. Voici donc pour-quoi ils avaient si manifestement honte de leur fille ...

Irrésistiblement, je fus ainsi mise au ban de la famille. Mathilde, qui s'était si violemment rebellée à l'automne, avait fini par rentrer dans le rang. Moi en revanche, il m'arrivait de plus en plus souvent de m'entendre dire que j'étais le fruit pourri de la coupe, ou encore la porte par laquelle le Diable risquait d'entrer dans la maison. Meurtrie, je me repliais sur moi-même, désespérant maintenant de regagner l'estime de mes parents.

À l'extrême fin de l'année scolaire, papa me montra toute l'entendue de sa réprobation alors que nous étions, un soir, en train de regarder la télévision. Le film, intitulé *La Tunique*, relatait le martyre du Christ et la façon dont les Romains, après sa mort, s'étaient disputé aux dés la tunique dont ils l'avaient affublé avant de le porter sur la Croix. Assise par terre, devant le canapé, j'en suivais attentivement le déroulement lorsque, par sa violence, un gros plan montrant un clou enfoncé dans la main de Jésus me terrorisa. Choquée, je venais de me lever et m'apprêtais à

Le silence et la honte

gagner ma chambre mais papa m'agrippa par le bras et me contraignit à me rasseoir devant le téléviseur.

- Regarde, grinça-t-il alors rageusement, regarde bien ! S'il a été crucifié comme ça, c'est à cause de tes péchés.

6

L'année de mon entrée au collège fut celle d'une lente et inexorable descente aux enfers.

Au printemps 1991, mes parents avaient décidé de quitter l'Aveyron, sans le moindre regret. Malgré la beauté du cadre naturel environnant et le climat ensoleillé, ils ne s'étaient jamais vraiment habitués à leur vie dans la petite ville où ils s'étaient installés. L'intégration, il est vrai, n'y était pas chose aisée pour une famille d' « étrangers » qui n'avaient ni l'accent, ni les références requises pour se fondre dans le paysage. Quelques mois après leur arrivée, papa et maman avaient émis le souhait d'acheter une vieille bâtisse pour la retaper et y fonder une communauté en relation avec les Béatitudes. Vite, cependant, les gens du cru avaient regardé ce projet avec une méfiance telle que le propriétaire avait renoncé à leur vendre son terrain. À en croire la rumeur, des menaces avaient même été proférées. Nos voisins, un couple de Bretons installés là depuis plusieurs années, nous engagèrent à faire profil bas. Peu auparavant, leur épicerie avait mystérieusement pris feu en pleine nuit. L'expérience les avait échaudés, tant il semblait

plausible que l'incendie fût criminel. Écœuré par cette ambiance très particulière, papa décida de se lancer à la recherche d'un autre poste de percepteur.

Après quelques semaines d'incertitude, sa mutation à Villedieu-les-Poêles fut acceptée. Au cœur de l'été, nous traversâmes donc la France à rebours du trajet effectué l'année précédente, pour gagner cette localité de la Manche située près de Saint-Lô. N'ayant dans un premier temps pas d'autre point de chute, papa nous logea dans l'appartement de fonction qui était accolé à la perception. L'année suivante, nous pûmes emménager dans la mai-son qu'il avait fait construire à Fleury, non loin de là.

Dès qu'ils eurent posé leurs valises, mes parents m'inscrivirent au collège catholique Saint-Joseph, en classe de sixième. Julie et Estelle, elles, devaient faire leur rentrée respectivement à l'école primaire et maternelle. Quant à Mathilde, il était convenu qu'elle poursuivrait ses études à l'internat de Saint-Lô, en classe de seconde, et ne rentrerait au domicile familial que pour les week-ends et les vacances.

Peu après notre arrivée, maman aménagea dans une cave située sous l'escalier un espace de prière qu'elle

appela la petite chapelle. Plusieurs fois par jour, nous nous y retrouvions pour implorer Dieu et ses Saints à propos de toutes sortes de choses. Dans l'Aveyron, nous avons ainsi passé de nombreuses heures à prier sainte Thérèse de Lisieux, figure très importante aux yeux de mes parents, de bien vouloir nous envoyer un chien. Lorsque, au bout de quelques semaines, mes parents étaient tombés sur une petite annonce proposant la vente d'un épagneul breton, ils y avaient vu un signe divin. Dans la famille Ely, en effet, chacun connaissait l'histoire de la petite Thérèse qui, ayant perdu sa mère très jeune, allait précisément accompagnée d'un chien de cette race, qu'elle avait baptisé Tom. Sans l'ombre d'une hésitation, papa et maman avaient donc affublé notre épagneul du même nom et, dès lors, ils avaient commencé à voir en lui une sorte d'envoyé céleste.

À Villedieu, de la même façon, nous priâmes ardemment pour avoir un petit frère. Depuis que le Vatican avait autorisé mes parents à se marier, début 1991, maman était en effet convaincue que le Seigneur lui demandait de mettre au monde un garçon. Celui-ci allait naître deux ans plus tard, au printemps 1993.

Plus j'entrais dans l'adolescence et plus le mal-être lié aux réminiscences des Béatitudes prenait forme. À mesure que mon corps changeait, j'étais de plus en plus troublée par le contact des garçons qui, de leur côté, m'observaient manifestement avec un certain intérêt. Peu après la rentrée scolaire, je vécus mon premier flirt avec un dénommé Benoît dans le plus grand secret. À la maison, les amours adolescentes et la sexualité étaient des sujets complètement tabous. Tandis que la plupart de mes copines étaient normalement informées sur les choses de la vie, j'avançais donc à tâtons dans ma première relation amoureuse, sans savoir où j'allais.

Plus d'une fois, cette naïveté me plaça dans des situations pour le moins embarrassantes en face de mes camarades de classe. Ainsi, un jour qu'une amie racontait avoir découvert un préservatif dans la table de nuit de sa mère, je crus qu'elle faisait allusion à un tampon hygiénique.

- Chez moi, il y en a partout dans la salle de bains parce que maman en utilise tous les mois lorsqu'elle est indisposée, crus-je malin de fanfaronner.

Stupéfaites, mes copines éclatèrent de rire avant de

me dispenser un rapide cours élémentaire.

Depuis notre séjour dans l'Aveyron, je me sentais d'autant plus incapable d'aborder ces sujets intimes en famille que papa m'avait clairement cataloguée parmi les créatures de petite vertu. En interrogeant mes parents sur la sexualité des adultes, j'aurais craint de conforter un jugement qui me blessait profondément. Dès le début de mon histoire avec Benoît, pour la même raison, je mis un point d'honneur à me cacher pour l'embrasser. De toute façon, d'emblée du haut de mes 12 ans, ce béguin eut à mes yeux quelque chose de honteux, de sale. Un psychologue n'en aurait sans doute pas été surpris. Moi je me disais que, décidément, je n'étais pas une fille comme les autres.

Quel que fût le sujet, j'avais désormais le plus grand mal à communiquer avec papa et maman. Lorsque je franchissais la porte de la maison, au retour de l'école, je sombrais dans un mutisme qui avait le don de les exaspérer.

- C'est quand même incroyable que tu te bloques à ce point, me lançaient-ils régulièrement. Pourquoi donc ne fais-tu pas un effort pour nous parler ?

Hélas, ils se contentaient le plus souvent de m'accabler de reproches, sans vraiment chercher à comprendre.

- Si tu te tais, c'est sans doute parce que tu as des choses à cacher, concluait mon père, qui ajoutait : ça ne m'étonne pas de toi, tu as toujours été une petite menteuse ...

Pour tenter de me prémunir contre ces griefs, je pris l'habitude de griffonner des sujets de conversation sur de discrets Post-it afin de ne pas me trouver à court d'idées au moment de passer à table. Malheureusement, mon blocage était tel que ce subterfuge se révéla sans effet.

Ma vie au sein de l'école, si elle m'apparais-sait comme un relatif espace de liberté, n'était pourtant pas dénuée de toute contrainte. Assez rapidement, en effet, je réalisai que les règles de conduite imposées par mes parents m'éloignaient presque totalement des enfants de mon âge. Les boums du samedi après-midi et autres sorties entre copines m'étaient formellement interdites. À l'heure des jeans et des tee-shirts, en outre, maman m'obligeait à aller en cours vêtue de jupes plissées qui descendaient au-dessous du genoux,

de chaussettes hautes et de mocassins à pompons. Mes longs cheveux bruns étaient invariablement tirés en arrière et rassemblés en une natte qui, surtout, ne devait pas démarrer trop haut sur la nuque.

- Ça fait pétasse, croyait savoir maman, sans soupçonner que ces consignes vestimentaires me mettaient à la torture.

Chaque jour, au moment de franchir la grille de l'école, je mourais de honte à l'idée de m'afficher avec les vieilles frusques de ma mère. Un matin qu'elle m'avait accoutrée d'une jupe grise, de chaussettes blanches et d'un pull rouge écarlate, je finis par craquer. Impulsivement, je feignis un accès de maladresse et renversai mon bol de chocolat chaud sur mes vêtements. Sans s'énerver, maman se dirigea vers sa penderie. À son retour, je fus consternée de découvrir qu'elle m'avait choisi une panoplie plus grotesque encore, composée d'un kilt vert et d'un pull jaune poussin.

Ainsi singularisée, j'eus le plus grand mal à m'intégrer au sein du collège. Tandis que mes copines passaient ensemble des heures entières en dehors des cours, je devais me contenter de brefs bavardages à la sortie

des classes. Lorsque mon professeur de sport remarqua mon goût pour le handball et me proposa d'intégrer une équipe dont elle assurait chaque mercredi l'entraînement, papa et maman refusèrent au motif que les cours de catéchisme se déroulaient aux mêmes heures. À leurs yeux, toute forme de « vie mondaine » demeurait hautement condamnable.

Le jour de la Saint-Joseph, qui était aussi celui de la fête du collège, ils m'interdirent de prendre part à la sortie au cinéma prévue pour tous les élèves. Cette année-là, en effet, la directrice avait décidé de nous emmener voir le film *Sister Act*, avec Whoopy Goldberg. Pour mes parents, il s'agissait d'une intolérable parodie que les élèves d'une école catholique ne devaient surtout pas regarder. Le jour dit, alors que l'ensemble de mes camarades quittait les salles de classe pour rejoindre le cinéma, je fus donc la seule à rester sur place. Comble de l'humiliation, un surveillant fut spécialement appointé pour me garder pendant la durée du film.

L'entrée en classe de cinquième coïncida avec les véritables débuts de ma rébellion. Puisque j'étais perçue par mes parents comme une mauvaise fille,

j'allais le devenir ! Je me fis de plus en plus dissipée, aussi bien en cours que durant les récréations. À l'automne 1992, mon fait d'armes le plus remarqué consista à m'introduire dans le préau de l'établissement pour voler des stylos plume dans les cartables de certains élèves, tandis qu'ils étaient occupés à faire du sport dans la cour. Cherchant désespérément à me faire apprécier, j'offris ensuite ces trophées à mes copines en leur assurant que je les tenais de ma sœur aînée. Hélas, la multiplication des larcins finit par me trahir, si bien que je fus déferée devant le conseil de discipline. Au total, je dus reconnaître vingt-cinq vols de stylo. Mes parents en furent consternés. Mon amourette avec Benoît, qui avait survécu à l'été, finit également par m'attirer leurs foudres. Je n'étais pas vraiment éprise de ce garçon, mais il me témoignait une gentillesse constante qui mettait un peu de baume sur mon cœur meurtri. Or, malgré tous mes efforts pour tenir notre relation secrète, nous finîmes par nous faire surprendre un jour que nous rentrions de l'école, main dans la main, en rasant les murs. Lorsque mon père, arrivé de la perception plus tôt qu'à son habitude nous aperçut, il lâcha simplement :

- Solweig, tu es une putain...

Par la suite, mes parents m'intimèrent l'ordre de rentrer à la maison dès la fin des cours. Sitôt sortie de classe, mes sœurs et moi avions ordre de rejoindre les bureaux de papa qui, d'un coup de voiture, nous ramenait à Fleury. Peinée de ne plus pouvoir rester bavarder quelques minutes avec mes copines à la sortie de l'école, je tentai cependant d'enfreindre cette consigne. Insensiblement, je pris l'habitude d'arriver avec cinq, puis dix minutes de retard. Comme papa ne semblait pas réagir, je laissai progressivement cet espace de liberté s'étirer dans le temps ... Jusqu'au moment où, vers la fin de l'hiver, sa colère s'abattit brusquement sur moi.

Ce jour-là, n'ayant pas vu les minutes filer, je me présentai à notre point de rendez-vous une bonne demi-heure après l'heure convenue. Dès que j'aperçus la mine sombre de mon père, je compris que j'allais passer un très sale quart d'heure. Sans rien dire, il me fit monter dans la voiture et démarra en trombe. Deux cents mètres plus loin, il pila net, se retourna et me flanqua une gifle qui fit voler ma tête contre la vitre arrière. Estelle et Julie, qui se tenaient à mes côtés,

retinrent leur respiration. À la maison, je sentis que ma joue avait doublé de volume.

Malheureusement, je n'étais pas au bout de mes peines. Sitôt papa reparti à son travail, en effet, maman entra dans une rage noire. Enceinte de Pierre, notre futur petit frère, elle était depuis plusieurs semaines dans un état d'extrême irritabilité. Son courroux, d'un coup, se déversa sur moi.

Après avoir envoyé mes sœurs dans leur chambre, elle saisit une règle en bois, s'avança vers moi et tonna :

- Décidément, tu fais tout pour nous pousser à bout ! Nous t'avons pourtant dit cent fois que tu nous dois l'obéissance ...

Les yeux ivres de colère, elle se mit à me battre de plus en plus fort sur les cuisses, sur les fesses, sur le dos. Brisée par la souffrance, je tentai de me protéger, reculant pas à pas vers un angle de la pièce. Comme ses coups redoublaient de violence, je finis par m'accroupir en attendant que ça se termine. À l'étage, je l'appris plus tard, mes sœurs se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre mes cris. Au bout d'une bonne vingtaine de minutes, les coups s'arrêtèrent

enfin de pleuvoir. Comme exténuée, maman m'ordonna alors de monter dans ma chambre.

Le lendemain de cette correction, j'étais en train de me déshabiller dans le vestiaire du collège avant le début du cours de sport, lorsqu'une de mes copines me demanda d'un air terrifié :

- Solweig ! Mais... Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Baissant les yeux, je regardai mes bras, mes jambes, mes côtes, et réalisai que j'étais couverte d'hématomes bleus, violets, rouges. Prise de court, je ne sus trop que répondre. Vu l'étendue des dégâts, il m'était impossible de raconter que j'étais tombée dans l'escalier. Bêtement, je répondis :

-Je ... Je suis restée trop longtemps avec vous hier soir.

Quelques jours plus tard, je fus convoquée dans le bureau de la directrice qui, en présence d'une assistante sociale, me pria de raconter ce qui s'était produit. Par le passé, déjà, certains de mes professeurs s'étaient inquiétés de mon effacement croissant durant leur cours. Ma prof d'anglais, avec qui je m'entendais particulièrement bien, me trouvait de plus en plus mutique et s'en était inquiétée auprès de moi. Touchée,

je m'étais cependant montrée incapable de lui parler, tant les raisons de ce silence me paraissaient honteuses. Je n'allais pas, après tout, me vanter d'être une catin et une voleuse ...

Devant la responsable du collège, je n'eus d'autre choix que de raconter comment maman, rendue furieuse par mes mauvais comportements successifs, avait fini par craquer.

- Est-ce qu'il t'arrive souvent de te faire corriger ainsi ? m'interrogea l'assistante sociale.

- C'est-à-dire... Ça m'arrive quand je fais des bêtises...

Depuis toujours, maman avait la main leste et ne se privait guère de frapper lorsque nous l'énercions. Celles d'entre nous qui se tenaient mal à table écopaient à l'occasion d'un coup de cuiller en bois. À ses yeux, les corrections physiques étaient partie intégrante de l'éducation exigeante et rigoureuse qu'elle entendait nous inculquer. Dès lors, il ne lui semblait pas anormal de nous gifler, même si ses bagues devaient parfois laisser des traces rouges sur nos joues ...

D'autres fois, ma mère était capable d'entrer en fureur de façon totalement impromptue. Quelques mois plus tôt, une blague grivoise rapportée à mes parents par Julie m'avait ainsi valu un déluge de coups doublé d'une douloureuse humiliation. Sans prévenir, ma mère était montée dans ma chambre et avait commencé à me frapper avec ses mains et ses pieds. Furieuse, elle avait ensuite attrapé ma natte avant de me traîner devant un miroir, puis de hurler :

- Est-ce que tu te trouves belle ? Non ? Alors dis-le, que tu n'es pas belle !

- Je ... Je ne suis pas belle ...

- Dis que tu es moche !

- Je suis moche ...

Pendant une bonne dizaine de minutes, elle n'avait pas desserré son emprise et j'avais dû attendre que sa colère, peu à peu, redescende.

Je ne sus rien de l'entretien que la directrice du collège eut, à sa demande, avec mes parents. Mais, quelques jours plus tard, ces derniers me firent venir dans le salon et papa, s'efforçant de garder son calme, me dit :

- Solweig, il n'est pas possible de continuer ainsi. Tu t'es façonné une image déplorable dans ce collège et il ne nous paraît pas souhaitable que tu y poursuives ta scolarité. Ta mère et moi avons donc réfléchi à une solution qui nous paraît être la meilleure pour toi. L'année prochaine, si ton dossier est accepté, tu entreras à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur, à Saint-Germain-en-Laye ...

J'eus la plus grande peine à me retenir de sauter de joie. Enfin, une porte semblait s'entrouvrir ! Après ces mois si douloureux à me confronter au rejet de mes parents, j'allais pouvoir quitter la maison familiale et par-tir vivre loin de ce quotidien si pesant. Une nouvelle existence, qui sait, allait peut-être commencer.

Sitôt leur décision prise, mes parents contac-tèrent l'établissement et officialisèrent ma candidature qui fut vite acceptée. Mes deux grands-pères avaient été décorés de la Légion d'honneur, et ma mère avait étudié dans ce prestigieux établissement. Mes résultats scolaires restant très honorables, rien ne paraissait donc s'opposer à mon admission.

Peu de temps avant les vacances d'été, une ultime

mésaventure me conforta dans la conviction qu'il était temps de prendre mon envol. À cette époque, un garçon de ma classe prénommé Manuel était amoureux de moi. Très renfermé et un peu fade, il ne me plaisait guère mais semblait d'autant moins décidé à se laisser décourager qu'il venait d'emménager avec ses parents à Fleury, tout près de chez nous.

Un mercredi après-midi, circulant à vélo à proximité de ma maison, il m'aperçut à la fenêtre de ma chambre et se mit à m'appeler. Comme je ne répondais pas, il cria de plus en plus fort, si bien que maman finit par l'entendre. Sur le moment, elle resta impassible mais le soir, dès que papa fut rentré, elle se précipita pour lui signaler ce qu'elle avait interprété comme un nouvel écart de leur fille. Leur conciliabule dura quelques minutes puis maman laissa éclater son exaspération. Tandis que papa me traitait de putain, elle saisit une paire de ciseaux, et commença à couper mes cheveux à pleines poignées. Apeurée, je sentais ses mains s'agiter de façon anarchique tout autour de ma tête. Partout sur le sol, gisaient de grosses touffes de cheveux. Lorsqu'elle eut terminé, elle me traîna devant un miroir et me força à regarder l'étendue des dégâts. Je découvris une coiffure informe, taillée au

ras du crâne. J'inspirais à maman une haine si féroce qu'elle avait fini par me défigurer.

Le choc des premiers instants dissipé, j'eus pendant plusieurs jours la sensation que ma tête tombait en avant. Depuis des années, j'étais habituée à sentir le poids de ma longue natte dans le dos. Lorsque Mathilde rentra de Saint-Lô, à la fin de la semaine, elle piqua une véritable crise de nerfs contre ma mère. Depuis notre enfance, ma sœur admirait mon épaisse chevelure brune, qu'elle adorait manipuler et coiffer pendant des heures entières.

- Qu'est-ce que tu lui as fait ? Tu es complètement tarée ! hurla-t-elle en direction de maman.

Lorsque je quittai la maison, à la fin de l'été, elles n'étaient pas encore réconciliées.

Comme prévu, je fis ma rentrée à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur au début du mois de septembre 1993. D'emblée, il me fallut me familiariser avec le décorum et la stricte discipline qui régnaient dans cet établissement militaire. Comme chaque nouvelle arrivante, je fus prise en charge par

deux « marraines » qui m'apprirent les rudiments de la vie collective. Tout le monde devait y porter un uniforme, agrémenté d'une couleur différente pour chaque classe. Les élèves de sixième portaient ainsi une ceinture verte, celles de cinquième une ceinture violette, celles de quatrième une ceinture orange et celles de troisième une ceinture bleue. Chaque matin, après la rituelle séance de sport, nous devions diviser ces longues bandes de tissu en deux pans qu'il fallait croiser dans le dos, passer dans les épaulettes puis rabattre sur l'arrière avant de les fixer au moyen d'une épingle de nourrice. Une fois ce complexe agencement terminé, la longueur des deux pans devait être strictement égale. Dans le cas contraire, l'intendante du collège nous forçait à tout reprendre de zéro.

Mon année de quatrième à la Légion d'honneur m'offrit une immense bouffée d'oxygène. Raphaëlle et Pauline, mes marraines, devinrent mes plus proches amies. Loin de mes parents, je m'autorisais enfin à me détendre, à ne plus m'accabler de reproches. Comme les années précédentes, mes résultats scolaires furent d'abord suffisamment brillants pour me valoir plusieurs distinctions. Régulièrement, les élèves les

plus méritantes recevaient la médaille de la conduite ou celle du travail. Au contraire, un manquement aux règles de vie du collège pouvait entraîner le retrait temporaire d'une médaille, voire celui de la ceinture.

Les week-ends, à Saint-Germain-en-Laye, permettaient de prendre un peu de distance avec la discipline. Du samedi matin au dimanche soir, en effet, le port de l'uniforme n'était pas obligatoire. Généralement, nous étions une quinzaine de filles à rester sur place, nos familles habitant trop loin pour que nous puissions les retrouver libres d'occuper notre temps comme nous le souhaitions, nous passions de longues heures à regarder des films que l'intendante nous autorisait à piocher dans la salle vidéo. Ensemble, nous découvrîmes *La Boum*, *Dirty Dancing* et devînmes des fans d'*Alerte à Malibu*.

Semaine après semaine, j'acquis les références télévisuelles - et aussi culturelles - dont mes parents m'avaient jusqu'alors privée. Enfin, j'avais le sentiment de me fondre un peu dans la masse. Pour la première fois depuis quatre ans, je me « normalisais ».

Cette accalmie ne fut malheureusement que de courte durée. Mon année de troi-sième, en effet, se révéla

beaucoup plus chaotique. Malgré le dépaysement éprouvé à la Légion d'honneur, une fillette blessée continuait de se débattre en moi, à la recherche d'affection. L'éloignement qui me séparait de ma famille, plutôt libérateur l'année précédente, commença à me paraître très pesant. Mon petit frère Pierre me manquait tout particulièrement. Né juste avant mon départ pour la région parisienne, il venait de fêter son premier anniversaire. Dans les semaines qui avaient suivi sa naissance, je m'étais beaucoup occupée de lui car maman était très éprouvée par les suites de son accouchement. Or, chaque fois que je rentrais à Fleury, j'avais la douloureuse sensation qu'il était en train de grandir sans moi, au sein d'une famille dont je ne faisais plus vraiment partie.

Déjà marqué avant mon départ, mon isolement n'avait fait que s'accroître depuis lors. Une seule fois, l'année de ma quatrième, j'étais partie aux sports d'hiver avec toute ma famille. Lorsque je rentrais à la maison, de surcroît, je passais le plus clair de mon temps toute seule dans la mesure où mes sœurs n'avaient pas les mêmes dates de vacances que moi.

Meurtrie par ce sentiment d'exclusion, je me remis à

vivre des terreurs nocturnes qui, certains soirs, m'arrachaient brusquement au sommeil. Une fois éveillée, je me mettais à pleurer sans pouvoir m'interrompre. Les surveillantes, que mes sanglots finissaient par tirer du lit, ne savaient pas comment m'apaiser. Plusieurs fois, elles durent se résoudre à me transporter à l'infirmierie, faute d'avoir pu me calmer.

Les rares garçons présents dans l'enceinte du collège m'inspiraient, à cette époque, un intérêt croissant. Comme la plupart des filles de ma classe, j'étais très attentive aux quelques techniciens employés à plein temps par la Maison d'éducation de la Légion d'honneur. L'un d'eux, un certain Damien, m'intriguait particulièrement. Contrairement à ses jeunes collègues, qui répondaient volontiers par des sourires entendus à nos regards enamourés, il semblait en effet timide, réservé et pour tout dire un peu perdu. Malgré notre différence d'âge -j'avais quatorze ans, il en avait vingt-quatre -, je me sentais d'une certaine façon sur la même longueur d'onde et entrepris bientôt de me rapprocher de lui.

Grâce à une amie femme de ménage, qui accepta de jouer le rôle d'entremetteuse, Damien et moi

profitâmes de certains week-ends, où la vigilance des surveillants avait tendance à se relâcher, pour nous retrouver en cachette. Comme il avait toutes les clés du bâtiment, il pouvait notamment accéder aux sous-sols et me proposa d'en faire la visite. D'autres fois, nous choisissons de nous rejoindre dans une salle de classe déserte. À l'abri des regards, nous passions de longs moments à discuter de nos vies, sans arrière-pensée. Comme moi, Damien avait vécu une enfance pénible qui, malgré le temps écoulé depuis lors, continuait de le faire beaucoup souffrir. Auprès de lui, pour la première fois, je parvins à évoquer mes difficultés relationnelles avec ma famille. Je tus néanmoins les évènements de l'Abbaye-Blanche ...

Comme j'insistais pour l'imiter, mon nouvel ami me fit aussi fumer ma première cigarette qui, naturellement, me rendit malade. De retour au dortoir, ce jour-là, je dus m'allonger longuement en attendant que ma tête cesse de tourner. Souvent, nous mettions à profit l'heure de battement qui séparait, chaque soir, la fin du repas du moment du coucher pour voler quelques instants de complicité. On se fixait rendez-vous derrière les bâtiments. On descendait dans les caves. On réinventait le monde avant de se séparer pour la

nuit. Ces échanges amicaux sans ambiguïté me faisaient chaud au cœur.

Cette amitié fut brusquement interrompue par ma faute. Un soir que nous nous étions retrouvés au sous-sol, en effet, notre conversation s'éternisa si bien que nous laissâmes passer l'heure du couvre-feu. Soudain, nous entendîmes des voix crier dans le lointain.

- Solweig ! Solweig !

- Merde, cria Damien, tu as vu l'heure ?

Il ne faut surtout pas qu'on nous surprenne ensemble !

Le visage de mon ami avait blêmi. Contrairement à moi, qui ne risquais rien d'autre qu'une bonne leçon de morale, Damien était assuré de perdre son emploi s'il se faisait surprendre avec une élève. D'un coup, il se mit à courir et me tirant par la main et me conduisit vers une porte qui donnait sur un couloir desservant les salles de classe. Faussement naïve, je courus vers les surveillantes et leur jurai, un peu confuse, que je m'étais perdue dans le parc. Furieuses, elles me raccompagnèrent alors au dortoir en me promettant une punition exemplaire.

Damien, contrarié par cet incident, résolut à partir de ce jour de m'éviter ostensiblement. Cette réaction, particulièrement brusque, me blessa d'autant plus profondément qu'il ne prit pas la peine de m'en expliquer les motifs. Du jour au lendemain, je me sentis donc abandonnée par mon ami le plus proche. Déçue, je lui écrivis une lettre véhémement dans l'espoir de le ramener à de meilleurs sentiments. Pour mon malheur, il ne me répondit pas et redoubla d'indifférence.

Dans l'état d'extrême fragilité où je me trouvais, cette « trahison » me parut insoutenable. Elle venait lester mon manque d'amour d'un poids supplémentaire et d'une conviction douloureuse : personne ne m'aimait, donc je n'étais pas digne d'être aimée. Un soir de février 1995, peu après l'anniversaire de mes quinze ans que personne ne me souhaita, alors que j'étais seule dans le parc de la Légion d'honneur, je m'entaillai les veines du poignet avec une lame de rasoir que j'avais dissimulée dans ma poche. La blessure, pour dire vrai, était plutôt superficielle. Lorsque les surveillantes, plusieurs dizaines de minutes plus tard, me découvrirent allongée dans l'herbe et les vêtements tachés de sang, un vent de

panique s'empara du collègue. Je fus envoyée à l'infirmerie, mes parents furent aussitôt prévenus. Une permission spéciale me fut accordée, lors de laquelle on m'expédia dans ma famille.

Sans me fournir la moindre explication, papa me conduisit aussitôt à l'abbaye de Timadeuc, où, je l'ai dit, maman avait déjà été soignée à deux reprises par le frère Jean.

Pendant de longues minutes, je dus demeurer dans une salle d'attente tandis qu'il exposait mon cas au moine exorciste. L'air grave dont il ne s'était pas départi tout au long du trajet ajoutait à mon angoisse du moment. Soudain, une porte s'ouvrit et je fus invitée à entrer dans un étroit bureau aux murs couverts de livres. Un homme, vêtu d'une longue robe de bure, me fit signe de m'asseoir. Il me regarda, sembla réfléchir, puis se mit à parler.

- Si tu es possédée par le Démon, alors il va sortir de toi. Il te suffit de rester assise et d'attendre. Ta tête va peut-être se détacher de ton corps, mais tu ne dois pas t'inquiéter ...

Ces derniers mots achevèrent de me terroriser. Mes

poings se crispèrent sur les barreaux de la chaise tandis que le frère Jean approchait ses mains de ma tête, sans toutefois la toucher. De sa voix basse, il commença à prier en latin. Une sensation étrange m'envahit peu à peu.

Ce qui survint alors, je demeure aujourd'hui encore incapable de l'expliquer. D'un coup, je fus arrachée à ma chaise et propulsée au sol. Ma tête heurta violemment le carrelage. Malgré mes efforts pour reprendre la maîtrise de mon corps, j'étais fermement plaquée au sol, comme retenue par des liens invisibles. Tremblante, j'attendais qu'il se passe quelque chose lorsque le frère Jean glissa un coussin sous ma nuque. Sans me toucher, il continuait à psalmodier d'incompréhensibles phrases. Peu à peu, je sentis mes tremblements s'espacer. J'avais maintenant envie de vomir ...

Une bonne heure plus tard, le moine me raccompagna vers mes parents en me soutenant pour éviter que je tombe.

- En effet, votre fille était possédée, glissa-t-il à mon père.

Manifestement satisfait que l'exorciste lui donne ainsi raison, papa répliqua :

- À bien réfléchir, il me semble que j'avais décelé une preuve extérieure de la présence du Démon. Depuis plusieurs années, une douleur paralyse Solweig au niveau du genou droit lorsqu'elle s'agenouille pour prier et je me dis qu'il y a peut-être un lien ...

Avant de nous quitter, le frère Jean me massa ce genou avec une huile spéciale.

Sur le chemin du retour, mes parents semblèrent enfin se détendre. Peu avant d'arriver à Fleury, maman se retourna en souriant et me lança :

- Tu dois te sentir beaucoup mieux maintenant...

Je ne me sentais pas mieux du tout. De retour à la Légion d'honneur, je me remis à traquer Damien, sans succès. Ainsi délaissée, je tournais en rond comme une lionne en cage, ne sachant comment me calmer. Le 30 mars, pour la deuxième fois en quelques semaines, je tentai de mettre fin à mes jours. De nouveau, je fus découverte à temps par les

surveillantes mais, là, l'intendante du collège décida de ne pas passer l'éponge. Le soir même, elle adressa à mes parents un courrier dans lequel elle leur demanda de me récupérer.

« *Madame, Monsieur,*

Après son geste de désespoir, nous avons tous, aux Loges, essayé d'aider Solweig, dont la solitude est effrayante. Ce soir, pour la seconde fois, on l'a cherchée partout. Elle vient d'arriver en sanglots à l'infirmierie.

Le problème est que Solweig semble avoir perdu le sens des réalités et toute décence. Elle poursuit un homme de l'établissement et son attitude provoque scandale et frayeur.

L'internat ne peut guérir les blessures de la petite enfance. Solweig a besoin d'être soignée et aimée. Vous pouvez prendre ses affaires et me donnerez une lettre de démission, car je préférerais, par respect pour le très jeune âge de Solweig, ne pas demander une expulsion.

Veillez croire, Madame, Monsieur, à tous les vœux que je forme pour votre fille. »

La semaine achevée, je quittai mes amies de l'internat et repris le train pour Villedieu en emportant toutes mes affaires. Arrivée à la gare, j'attendis pendant plus d'une heure que mes parents viennent me chercher. Lorsqu'ils arrivèrent enfin, ils me firent signe sans un mot de les suivre, puis m'engagèrent à monter dans la voiture. Une fois à la maison, ils m'ordonnèrent de monter dans ma chambre.

Le lendemain, toujours sans une explication, maman me réveilla et me demanda de m'habiller en vitesse. Mes parents me conduisirent à Grandville pour y rencontrer un médecin psychiatre avec lequel ils étaient déjà en contact. À peine entré dans le cabinet, mon père lui tendit la lettre de l'intendante de la Légion d'honneur, lui laissa quelques instants pour la lire puis lui dit, d'un ton qui ne supportait pas de réplique

- Vous en ferez ce que vous voulez, mais nous, on n'en veut plus à la maison.

Cramponné à son bureau, le médecin parut abasourdi par ce qu'il venait d'entendre. S'efforçant de reprendre ses esprits, il appela son infirmière et lui demanda de s'occuper de moi. Gentiment, celle-ci me fit passer

Le silence et la honte

dans une pièce voisine où je me mis à pleurer à chaudes larmes. Au bout d'une heure, mes parents réapparurent, manifestement très contrariés d'avoir à m'emmener avec eux.

Ils ne desserrèrent pas les lèvres sur le chemin du retour. Lorsque nous arrivâmes à la maison, maman m'expliqua simplement :

- Je veux que tu prépares ta valise, parce que demain, tu t'en vas.

Terrifiée, complètement déboussolée, je ne savais plus quoi faire. Tel un condamné qu'on emmène à l'échafaud, j'obéis sagement, désormais résignée au pire.

Le lendemain, mes parents me déposèrent à l'hôpital psychiatrique de Pontorson.

L'effet de surprise dissipé, je fus assaillie par une irrépressible bouffée de panique. Qu'allais-je devenir ? Mes parents, qui m'avaient quittée sans me dire au revoir, étaient-ils partis pour toujours ? Les soignants n'allaient-ils pas me faire du mal ? Seule dans ma chambre blanche, j'essayais de reprendre mes esprits mais la tâche, cette fois, dépassait mes forces. Du haut de mes quinze ans, j'en étais réduite à ressasser des craintes confuses. Ainsi enfermée dans un hôpital psychiatrique, j'allais certainement être bourrée de médicaments par des médecins sadiques ou indifférents... J'aurais beau les supplier, j'étais certaine qu'ils refuseraient de me laisser sortir. Arriverais-je, du reste, à les convaincre que je n'étais pas malade ? Et d'ailleurs, ne m'étais-je pas d'une certaine façon laissée gagner par la folie ?

En fin de journée, je reçus la visite d'infirmiers qui, visiblement désireux de me rassurer, se montrèrent très prévenants. D'une voix douce, l'un d'eux m'expliqua que je ne devais pas m'inquiéter et me précisa que je rencontrerais un médecin dès le lendemain matin.

- Si on vous a installée au rez-de-chaussée, c'est que votre cas n'est pas bien inquiétant, me glissa l'un de ses collègues. À Pontorson, on classe les patients par étage. En bas, on met ceux qui ne sont pas vraiment malades. En haut, ceux qu'on ne sait pas comment soigner. C'est pour ça que les chambres capitonnées se trouvent au quatrième étage ...

Pas vraiment rassérénée, je passai ma première nuit à dormir d'un mauvais sommeil, régulièrement réveillée par des montées d'angoisse. En milieu de matinée, une infirmière me conduisit dans le bureau d'un psychiatre qui m'accueillit en souriant.

- Bonjour Solweig. Qu'est-ce-que tu fais ici ?

Interdite, je plantai mes yeux dans les siens et, brutalement, je fondis en larmes.

- Je ne sais pas, monsieur.

En silence, il survola une à une plusieurs lettres couvertes de mon écriture, que mes parents avaient dû lui remettre.

- Tu sais, me dit-il, quand je lis ces courriers, je me dis que tu n'as rien à faire ici.

Toujours sans paraître se soucier de moi, il décrocha son téléphone, brancha le haut-parleur, composa un numéro et attendit.

- Monsieur Ely ? Bonjour monsieur, ici l'hôpital de Pontorson. Je vous appelle parce que je viens de m'entretenir avec votre fille Solweig, qui n'est absolument pas malade. Je ne peux donc pas la garder et il serait préférable que vous veniez la chercher au plus vite ...

À l'autre bout du fil, un silence se fit, puis mon père articula d'une voix blanche

- Je n'en ai strictement rien à faire. Vous pouvez agir comme bon vous semble mais je ne veux plus d'elle sous mon toit.

Dévastée par ces mots, je passai le reste de la journée à pleurer. Dans l'après-midi, un infirmier vint m'expliquer que j'allais demeurer là quelques jours, le temps de me reposer. Ensuite, m'assura-t-il, le médecin m'aiderait à trouver la meilleure solution possible pour moi.

Tout au long de la semaine, je découvris l'univers si particulier, à la fois chaleureux et effrayant, de ce

service hospitalier. De loin la plus jeune, j'étais entourée de patients toxicomanes, d'alcooliques en phase de sevrage, de schizophrènes et de paranoïaques. D'un instant à l'autre, l'atmosphère paisible qui baignait ces lieux pouvait basculer dans la violence la plus spectaculaire. Un jour, j'étais tranquillement en train de manger lorsque je vis un homme entièrement nu arriver au milieu du réfectoire. Une autre fois, un de mes voisins de table se mit à pleurer et à tout casser autour de lui. Au contact d'un jeune couple de toxicos qui me prit sous son aile, je commençai à fumer beaucoup de cigarettes pour chasser l'anxiété qui ne me quittait pas.

Une semaine environ après mon entrée à Pontorson, un infirmier vint m'informer que j'allais partir.

Pour aller où ? Mystère... J'étais partagée entre un vague espoir et l'angoisse.

- Il faut que tu prépares tes affaires car tes parents vont venir te chercher demain matin, m'expliqua-t-il.

Le lendemain, à l'heure dite, papa et maman se présentèrent dans le hall de l'hôpital. Ils me lancèrent

un regard glacial et, sans esquisser le moindre geste affectueux, me conduisirent en voiture au tribunal pour enfants de Coutances.

À notre arrivée dans le bureau de la juge, on m'expliqua que le psychiatre consulté le lendemain de mon internement avait adressé un signalement à l'Aide sociale à l'enfance après son bref entretien avec mon père. Au même moment, sans me prévenir, papa s'était manifesté auprès de l'institution judiciaire pour indiquer qu'il ne souhaitait plus s'occuper de moi. Ces démarches, que je n'avais pas soupçonnées, me laissèrent sans voix.

- Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes ici?
m'interrogea la juge.

- Non.

D'un ton très neutre, elle invita mes parents à exposer leurs griefs à mon égard. À grand renfort de détails, papa expliqua combien j'étais perturbée et, surtout, perturbante pour l'environnement familial. Maman, qui avait manifestement à cœur de me présenter comme un personnage ignoble, compléta la démonstration en étalant sur le bureau de la juge des

photocopies de livres qu'elle avait débusqués dans ma chambre. Ces romans, tirés d'une collection qui faisait un tabac à la Légion d'honneur, relataient l'histoire de la jeune Natacha et de ses amis, en proie aux mauvais traitements que leur inflige leur entourage. Maman, qui avait survolé un ou deux exemplaires, en avait trouvé la moralité particulièrement douteuse.

- Vous voyez de quoi elle se nourrit, crut-elle utile de dire en pointant du doigt les pages imprimées. Cette enfant est vraiment perverse ...

- La vérité, c'est que nous n'arrivons plus à gérer Solweig, compléta papa. Nous sommes complètement dépassés dans notre rôle de parents. Elle fait toujours plus de bêtises et nous voudrions protéger la famille contre le danger qu'elle représente. C'est pourquoi nous avons demandé qu'elle soit placée par l'Aide sociale à l'enfance afin qu'elle puisse se reconstruire ...

- Et vous, Solweig, qu'en pensez-vous ? Est-ce qu'une mesure de placement vous paraîtrait une bonne chose ?

J'acquiesçai sans hésiter. Après tout ce qui s'était produit, il me semblait inenvisageable de retourner à la maison et j'avais désormais un besoin urgent de

sortir de l'impasse. De l'Abbaye de Mortain à Pontorson en passant par l'Aveyron, Fleury ou Saint-Germain-en-Laye, je venais de passer quatre ans à fuir des souvenirs que je n'étais même plus en mesure de regarder en face. Pour avoir moins mal, en effet, j'avais appris à étouffer mes souffrances de petite fille si bien que, même si c'est difficile à croire, j'avais d'une certaine façon fini par oublier les raisons de mon mal-être. Dans ces conditions, il était tout simplement inconcevable que je parvienne à dire devant papa et maman ce que j'avais sur le cœur. Toute réconciliation, il fallait l'admettre, semblait hors de portée. Seul un éloignement durable pourrait, peut-être, atténuer un tant soit peu mes difficultés.

Manifestement consciente que mon retour à l'hôpital n'était pas souhaitable, la juge des enfants ordonna mon placement en urgence. Devant mes parents, elle appela une assistante sociale et lui demanda de me trouver au plus vite une famille d'accueil. Papa et maman, à qui cette solution semblait convenir à merveille, remercièrent le magistrat puis ils se levèrent et quittèrent le bureau, non sans m'avoir adressé un salut faussement chaleureux.

Dans l'heure qui suivit, une assistante sociale passa me chercher au palais de justice pour me conduire dans un village proche de Grandville, où je fus accueillie par une adorable mère de famille prénommée Yvette. Disposant de l'agrément d'assistante maternelle d'urgence, elle m'ouvrit grand les portes de sa maison et m'invita, sans la moindre question, à m'y reposer autant que je le souhaitais.

Mes deux semaines chez Yvette me permirent enfin de récupérer un semblant de sérénité. Durant les premiers jours, je dus cohabiter avec une adolescente qui, peu auparavant, avait tenté de se tuer en avalant de l'eau de Javel. Vite, cependant, celle-ci fut orientée vers une autre famille et je me retrouvai bientôt seule, libre de souffler sans qu'on n'exige rien de moi. Âgée d'une petite soixantaine d'années, Yvette était un genre d'adorable mamie qui se montrait aux petits soins pour moi et ne me demandait jamais ni explication, ni justification.

- Tu es là pour te reposer, m'avait-elle expliqué à mon arrivée. Comme ça ne durera pas très longtemps, il faut que tu en profites sans le moindre scrupule.

Après d'elle, il me suffit de quelques jours pour

découvrir la douce joie d'être traitée comme une adolescente normale dans une famille ordinaire. Mes épaules, soudain, étaient délestées des innombrables péchés que mes parents m'imputaient depuis si longtemps.

Régulièrement, Yvette recevait sa fille, son gendre et son petit-fils qui avait à peu près le même âge que moi, dans une atmosphère toujours chaleureuse et détendue. Contrairement à ce que j'avais connu dans ma famille, le ton de leurs échanges restait toujours sous contrôle, même lorsque des motifs de tension s'immisçaient dans ces petits rassemblements. Un samedi, nous vîmes ainsi la fille d'Yvette arriver passablement en colère parce que son fils, sorti la veille au soir avec quelques copains, avait déversé des denrées avariées sur les vitrines des magasins du village. Aussitôt, je fus assaillie par une bouffée d'angoisse et me mis à imaginer la gravité des reproches que ma mère m'aurait adressés en pareille situation. Assurément, elle m'aurait agonié d'injures et n'aurait pas manqué de lire dans cette mauvaise action le signe de ma dépravation morale. Au contraire, la fille d'Yvette passa certes sous mes yeux un vif savon à son rejeton et lui annonça qu'il serait désormais privé de jeux

vidéo : mais sans l'humilier, sans le traiter de tous les noms d'oiseau. Puis l'incident fut clos et le repas familial put démarrer dans une ambiance désormais détendue.

Pour la première fois depuis bien longtemps, je pus savourer mon temps libre sans lire, dans le regard des adultes qui m'entouraient, ni réprobation, ni mépris. Yvette me permettait de sortir en toute confiance, sans même chercher à savoir ce que je faisais. Bizarrement, elle ne semblait pas avoir été prévenue que j'étais une mauvaise fille. Dans son regard, en effet, je ne lisais que patience et bienveillance. À mes heures perdues, j'allais flâner à la plage, tentant de laver l'image si laide que je m'étais, au fil des ans, faite de moi-même.

À la mi-mai, mon assistante sociale m'a-nonça que ce premier placement allait prendre fin. Après deux semaines de recherches intensives, en effet, elle venait de trouver une famille d'accueil en mesure de m'héberger durablement. Ainsi, m'expliqua-t-elle, je pourrais reprendre ma scolarité là où je l'avais interrompue. D'abord contrariée, je la suppliai de m'autoriser à rester chez Yvette mais elle m'expliqua que celle-ci n'accueillait des enfants que pour de

courtes durées, en attendant qu'une solution pérenne puisse être mise en place. Je dus donc dire au revoir à celle qui m'avait si gentiment permis de reprendre tout doucement mes esprits.

Par bonheur, l'accueil qui me fut réservé par Bernadette et Bernard, à Torigni-sur-Vire, me consola vite de ce petit déchirement. Âgé d'une bonne cinquantaine d'années, ce couple de hippies sur le retour habitait un splendide corps de ferme en pleine nature. Bernadette, ancienne infirmière psychiatrique, avait décidé d'y accueillir à plein temps des enfants cassés par la vie afin de les aider à se retaper. À mon arrivée, un frère et une sœur de cinq et sept ans habitaient ainsi chez elle depuis plusieurs années. Le fils de la maison, âgé de neuf ans, semblait s'entendre à merveille avec ces jeunes pensionnaires. Lors de notre première rencontre, de même, tout le monde me fit comprendre que je trouverais là un nouveau « chez moi ».

D'emblée, Bernadette m'incita à me confier à elle aussi librement que j'en étais capable.

-Ta reconstruction devra passer par la parole, m'expliqua-t-elle d'un ton qui me mit en confiance.

Si Bernadette, en bonne maîtresse de maison, dirigeait son petit monde d'une main affectueuse mais énergique, Bernard présentait à l'inverse un visage bonhomme et effacé. Arborant une barbe fournie et une longue chevelure noire, il ne se faisait entendre qu'à de rares occasions mais ne nous en couvait pas moins d'un œil bienveillant. Rapidement, j'éprouvai pour lui une sympathie d'autant plus vive qu'il représentait une sorte d'antithèse de mon milieu d'origine. Anarchiste, antimilitariste, anticlérical, il affichait joyeusement ses engagements et se souciait comme d'une guigne des réactions que ceux-ci pouvaient susciter.

À ses côtés, j'eus pour la première fois l'occasion d'arpenter le pavé dans des manifestations organisées pour la conquête des trente-cinq heures. Employé de La Poste, frère d'un agent affecté à la Direction départementale de l'équipement, Bernard était encarté à la CGT et ne ratait jamais une occasion de s'impliquer dans des luttes sociales. Certains soirs, lorsqu'il venait me chercher à l'école, il me proposait de l'accompagner à des réunions syndicales qui, bien souvent, prenaient la forme d'apéritifs entre amis.

- Tu n'as pas trop de devoirs, au moins ? demandait-il ... Non ? Bon, alors-si tu veux, on peut aller faire un petit tour.

Ces excursions, si elles nous attiraient parfois les remontrances de Bernadette, eurent l'immense mérite de m'apprendre qu'il était possible de passer du bon temps en famille sans toujours être contraint de s'en sentir coupable.

Bien que rigoureuse, Bernadette m'apprit aussi à me sentir libre d'exprimer mes envies.

- Quoi que tu souhaites faire, n'hésite jamais à me demander la permission, m'avait-elle expliqué à mon arrivée. Il m'arrivera bien sûr de te répondre non, et il faudra que tu l'acceptes, mais je ne te jugerai jamais parce que tu auras formulé un souhait.

Avec elle, et ce fut une première dans ma vie, j'eus le droit de me rendre dans un magasin de vêtements pour y choisir des tenues à mon goût. Jusqu'alors, je l'ai dit, j'avais systématiquement récupéré les vieux effets de maman qui étaient soit trop grands, soit trop petits, et en tout cas totalement démodés. L'année précédente, j'avais ainsi porté des chaussures de taille trente-sept

alors que je chaussais du quarante. À Torigni, au contraire, je pus dire adieu aux éternelles jupes-culottes et afficher des envies d'adolescente.

La brusque émancipation rendue possible par la bienveillance de Bernadette se ressentit dans à peu près tous les aspects de ma vie. Chose inimaginable avec mes parents, je fus autorisée à fumer devant les adultes, ce qui m'ôta l'envie d'allumer clope sur clope en cachette. Chaque mois, on me remit par ailleurs une petite somme d'argent de poche que j'avais le droit de dépenser comme bon me semblait. Durant mes heures de loisir, je commençai à pratiquer le rugby dans une équipe féminine et me pris d'un tel goût pour ce sport qu'on me proposa presque aussitôt d'entraîner une équipe de petits. Dans la limite du raisonnable, j'avais aussi la permission d'aller voir les copines que je n'avais pas tardé à me faire dans ma classe de troisième.

Un mois seulement après mon arrivée, mon assistante sociale rédigea, à l'intention de sa hiérarchie, un rapport sur les conditions de mon placement chez Bernadette.

« Solweig s'est très bien adaptée à sa famille d'accueil,

résumait-elle en introduction. Selon l'assistante maternelle, Solweig se comporte normalement et accepte sans difficulté les règles familiales. Elle est sensée, lucide et très mûre. Elle exprime un fort désir de parler, de se confier. L'assistante maternelle n'a remarqué chez elle aucun trouble du comportement. Solweig est seulement exubérante en société comme pourrait l'être toute autre adolescente de son âge et elle connaît des moments de grande tristesse. Elle aurait tendance à faire beaucoup de demandes pour sortir et se montre très dépendante ... »

Frappée par l'état de ma garde-robe lors de notre première rencontre chez le juge des enfants, elle relevait aussi : *« L'assistante maternelle a dû acheter de nouveaux vêtements à Solweig, toutes ses affaires étant trop petites de deux à trois tailles ou pointures. »* Evoquant ma scolarité, elle écrivait : *« Là aussi, Solweig a montré de grandes facultés d'adaptation. Elle est décrite par son professeur principal comme étant une élève agréable, souriante, plutôt détendue, participant peu. Elle a des résultats assez faibles en langues et en maths mais de bien meilleures notes en français, Solweig ayant même de réels talents poétiques selon son professeur de français. Le*

redoublement envisagé au départ par ses professeurs n'a donc pas été retenu. »

Pour préparer ce rapport, l'assistante sociale avait par ailleurs rencontré ma mère qui, contre toute attente, avait accepté de livrer à ses questions quelques réponses glaçantes.

« Madame Ely a insisté sur les difficultés rencontrées avec Solweig, et ce depuis plusieurs années, observait ainsi l'auteur du compte rendu. Très tôt, à trois ans, Solweig a montré un fort caractère qui surprenait sa mère. Elle n'a pas caché qu'elle donnait de l'affection à Solweig par devoir de mère, mais de façon non spontanée et qu'elle a le sentiment que Solweig l'a senti. Elle n'a posé aucune question sur sa fille placée depuis deux mois. Elle n'a pas caché que sa fille lui faisait peur. Elle a fait savoir qu'elle faisait entièrement confiance à notre service en lui laissant prendre toute décision dans l'intérêt de Solweig. Elle exprime la peur que sa fille soit une malade schizophrène. Elle a aussi comparé Solweig à sa belle-mère, en parlant d'hérédité familiale. Elle considère que Solweig ressemble beaucoup à sa grand-mère, ayant les mêmes attitudes et le même

fonctionnement. Elle dit en avoir peur et être incapable de la revoir. Elle a fait savoir qu'elle s'opposait au fait que Solweig revoie ses sœurs et frère, par crainte des répercussions sur toute la famille mais aussi sur son couple ... »

J'avais donc toutes les raisons de penser que mes parents ne voulaient plus entendre parler de moi. J'en souffrais, bien sûr, car il est très douloureux d'être ainsi reniée par ses propres parents, mais j'éprouvais en même temps un certain soulagement : je ne subirais plus désormais leurs accusations, leurs reproches, leurs contraintes sans appel.

Mais, je me faisais des illusions.

Alors que je venais de passer, chez Bernadette, un été plutôt heureux à lire, monter à cheval, donner un coup de main aux moissons, m'occuper des animaux ou encore jouer avec mes amies, une lettre de ma mère me ramena brusquement à la réalité vers la fin septembre. Le ton en était tellement sec et le propos si dur que je dus m'y reprendre à plusieurs fois avant d'arriver jusqu'au bout.

Froidement, comme à son habitude, maman avait entrepris de justifier par ce courrier son attitude envers moi. Une fois de plus, elle m'expliqua que j'étais malade, que j'avais besoin d'être soignée et que je devais cesser de me voiler la face. Dans le cas contraire, précisa-t-elle, je risquais de faire terriblement souffrir mon futur mari et mes enfants.

Pour sortir de l'ornière dans laquelle je m'étais selon elle engagée, elle me laissa entendre que je devais être prise en charge dans un cadre adapté à mon redressement moral. Or, elle estimait que Bernadette et Bernard étaient tout simplement incapables d'encadrer la rééducation qu'elle appelait de ses vœux.

« Nous aurions une proposition à te faire, m'écrivait-elle. Il s'agirait d'une famille d'accueil dans l'esprit des Béatitudes mais vivant dans le monde et rattachée à un médecin psychiatre pour l'accompagnement du jeune. Tu aurais ainsi la possibilité de retrouver les repères que tu as connus à la maison et surtout de les discuter, de les rejeter, de t'exprimer enfin sur toute l'éducation que tu as reçue. Dans la situation présente, tes éducateurs, de par leur situation laïque, ne peuvent le faire et s'ils le font, ce ne peut être

qu'arbitrairement et avec plein d'idées fausses sur le sujet de la foi.

Dans l'attente et d'avance dans le respect de ton choix face à cette proposition, je veux encore te dire que tu restes membre du corps qu'est notre famille : membre amputé parce que nous n'avons pas pu soigner la gangrène d'une blessure, membre qui, par la grâce, l'espoir et l'amour pourrait être greffé sur le corps auquel il appartient. Mais pour que l'opération chirurgicale réussisse, il y a des règles d'hygiène et de sécurité à respecter, cela est incontournable et tu es la seule capable de décider ou de refuser l'opération. »

Le ton était donné, mes parents venaient de lancer la bataille pour reprendre le contrôle de leur fille.

Profondément déstabilisée, je réagis presque aussitôt - et encore une fois en toute soumission - à ce grossier appel du pied. Si mon père et ma mère contestaient le cadre familial qui m'était offert à Torigni, c'était sans doute que celui-ci ne devait pas m'être vraiment adapté. J'étais surtout frappée par le mot « malade ». Je ne me croyais que perturbée par tout ce que j'avais vécu, ma mère insistait : j'étais malade et je devais cesser de me voiler la face. J'avais beau avoir presque

seize ans, j'étais encore sous influence. A moins que, simplement, je ne fusse pas parvenue à accepter le désintérêt de mes parents à mon égard. Cette blessure-là devait me torturer longtemps, mais je l'ignorais. J'espérais encore...

Comme pour donner inconsciemment raison à papa et maman, je m'en pris peu à peu à Bernadette et à Bernard. Dans le courant de l'automne, mes relations avec eux commencèrent à s'envenimer. Sans véritable motif, je me mis à contester leur autorité, m'opposant pour tout et pour rien et revendiquant toujours plus de liberté. De plus en plus souvent, il m'arriva d'enfreindre les règles qui m'étaient fixées, de repousser les horaires de sorties, de mentir sur de petits riens. Bernadette, de son côté, répondit avec une fermeté qui eut pour seul effet de me braquer un peu plus encore.

Dès la fin novembre 1995, un second rapport rédigé par mon assistante sociale fit état de ces premiers faux pas au sein de ma famille d'accueil. *« Après les deux premiers mois de placement qui s'étaient bien déroulés, l'assistante maternelle a dû faire avec Solweig de sérieuses mises au point, écrivit-elle. En*

effet, la jeune avait des demandes concernant les sorties, et notamment avec les garçons qui ne pouvaient être acceptées. De plus Solweig manquait de franchise et avait tendance à mentir. Il est apparu qu'elle ne savait pas ce qu'était la confiance ... »

Tout au long de l'automne, papa et maman avaient multiplié les initiatives pour tenter de me soustraire à l'influence de Bernadette et de Bernard, qu'ils semblaient avoir pris en grippe sans les connaître. Début octobre, je leur avais pourtant écrit pour prendre la défense de ma famille d'accueil et souligner qu'il n'était pas question pour moi d'aller vivre dans un milieu qui, de près ou de loin, fût lié à la communauté des Béatitudes. *« Vous avez ma réponse mais je ne veux pas que vous l'interprétiez mal, avais-je précisé dans ma lettre. Ce n'est pas un refus de résoudre notre problème, bien au contraire. Vous pensez que c'est une bonne solution. D'accord, mais pour qui ? Pour vous ou pour moi ? Ici, j'ai une protection qui me permet de réfléchir, de prendre de la distance. »*

Balayant ces observations, papa entra progressivement en guerre ouverte avec le service de l'Aide sociale à l'enfance. Bientôt, il refusa de payer la

pension de mille francs par mois qui avait été fixée par le juge, au motif que l'éducation qui m'était désormais dispensée ne correspondait pas, selon lui, aux valeurs familiales. À plusieurs reprises, il se plaignit par ailleurs de ne pas avoir été consulté lors de mon placement et tenta, en vain, d'obtenir qu'une autre famille soit désignée pour me prendre en charge.

Sentant que la situation se dégradait à grande vitesse, le juge des enfants désigna un expert psychologue, une femme, qui vint me rencontrer à Torigni et rédigea un rapport précisant que je n'étais ni schizophrène, comme ma mère semblait le redouter, ni malade. Sans l'ombre d'un doute, elle crut en revanche pouvoir affirmer que j'étais complètement déboussolée par les critiques exprimées de façon toujours plus explicite à l'encontre de ma famille d'accueil. Sans rien avoir demandé à personne, je me trouvais coincée entre deux univers aux références totalement inconciliables et ne savais plus comment m'en sortir.

Le 1^{er} décembre 1995, une crise ouverte éclata lorsque, pour la première fois depuis six mois, je revis mes

parents dans le cabinet de la juge des enfants. Inquiète de la tournure prise par les événements, celle-ci nous indiqua qu'elle souhaitait faire un point sur mon placement. En effet mes parents, qui ne décoléraient pas contre ma famille d'accueil, avaient peu auparavant demandé mon émancipation - un statut qui me rendrait majeure, me dégagerait de la tutelle de l'Aide sociale à l'enfance, et sans doute les libérerait eux-mêmes de toute responsabilité à mon égard. Très rapidement, cependant, je compris que la juge, loin de vouloir accéder à leur demande, voulait surtout les recadrer.

- Il est temps que nous mettions les choses au clair car tout ce que je lis dans les différents rapports qui m'ont été adressés me préoccupe vivement, expliqua-t-elle en se tournant vers papa et maman. À l'évidence, vous faites peser sur les épaules de Solweig un sentiment de culpabilité dont elle n'est en rien responsable. Par ailleurs, les professionnels qui ont pu s'entretenir avec elle considèrent qu'elle porte depuis plusieurs années un secret douloureux dont elle n'arrive pas à parler par crainte de vous mettre en danger. Il est donc de votre responsabilité de créer les conditions favorables à une libération de sa parole ...

Face à la magistrate, je le vis immédiatement, mon père contenait à grand-peine une colère montante. Outré, le regard furieux, il se retint aussi longtemps qu'il le put, puis laissa son fiel se déverser une fois de plus.

- Madame, vous devez savoir que Solweig est une petite menteuse. Et encore, le mot est faible : elle est sale, perverse et elle s'acharne depuis des années à briser notre famille. Dans ces conditions, ce n'est quand même pas notre faute si elle se sent responsable de la situation...

Placée entre deux feux, j'étais tétanisée et complètement incapable de prendre position.

D'un côté, la violence des assauts portés par la juge contre mon père et ma mère m'était insupportable. De l'autre, je ne me sentais pas la force de soutenir mes parents alors qu'ils s'employaient si manifestement à m'enfoncer la tête sous l'eau.

De plus en plus agacée, la magistrate finit par accuser papa et maman de maltraitance psychologique, avant de les menacer carrément de les déchoir de leur autorité parentale sur les autres enfants de la fratrie.

Perdue, ma mère me lançait de grands regards suppliants, comme si j'avais le pouvoir de les tirer de cette mauvaise passe.

Par sa distance tout administrative, le compte rendu qui fut rédigé au terme de cette réunion illustre la profondeur de l'impasse dans laquelle nous étions tous engagés.

« Monsieur et madame Ely ont exprimé leur désaccord avec la prise en charge actuelle du service de l' ASE, en disant à leur fille qu'ils accepteraient une reprise des relations demandée par Solweig, mais à la seule et unique condition qu'elle ne soit plus prise en charge par l'ASE. Les parents de Solweig ont alors rappelé devant la juge des enfants la proposition qu'ils avaient faite à Solweig par écrit d'être confiée à une famille d'accueil de leur choix appartenant à la communauté des Béatitudes avec un suivi par un psychiatre choisi également par eux. Devant ses parents, Solweig a réclamé la protection de sa famille d'accueil ainsi que de l'ASE. Les parents ont expliqué qu'ils avaient été amenés à formuler cette demande d'émancipation, considérant ne pas être reconnus dans leur autorité parentale et subissant un grave

préjudice moral. La juge et le responsable de l'ASE ont fait part de leur inquiétude pour toute la famille devant leur fonctionnement parental. Ils ont aussi la possibilité d'une déchéance de leur autorité parentale ainsi que d'une mesure de tutelle en raison des soi-disant difficultés financières évoquées par le couple n'acceptant pas de régler mille francs de pension alimentaire. Monsieur et madame Ely sont sans cesse dans l'accusation et dans l'interprétation en dehors des réalités. »

Je sortis de cette audience complètement dévastée, et désormais persuadée qu'il n'y avait aucune issue possible à mon isolement. De retour à Torigni, je me montrai insupportable, avide de liberté, d'indépendance, d'air ... Dès que j'eus seize ans, fin janvier 1996, je me mis à sécher les cours et à chercher du travail, jugeant qu'il était désormais urgent d'acquérir mon autonomie financière. De plus en plus passionnée par le rugby, je parvins à décrocher un contrat emploi-solidarité au club de Saint-Lô et entrepris de passer mon brevet fédéral d'éducateur sportif. Au grand dam de Bernadette et Bernard, je

prenais donc de longues heures pour entraîner l'équipe des poussins tout en me consacrant à des tâches de secrétariat, bien éloignée de toute préoccupation scolaire. Au lycée, je dédaignais les cours mais m'investis beaucoup dans la constitution d'une association de jeunes contre le sida. Ma vie, désormais, semblait partir dans tous les sens. Âgée de seize ans à peine, je me laissais dériver telle une âme épuisée d'avoir déjà trop vécu.

Amorcée au début de l'automne 1995, la rupture avec Bernadette et Bernard se révéla inéluctable lorsque, pour leur plus grand regret, je me mis à fréquenter Nathan, rencontré au club de rugby de Saint-Lô. Cet homme avait presque une vingtaine d'années de plus que moi et Bernadette était bien décidée à ne pas laisser passer cette énième frasque de sa jeune protégée. Désormais incontrôlable, je refusai de plier devant son autorité. Après quelques semaines de tiraillements, notre séparation fut entérinée par l'assistante sociale, qui ordonna mon placement dans une autre famille d'accueil, à Saint-Lô.

J'étais désormais engagée dans une fuite en avant irréversible. L'idylle naissante avec Nathan, qui n'avait d'abord été qu'un simple béguin, prit rapidement une importance cruciale à mes yeux. Grâce à lui, j'étais parvenue à m'arracher à la famille dont mes vrais parents condamnaient si vivement les préceptes éducatifs. Naïve, j'imaginai qu'il était nécessairement devenu, par ce simple fait, l'homme de ma vie.

Avec toute l'énergie dont une adolescente est capable

lorsqu'elle se sent passionnément amoureuse, je pris l'habitude de franchir quotidiennement les cinq kilomètres qui séparaient mon nouveau domicile de celui de Nathan. Qu'il pleuve ou qu'il vente, je ne voulais rater pour rien au monde nos rendez-vous galants qui me paraissaient alors si romantiques. Dans ses bras, je découvris peu à peu les vertiges de l'amour. Un soir que j'avais marché plus d'une heure sous la pluie pour venir le retrouver alors que je souffrais d'une crise d'allergie à la pénicilline, une poussée de fièvre m'assaillit si bien que je dus passer la nuit à ses côtés ...

Malgré mon jeune âge - je n'avais pas encore dix-sept ans -, je me sentis vite en devoir de rendre heureux cet homme que les hasards de la vie avaient, je n'en doutais pas alors, choisi de me donner pour époux. Plus que tout, j'avais en effet à cœur de détromper cette mère qui, peu auparavant, s'était crue autorisée à prédire le malheur pour mon mari et mes enfants. Elle pouvait affirmer ce qu'elle voulait : bien que cela pût paraître prétentieux, je me sentais désormais femme, prête à tout pour fonder un foyer où le bonheur, j'en étais certaine, régnerait.

Fin 1996, je commençai à passer le plus clair de mon temps chez Nathan. L'émancipation souhaitée par mes parents avait été obtenue et, guère satisfaite par ma nouvelle famille d'accueil, j'avais pu m'installer dans un foyer pour jeunes travailleurs où j'étais libre d'aller et venir comme bon me semblait. Bientôt, mon « homme » prit goût à la liberté qui nous était ainsi offerte. Célibataire endurci, il appréciait fort la présence d'une jeune femme dans son foyer et me le fit savoir. Quant à moi, je ne voyais que des avantages à cette intimité naissante. J'étais fière et heureuse de pouvoir cuisiner, nettoyer, ranger comme une véritable épouse pour le bien-être de mon mari. De la sorte, j'avais un peu le sentiment de renouer avec des rêves d'enfance inspirés de *La Petite Maison dans la prairie*.

Assez vite, cependant, je découvris que cette soumission impliquait certains renoncements.

Lorsque j'émis le souhait d'aller m'installer provisoirement à Poitiers pour y suivre une formation d'éducateur sportif, Nathan opposa en effet son veto de la façon la plus ferme.

- Solweig, je ne veux pas que tu partes. J'ai besoin

d'avoir ma femme à la maison.

Curieusement, je n'ai pas pensé un seul instant à lui résister et j'ai aussitôt renoncé à poursuivre mes études, sans m'inquiéter du côté possessif de Nathan à mon égard.

Il est vrai que je venais de découvrir que j'attendais un bébé.

Lorsque je ressentis les premiers signes de ma grossesse, je fus d'abord saisie d'une vague inquiétude, ne sachant trop comment Nathan allait réagir à la nouvelle. Pensant que l'humour serait peut-être une bonne façon de la lui annoncer, je me procurai un de ces autocollants destinés à être plaqués sur la vitre arrière des voitures, sur lesquels on peut lire « *Attention, bébé à bord* », et le collai au-dessus de mon nombril. Le soir même, lorsqu'il regagna notre chambre, j'ouvris ma chemise et exhibai mon ventre encore plat. Stupéfait, il marqua un temps d'arrêt puis m'adressa un sourire radieux. Je venais manifestement de combler son attente la plus vive.

Mes relations compliquées avec la famille de Nathan et, surtout, l'attitude de mes propres parents à notre

égard ne tardèrent malheureusement pas à ternir ce bonheur naissant. Bien convaincue que cette nouvelle vie était enfin de nature à les satisfaire, c'est pourtant avec enthousiasme que j'avais écrit à papa et maman pour leur annoncer ma grossesse. À ma grande joie, ils se manifestèrent aussitôt et me proposèrent d'organiser des retrouvailles à trois, papa, maman et moi, dans une pizzeria du centre de Saint-Lô.

Le déjeuner, ce jour-là, débuta de la façon la plus cordiale. Curieux, et même chaleureux, ils me posèrent de nombreuses questions sur les mois que je venais de passer loin d'eux. Mon absence, à première vue, semblait avoir gommé un peu de leur rancœur et je me mis à croire que cette crise, si douloureuse fût-elle, n'avait peut-être pas été vaine. Maman, hélas, ne tarda pas à me détromper.

- Solweig, je voudrais te poser une question, me lança-t-elle, de but en blanc. Peux-tu me dire si toutes tes façons d'être, tes comportements si choquants mais aussi nos difficultés relationnelles, sont imputables à Pierre-Étienne ?

Ne sachant trop que penser d'une question si abrupte, je répondis :

- Oui, mais... Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Eh bien... Avec ton père, naturellement, on s'est beaucoup interrogés sur son attitude et comme les problèmes ont débuté après notre séjour aux Béatitudes, on a fini par se demander s'il ne s'était pas passé là-bas quelque chose de mal avec « Peter ». C'est pourquoi nous l'avons récemment contacté pour l'interroger à ton sujet. Il nous a dit qu'il ne voulait plus entendre parler de toi parce qu'il avait le sentiment que tu avais cherché à le piéger ...

A mesure que maman débitait son discours insensé, j'eus de nouveau la tête sens dessus dessous. Que devais-je retenir de tout cela ? Manifestement, mes parents cherchaient à me dire quelque chose tout en s'enfermant, comme si souvent par le passé, dans le mensonge. Je me mis à pleurer et papa, aussitôt, saisit mes mains.

- Mon petit cœur, si on avait su ... chu-chota-t-il sur un ton étrange.

S'ils avaient su ? Mais qu'est-ce que ça signifiait, à la fin ? N'avais-je pas tenté de leur montrer, quand nous étions dans l'Aveyron, à quel point le souvenir de

Pierre-Étienne me révulsait ? Papa ne m'avait-il pas lancé au visage, plus tard, que j'étais une catin et que, quoi qu'il me soit arrivé, je l'avais bien cherché ? La juge pour enfants n'avait-elle pas insisté en disant que je traînais depuis l'enfance un lourd secret ? Et voilà qu'ils semblaient découvrir seulement maintenant le pot aux roses ! Ou alors s'étaient-ils sentis à ce point coupables de n'avoir pas compris tout de suite le double jeu de « Peter » qu'ils avaient occulté la terrible réalité pendant toutes les années qui avaient suivi ? Quoi qu'il en fût, je devais me rendre à l'évidence : je n'échapperais décidément jamais à ce sinistre passé.

Malgré ce nouveau coup de poignard, je m'efforçai de me calmer par crainte de briser encore une fois tout lien avec papa et maman. Nous nous revîmes à plusieurs reprises au fil de l'année, je leur présentai Nathan, et ma mère, de loin en loin, accompagna ma grossesse. Nous fêtâmes aussi Noël ensemble et, lorsque Steven vint au monde le 24 janvier 1998, papa, maman ainsi que mes frère et sœurs firent le déplacement. Papa, je m'en souviens, passa la journée à nous filmer avec un petit caméscope qu'il avait apporté pour l'occasion. Malgré la douche écossaise

que mes parents continuaient de m'imposer en permanence, je fus ravie, ce jour-là, de partager l'immense joie qu'avait fait naître en moi l'arrivée de mon petit bout de chou.

Malheureusement, je n'étais pas faite pour le bonheur et ma relation avec Nathan s'était dégradée à grande vitesse durant l'année de ma grossesse. Une partie de sa famille, il faut bien le dire, ne voyait pas notre union d'un très bon œil. Passé l'enthousiasme des premières semaines, le père de mon enfant sembla se lasser de notre routine tout en se montrant de plus en plus possessif avec moi. Quelques mois de marasme me suffirent pour comprendre que nous nous étions engagés en peu vite, moi l'adolescente perdue et lui le célibataire endurci.

Un jour de mars 1998, pourtant, comme nous étions de passage chez mes parents, papa s'approcha de moi d'un air entendu et me glissa :

- Alors, petite cachottière, tu ne nous dis rien ? Heureusement que Nathan est là, lui, pour annoncer la bonne nouvelle ...

Nathan, allez savoir pourquoi, avait beaucoup séduit

mes parents dès leur première rencontre. Mais qu'avait-il bien pu, cette fois, leur raconter ?

- Alors, dis-nous, m'interrogea maman. C'est pour quand, ce mariage ?

Abasourdie, je m'efforçai de faire front, bien consciente que la perspective d'unir l'une de leurs filles devant Dieu était, aux yeux de mes parents si viscéralement catholiques, une étape majeure. À leur façon, ils me proposaient ainsi de réintégrer le cercle familial.

- Eh bien, murmurai-je, la date n'est pas encore fixée. Ce sera vers la fin de l'été, peut-être au mois d'août ...

J'étais quand même estomaquée ! Ainsi, nous allions nous marier. Nathan l'avait décidé et l'annonçait à mes parents sans me prévenir ! Alors que nous étions déjà en pleine mésentente, et que je me posais des questions sur l'avenir de notre couple.

Le mariage pouvait-il arranger quoi que ce soit à cette « incompatibilité d'humeur » ? Nathan semblait y croire dur comme fer et finit par m'influencer puisque la cérémonie fut prévue pour le début de l'été. Cent vingt invités, proches des deux familles, avaient été

conviés, on allait se réjouir ...

Et moi je mourais de peur.

Le 22 juin 1998, à quelques semaines seulement de la célébration, une énième dispute éclata entre nous et je décidai brusquement de quitter le domicile pas encore conjugal.

Dans un premier temps, je m'installai dans une petite chambre à Ouistreham, dans le Calvados, et trouvai la force de décrocher un emploi comme vendeuse d'encyclopédies. Sitôt installée, j'écrivis à mes parents pour leur annoncer l'annulation de mon mariage. Comme je redoutais leur réaction, je leur mentis à moitié en leur faisant croire que nous avions pris cette décision pour des raisons financières. Sans surprise, cependant, papa se mit en rage et déversa sur moi, comme aux pires moments de mon adolescence, un flot de reproches.

- De toute façon, Solweig, je n'ai jamais eu et je n'aurai jamais à ton endroit les réactions qu'un père doit normalement avoir avec sa fille. Et d'ailleurs, il y a longtemps que je veux te dire une chose alors

Le silence et la honte

écoute-moi bien : ce qui t'est arrivé avec Pierre-Étienne, tu l'as mérité. Je me souviens de la façon dont tu lui as sauté au cou les pattes écartées à son arrivée, alors tu ne dois pas t'étonner de son comportement. Depuis toute petite, tu es une salope, une coureuse de garçons et je peux te dire que, plus jamais, tu ne passeras les portes de notre maison.

9

Alors commença pour moi une vie d'errance qui ne s'interrompit jamais pendant plus de quatre ans. Déconnectée de tout repère, je devins incapable de m'établir plus de quelques semaines au même endroit. Chaque départ, chaque séparation me déracinait un peu plus, accentuant ma dérive et creusant ma solitude. Aucune rencontre ne semblait pouvoir me retenir.

Sitôt installée à Ouistreham, j'entrepris de faire venir Steven avec moi. Avec le recul, je réalise bien sûr que j'étais à la fois trop jeune et bien trop paumée pour assumer seule la garde d'un bébé alors que je n'avais pas un sou pour le faire vivre. À l'époque, cependant, il me paraissait inimaginable de rester plus longtemps séparée de mon petit garçon. Si je devais manger de la vache enragée pour le garder à mes côtés, eh bien je m'y résoudrais, quitte à enchaîner les petits boulots et à sacrifier tout ce qui ne lui était pas indispensable.

Ces premiers pas de mère célibataire furent d'autant plus déchirants que je jouai d'abord de malchance dans ma recherche d'une nounou pour Steven. La

première, une incapable totale, m'assura qu'elle avait une grande expérience des enfants lorsque je lui confiai mon fils, le matin de mon premier jour de travail. Mais, quand je vins le récupérer vers dix-huit heures, le pauvre bébé était en train de hurler. Baignant dans un body entièrement trempé, il refusait le répugnant goûter qu'elle essayait de lui faire ingurgiter et avait les deux joues encore barbouillées de la purée du déjeuner. Furieuse, je l'arrachai à la nounou, tournai les talons et lâchai simplement

- Votre contrat vient de se terminer. Je repasserai demain pour vous payer votre journée.

D'emblée, la garde de Steven constitua un motif de tensions entre Nathan et moi. Il avait très mal réagi à mon départ, ce qui n'était pas surprenant, et fut fortement encouragé par sa famille à se battre pour que je ne puisse pas conserver la garde de notre petit garçon. Sa famille, qui ne supportait pas l'idée qu'un descendant risque ainsi d'échapper à son autorité, s'appliqua à le monter contre moi. Par bonheur, Nathan sut faire preuve d'intelligence et, après quelques semaines glaciales, nos relations s'apaisèrent assez pour que nous puissions envisager

raisonnablement le sort de notre fils.

Il fut ainsi décidé que Nathan prendrait régulièrement Steven avec lui durant les week-ends et les vacances. Peu après mon déménagement, en outre, ma mère me proposa d'accueillir mon fils avec elle pour de courtes périodes, afin que je puisse souffler un peu. J'hésitai avant d'accepter, car papa m'avait clairement signifié que j'étais pour ma part bannie de la maison familiale. Devais-je, dans ces conditions, offrir à mes parents la joie de recevoir leur petit-fils ? Comme d'habitude, cependant, je me rangeai au début à leurs vues dans l'espoir que ma bonne volonté me permettrait, un jour, de me rapprocher d'eux.

Mais une crainte me tenaillait : dès que Steven serait en âge de comprendre ce qui se passait autour de lui, Nathan, et surtout mes parents, ne se mettraient-ils pas à dire du mal de moi devant lui ? Papa et maman, je l'ai maintes fois répété, avaient passé les dernières années à me présenter comme le diable en personne et je ne voulais surtout pas qu'ils contaminent mon fils avec leurs insultes incessantes. Voir Steven me juger avec leurs yeux, assurément, me serait insupportable.

J'annonçai donc bientôt à ma mère que je ne

souhaitais plus lui confier mon fils. Sur le moment, elle fit mine de se plier à ma décision mais je compris bien vite que je n'étais plus vraiment maîtresse de la situation. Depuis l'annulation du mariage, papa et maman s'étaient singulièrement rapprochés de Nathan. D'une certaine façon, ils avaient en fait pris son parti contre moi, jugeant ma fuite incompréhensible. Comme un juste retour des choses, mon ex-futur mari accepta donc de leur confier Steven durant certaines vacances. Après tout ce qu'ils m'avaient fait, voilà donc qu'ils s'emparaient de mon fils derrière mon dos.

Pendant les mois qui suivirent ma rupture avec Nathan, je me révélai incapable de construire une situation à peu près stable.

À Ouistreham, dans mon métier de vendeuse d'encyclopédies, j'étais payée exclusivement à la commission ; je compris donc vite que je ne parviendrais jamais à gagner ma vie de la sorte. Rapidement, je me décidai à cumuler deux emplois. Dans la journée, j'étais serveuse dans un bowling de Courseulles-sur-Mer. Le soir, je travaillais comme animatrice dans un karaoké. Ce dernier travail me plaisait plutôt - j'aimais beaucoup chanter -, mais ces

activités cumulées ne me rapportaient pas suffisamment d'argent pour payer une nounou, si bien que je dus de surcroît trouver un emploi de cuisinière.

En quelques mois, j'épuisai le peu d'énergie qui me restait à tenir ce rythme de folie. Je ne dormais que quelques heures par nuit et dépensais l'essentiel de mon maigre salaire pour payer la garde de Steven, que je ne voyais quasiment jamais. A bout de forces, je me résignai à supplier Nathan de reprendre son fils la majeure partie du temps afin de pouvoir souffler un peu. J'avais de plus en plus de mal à payer mon loyer. Je me sentais au bord du gouffre.

Ma rencontre avec Ludovic, sapeur-pompier, m'offrit un bol d'oxygène inespéré. Gentil, prévenant, il me courtoisa au bowling pendant plusieurs semaines puis finit par se lancer. Rapidement, je m'installai avec lui et je sentis le sol se raffermir peu à peu sous mes pieds. Me voyant incapable de mener de front cette multiplication de petits boulots sans avenir et ne sachant trop que faire de ma vie, je décidai de suivre l'exemple de mon nouveau compagnon et m'engageai comme pompier volontaire. Pour ce faire, il me fallut

passer mon attestation de formation aux premiers secours. L'univers médical, aussi loin que je m'en souviens, m'avait toujours beaucoup séduite. Ado, j'avais rêvé de devenir auxiliaire de puériculture ou infirmière. Mes premiers pas de sapeur-pompier, effectués à Bayeux, comblèrent mes attentes et je redoublai d'ardeur au moment d'obtenir le certificat requis pour être affectée dans les véhicules de secours et d'aide aux victimes, qui interviennent sur les accidents.

Vite, je me mis à caresser le rêve d'intégrer la prestigieuse Brigade des sapeurs-pompiers de Paris (BSPP), au sein de laquelle Ludovic servait depuis deux ans. Ainsi, pensais-je, il me serait possible de le suivre dans la capitale tout en gagnant correctement ma vie. Si tout se déroulait comme je le voulais, je pourrais même emmener Steven avec moi et lui offrir enfin des conditions de vie décentes. C'était compter, hélas, sans la rigidité de cette vénérable institution qui n'avait jamais accepté de femme en son sein. J'eus beau écrire des courriers rageurs au journal Allô 18 et me présenter en personne à la caserne de Champerret pour tenter de convaincre les officiers recruteurs de l'intérêt de ma candidature, il n'y eut aucun moyen de

les faire fléchir.

Un jour que je harcelais un lieutenant de la brigade, je faillis même être expulsée manu militari après avoir, à ses yeux, franchi les bornes de la bienséance.

- C'est quand même incroyable ! pestai-je. Il y a des femmes dans la police, dans l'armée, chez les sapeurs-pompiers de province. Alors, pourquoi pas chez vous ?

- Mais parce que vous seriez bien incapable de descendre sur votre dos un type de quatre-vingts kilos par la grande échelle ...

Sans réfléchir, je dardai sur l'officier un regard hautain. Au jugé, il devait mesurer une bonne demi-tête de moins que moi.

- Et vous, lui demandai-je, vous croyez que vous en seriez capable ?

À ces mots, les collègues du lieutenant, qui n'avaient pas perdu une miette de notre conversation, éclatèrent de rire. Rouge de colère, l'officier me fit sortir de son bureau et me lança, menaçant :

- La prochaine fois que je vous vois ici, vous ressortirez entre deux gendarmes !

Ma détermination, malheureusement, ne suffisait pas toujours à surmonter les obstacles que la vie érigeait à intervalles réguliers sur ma route. De même qu'il me fut impossible d'intégrer la BSPP, je ne parvins pas à fonder une relation durable avec Ludovic qui, si gentil et patient qu'il fût, finit par ne plus supporter ma fragilité chronique. Rien que durant les quelques mois que nous passâmes ensemble, je fis deux tentatives de suicide dont il me sauva in extremis. Avec le recul, je suis convaincue que cet homme m'aimait sincèrement mais j'étais bien trop cassée pour lui offrir l'équilibre dont il avait besoin.

- Je tiens beaucoup à toi, Solweig, mais je ne peux pas passer ma vie à me demander si je vais te retrouver vivante ou morte en rentrant à la maison, m'expliquait-il le jour où il décida de me quitter.

Malgré tous nos regrets, nous nous serions sans doute séparés bons amis si le père de Ludovic, lui-même ancien de la BSPP, qui n'avait jamais admis que son fils se mette en ménage avec une mère célibataire, ne s'était pas mêlé de notre histoire. À la suite d'un vif affrontement, je dus quitter les lieux séance tenante et me retrouvai à la rue.

Nathan, avec qui mes relations s'étaient au fil du temps apaisées, eut la gentillesse de me tirer de cette mauvaise passe. Le soir même de cette rupture précipitée, il vint me chercher et me proposa de m'héberger en attendant que je dénicher un pied-à-terre. Sans hésiter, il me prêta aussi une voiture pour que je puisse continuer de me rendre à Bayeux, et conserver ainsi mon travail.

Fin 1999, un terrible accident de voiture interrompit quelque temps la fuite en avant dans laquelle j'étais engagée depuis près de deux ans. Le 28 décembre au matin, après avoir passé la nuit à la caserne de Bayeux, occupée à répondre à des centaines d'appels en lien avec la tempête qui balaya cette nuit-là l'ouest de la France, je pris la route alors que j'étais dans un état d'épuisement total. Malgré le café avalé avec mes collègues avant de repartir pour Saint-Lô, j'eus le plus grand mal à garder les yeux ouverts durant les trois quarts d'heure de route qui me séparaient de chez Nathan. Quelques centaines de mètres avant d'arriver à destination, je finis par m'endormir au volant et ma voiture fila à plus de cent dix kilomètres heure s'encastrent dans un poteau électrique.

Appelés à la rescousse, mes collègues pom-piers furent obligés de me désincarcérer et de m'évacuer d'urgence vers l'hôpital le plus proche, où je restai dans le coma pendant plus de six heures. Cervicalgies, tassement de vertèbres : le bilan médical de la collision fut loin d'être négligeable et je dus m'engager dans une longue rééducation avant de récupérer ma liberté de mouvements. Lorsque, quelques semaines plus tard, je découvris l'état de la voiture de Nathan à la casse de Saint-Lô, je compris que j'avais sans doute échappé de peu à la mort. Une mort que je recherchais pourtant dès que mon mal-être et les blessures de mon enfance refaisaient surface.

Incapable de tenir en place, je décidai de quitter la Normandie sitôt que je fus en état de me déplacer. Toujours passionnée de rugby, c'est en feuilletant les journaux spécialisés que je tombai sur une annonce proposant un contrat emploi-solidarité dans un petit club de Castres, dans le Tarn. Sans hésiter, je rassemblai une nouvelle fois mes affaires et me remis en route, direction le Sud, le soleil, l'anonymat ...

Arrivée à Castres, tout me parut soudain plus simple.

Comme prévu, je fus embauchée comme coach et secrétaire, tout en intégrant le centre de formation du prestigieux Castres Olympique, pour y passer le brevet d'État d'entraîneur. Il me suffit de quelques jours pour trouver un appartement confortable dans lequel, une fois installée, j'aurais la possibilité de faire venir Steven.

Durant les six mois que je passai dans le Tarn, je me fis de nombreux amis, notamment parmi les militaires du 8^e régiment parachutiste d'infanterie de marine (RPIMa). Toujours fourrée sur les terrains du Castres Olympique, j'eus par ailleurs l'idée d'y créer une équipe féminine de rugby, chose encore peu répandue à l'époque dans les grands clubs. Au printemps, alors que je cherchais un emploi un peu mieux rémunéré, plusieurs camarades me conseillèrent de profiter des importantes campagnes de recrutement lancées dans le cadre de la professionnalisation des armées pour m'en-gager au 8^e RPIMa.

- Après tout, insistaient-ils, tu es sportive, sérieuse et tu as du caractère... Tu devrais faire l'affaire sans difficulté.

Sitôt ma candidature enregistrée, je reçus une

proposition d'embauche au sein du 35^e régiment d'artillerie parachutiste (RAP). Ravie de cette opportunité, je fus envoyée à Agen pour y faire mes classes durant quatre mois et je comptais bien récupérer Steven, confié pendant ce temps à son père, dès que j'en aurais fini avec cette formalité. C'était oublier, hélas, l'éternelle déveine qui me collait manifestement à la peau. Dès mon retour au régiment, j'appris en effet que les bons résultats obtenus durant ma formation avaient finalement convaincu ma hiérarchie de m'affecter à une compagnie de combat. Cette « bonne » nouvelle, qui chamboulait tous mes projets, me porta un énorme coup au moral. Si je voulais pouvoir garder Steven avec moi, je devais absolument éviter les unités mobiles. Dans l'impossibilité de négocier mon affectation, je dus donc choisir entre ma carrière militaire et mon fils. Ma décision fut vite prise et, quelques jours après mon retour à Castres, je remis ma démission au commandement du régiment. Une fois de plus, j'allais devoir repartir de zéro après avoir nourri l'espoir de me construire une nouvelle vie. Je me sentais à bout de forces.

Mon errance s'accéléra encore à partir de l'été 2000,

désormais totalement incontrôlée et de plus en plus douloureuse. En compagnie d'une camarade rencontrée lors de mes classes, je pris la direction de Châlons-en-Champagne, où l'un de nos collègues, muté dans la Marne, affirmait pouvoir nous aider à nous établir. Nous emménageâmes dans un petit appartement avec Steven et, grâce à mes anciennes relations dans le secteur de l'édition, décrochâmes un boulot de vendeuses d'encyclopédies à domicile. Pour mettre un peu de beurre dans les épinards, j'acceptai aussi d'animer des soirées dans les discothèques des environs pendant que ma colocataire gardait mon fils.

De temps à autre, je recevais des nouvelles de mes parents qui se plaignaient de plus en plus vivement de ne pas voir leur petit-fils. Dans un accès de colère, papa me menaça même d'engager une procédure judiciaire pour faire respecter ses droits de grand-père. Lui qui n'avait jamais cherché à jouir le moins du monde de ses droits de père avec moi, c'était tout de même un comble ! Sur le moment, ces gesticulations me parurent si pathétiques qu'elles eurent plutôt tendance à me faire sourire. Je n'imaginai pas, à l'époque, que mes parents s'étaient discrètement rapprochés de Nathan dans l'espoir de me faire retirer

la garde de Steven à son profit...

Ma colocataire et moi, par ailleurs, étions si paumées que notre cohabitation ne tarda pas à s'envenimer. À l'automne, elle m'annonça son souhait de résilier notre bail commun. Paniquée, je tentai une nouvelle fois de mettre fin à mes jours. Il fallut encore appeler les pompiers à la rescousse. Mon état, décidément, ne cessait d'empirer. Pour mon fils comme pour moi-même, je devais trouver le moyen de rebondir sinon j'allais vraiment toucher le fond.

En désespoir de cause, je regagnai la Normandie, demandai à Nathan de prendre Steven avec lui et me mis à errer sur la côte, dormant dans ma voiture, à la recherche du moindre boulot. Au bout de quelques semaines, je décrochai une place de serveuse sur les îles Chausey, près du Mont-Saint-Michel, mais songeais de plus en plus clairement à quitter la France dans l'espoir de rompre définitivement avec mon passé. À cette époque, j'entrepris même de réviser mes connaissances scolaires dans l'idée de reprendre mes études et de passer le baccalauréat en candidat libre, puis de monter un dossier pour émigrer un jour au Canada.

C'est alors que le hasard se décida enfin à bien faire les choses. Une rencontre imprévue avec un plaisancier breton changea le cours de ma vie. Ce professeur de physique originaire de Saint-Malo, croisé au comptoir de l'établissement qui m'employait, venait régulièrement faire du voilier à Chausey. Rapidement, nous prîmes l'habitude de partager nos impressions et de nous raconter nos vies respectives. Enfin... Pour ma part, juste ce que je supportais d'en dire... Gentiment, mon prof me proposa de m'aider à réviser les matières scientifiques, qui n'étaient pas mon fort. Plusieurs semaines durant, notre amitié prospéra ainsi jusqu'à ce que, au printemps 2001, il m'annonce son départ.

- Je ne vais malheureusement pas pouvoir continuer à t'aider, m'expliqua-t-il, car je vais quitter l'Hexagone pour aller vivre à Mayotte.

Mayotte ... Pour être tout à fait honnête, je devais bien reconnaître que j'étais incapable de situer cet endroit sur la planète. J'ignorais même qu'il s'agissait d'un territoire français. Mais lorsque mon nouvel ami en esquissa une description sommaire, je sentis que j'avais peut-être une carte à jouer sur cette île de

l'océan Indien.

Mayotte, territoire français d'outre-mer, pouvait m'offrir l'éloignement et le soleil à moindre coût. Là-bas, je n'aurais besoin ni de visa, ni d'apprendre une nouvelle langue. Comme je l'avais fait, pleine de toupet, au moment de partir pour Castres, j'entrepris donc de démarcher divers établissements scolaires de l'île afin d'y chercher un emploi. De fil en aiguille, je finis par entrer en contact avec le directeur d'une école, dans le sud de l'île. D'emblée, il se montra très intéressé par ma candidature et me proposa de venir initier ses élèves au rugby en échange d'un logement et d'une petite rémunération. Enthousiaste, je quittai Chausey pour Cancale, où je me mis à économiser un maximum d'argent pour m'offrir le billet d'avion. Bien sûr, il me faudrait d'abord partir sans Steven mais, à regarder la situation lucidement, j'étais pour l'heure bien trop perdue pour m'occuper sérieusement de mon fils. Une fois installée, si les choses se passaient comme je le souhaitais, il serait toujours temps de revenir le chercher à Saint-Lô pour l'emmener avec moi. En juin 2001, je ven-dis précipitamment la quasi-totalité de mes effets personnels, remerciai de son aide mon ami professeur de physique et m'envolai pour

Mayotte, ivre de dépaysement et d'espoir.

En posant le pied sur la passerelle de l'avion, je fus submergée par une bouffée de chaleur humide dont je ne n'oublierai jamais l'intensité. Comme convenu, le directeur de l'école avait traversé l'île pour venir me chercher. Pour la première fois depuis si longtemps, je me sentais libre, enfin hors de portée de mes parents. Cette fois, je ne voulais pas en douter, j'avais laissé ma souffrance derrière moi.

Sitôt assise dans la voiture de mon employeur, je compris cependant que j'allais devoir modifier mon plan d'attaque. La cinquantaine bedonnante, l'homme ne tarda en effet pas à me faire comprendre qu'il attendait de notre collaboration bien autre chose que des leçons de rugby. Sa femme, crut-il opportun de me confier, venait de quitter Mayotte pour la France et il se sentait désormais un peu seul. Arrivé dans l'établissement, il me conduisit à ma chambre et me précisa d'un air entendu qu'elle communiquait avec la sienne. Pour autant, je décidai de ne pas me laisser démonter.

En d'autres temps, je me serais indubitablement effondrée en réalisant que j'allais me retrouver seule, sans ressources, à plus de dix mille kilomètres de chez moi, condamnée à fuir le tête-à-tête avec un satyre répugnant. Cette fois, au contraire, une force inconnue me poussa à affronter la situation sans plier. Le lendemain de mon arrivée, je me levai donc à l'aube et sortis sans attendre de l'établissement pour me mettre en quête d'un autre travail. Rapidement, je repérai un dispensaire dans lequel je me présentai, diplômes de secouriste en main, afin de savoir s'il était possible de m'y faire embaucher. Mon interlocutrice me répondit par la négative avant de me donner le numéro de téléphone de son frère. Celui-ci, m'expliqua-t-elle, venait de dénicher un emploi d'enseignant alors qu'il n'avait pour toute référence qu'un diplôme d'infirmier. Je l'appelai aussitôt.

- À Mamoudzou, tout est plus facile, m'expliqua-t-il. Comme les écoles manquent de personnel éducatif, elles recrutent facilement les gens disponibles et motivés. Si tu veux, nous pouvons nous rencontrer ce soir et j'essaierai de t'aider à trouver quelque chose.

Tout excitée par cette proposition amicale, je repassai

à l'école pour y prendre quelques affaires puis me mis en route, sans prendre la peine de saluer l'homme qui, sur une promesse malhonnête, m'avait fait traverser la planète dans l'espoir de coucher avec moi.

Avec toute la fraîcheur d'une Française à peine débarquée de l'avion, je décidai de faire du stop sans réaliser qu'il s'agit là d'un exercice hautement périlleux, dans ces parages, pour une jeune femme esseulée. En veine, je tombai sur un sympathique automobiliste qui me fit traverser l'île et me déposa dans le centre de Mamoudzou. Là, je me mis en quête d'une cabine téléphonique pour joindre le garçon qui m'avait proposé de m'aider. Je tentai ma chance une fois, puis deux, mais aucun appareil public ne semblait fonctionner.

Pour la première fois depuis mon atterrissage à Mayotte, je sentis une vague d'inquiétude monter en moi. Sans réfléchir, je m'engouffrai dans le premier restaurant, me précipitai vers le comptoir et demandai au patron, un Indien qui me gratifia d'un salut jovial, où je pouvais trouver un téléphone en état de marche.

- Si vous me faites un joli sourire, je vous prête le téléphone de mon bar.

Franchement inquiète, je m'exécutai sans hésiter puis composai le numéro de téléphone qui, désormais, sonnait dans le vide. Mon correspondant du matin avait sans doute oublié notre rendez-vous téléphonique, à moins qu'il n'ait été occupé à des tâches plus importantes. Découragée, je me mis à pleurer.

- Ça n'a pas l'air d'aller bien fort, dit le restaurateur. Peut-être puis-je t'aider à résoudre ton problème ...

Après quelques minutes passées à raconter mes malheurs à Momo - le restaurateur était connu de toute l'île sous cet aimable sobriquet-, je compris que j'étais tirée d'affaire.

- Effectivement, on peut dire que ce directeur d'école est un drôle de bonhomme, mais tu ne dois pas t'inquiéter. Il y a aussi plein de gens très bien à Mayotte et je suis certain que tu vas beaucoup t'y plaire. Pour commencer, si cela t'intéresse, je peux te proposer de travailler avec moi, pour tenir le bar et la pizzeria. Cela te laissera le temps de te retourner et de trouver, si tu le souhaites, quelque chose de mieux.

Pour me rendre service, Momo envoya deux des «

gros bras » qui assuraient la sécurité de son établissement récupérer le reste de mes affaires à l'école que j'avais quittée un peu précipitamment. Sans hésiter, il me proposa aussi de me loger dans la chambre de son fils qui, peu auparavant, était parti de Mamoudzou en compagnie de sa mère pour s'installer en métropole. J'acceptai avec plaisir, me mis au travail avec ardeur et, bientôt, commençai à me sentir comme un poisson dans l'eau au comptoir du *Reffet des îles*. Véritable plaque tournante, l'établissement était fréquenté par tous les banquiers, hommes d'affaires et industriels que comptait la ville. C'était l'endroit où il fallait être si l'on voulait comprendre le fonctionnement de la vie locale, faire des rencontres, trouver du travail. Les quelques semaines que j'y passai me permirent de prendre mes marques et de rompre pour de bon avec mes habitudes de métropolitaine. Bref, exactement ce qu'il me fallait pour mes premiers pas sur l'île.

Apprenant que son épouse, malgré l'éloignement, avait eu vent de ma présence dans l'établissement et qu'elle en avait conçu quelque jalousie, Momo se mit en tête de me décrocher un autre emploi et me présenta bientôt au responsable d'une société de transit,

qui cherchait désespérément une secrétaire standardiste sérieuse et compétente. Malgré ma totale inexpérience, je fis rapidement mes preuves à ce poste et parvins même à me faire remarquer en démêlant des situations épineuses dont des personnes bien plus haut placées n'étaient, semble-t-il, pas venues à bout. À force de patience, je parvins ainsi à remettre la main sur plusieurs moteurs d'ULM qui, partis d'Australie en avion pour arriver à Mamoudzou, avaient été égarés avant d'échouer mystérieusement à Johannesburg.

Mayotte étant une petite île, ces « exploits » ne tardèrent pas être connus. Si bien que la société concurrente de celle qui m'employait depuis quelques semaines à peine proposa de me débaucher pour me nommer, moi qui n'avais que vingt et un ans et aucune formation spécifique, directrice du service aérien. Pour seule consigne, le patron de la société me donna six mois pour redresser les comptes d'exploitation.

Du jour au lendemain, je quittai Mamoudzou pour aller m'installer à Pamandzi, où se situait la principale zone industrielle de l'île. C'est là aussi, tout près de mes bureaux, que se trouvaient les quartiers de la Légion étrangère. Chaque semaine, je tenais d'ailleurs

une permanence dans l'enceinte du régiment pour gérer le flux des bagages qui accompagnaient les légionnaires lors de leurs rotations. Rapidement, j'eus l'occasion de sympathiser avec les gradés du régiment et me fis même quelques bons amis.

En septembre, je regagnai brièvement la France pour aller chercher Steven à qui j'entendais bien, maintenant que j'étais dans mes meubles, faire découvrir mon petit paradis. À Pamandzi, j'avais choisi d'habiter dans un quartier mahorais où les loyers étaient autrement moins élevés que dans les zones résidentielles réservées aux métropolitains. Pour l'équivalent de cent cinquante euros par mois, j'y habitais une vaste maison où une dame s'occupait pour moi de l'entretien et de la cuisine.

À son arrivée, mon petit bonhomme tomba d'emblée amoureux de Mayotte. Dès la descente d'avion, je l'emmenai sur une grande plage où nous passâmes l'après-midi à regarder les bébés tortues courir sur le sable et les dauphins qui bondissaient à l'horizon. Malgré la fatigue du voyage et la barrière de la langue, Steven joua longuement avec de petits Mahorais qui s'amusaient à faire des sauts périlleux sur le sable.

Lorsque la nuit tomba, vers dix-huit heures, il s'effondra littéralement et dormit sans interruption jusqu'au lendemain matin. À son réveil, il sortit sur le pas de la porte, scruta la dizaine de bambins qui jouaient au ballon devant la maison, se frotta les yeux et me héla :

- Regarde, maman, c'est mes copains ! Et il y en a encore plus aujourd'hui ...

Je ne vivais à Mayotte gue depuis quelques mois lorsque je pris conscience que les angoisses héritées de mon passage à l'Abbaye-Blanche s'étaient évanouies. Étaient-elles parties pour toujours ou attendaient-elles, tapies, dans un recoin de mon âme ? J'étais incapable de le dire. En revanche, pour la première fois depuis longtemps, j'étais bien certaine de savourer une vie paisible et joyeuse. Malgré les efforts de Nathan pour tenter d'en récupérer la garde, Steven vivait pour l'heure à mes côtés et il semblait en être très heureux. Bien qu'arrivée depuis peu de temps, je m'étais fait de nom-breux amis. Afin de rompre pour de bon avec le passé, il ne me restait plus qu'à rencontrer l'amour...

10

Il m'avait donc fallu gagner l'autre bout du monde, abandonner ma famille et mes rares amis, changer dix fois de métier et toucher le fond de l'isolement pour trouver enfin un semblant de paix. Bien sûr, je demeurais fragile, profondément blessée et il m'arrivait encore souvent de m'effondrer pour un rien. Pour autant, les milliers de kilomètres que j'avais mis entre mes parents et moi finirent par me libérer partiellement du joug psychique sous lequel ils m'avaient placée dès ma plus tendre enfance. Mais, pas au point cependant de ne plus jamais me laisser circonvenir par eux dans l'avenir...

Au tout début de l'année 2002, je pris un énorme coup au moral lorsque, rentrée quelques jours en métropole pour y passer les fêtes de Noël, je réalisai qu'il ne me serait pas possible de remmener Steven avec moi à Mayotte. Nathan, même s'il m'était venu en aide quelque temps plus tôt et entretenait avec moi des relations courtoises, n'avait pas renoncé à la garde de son fils. À force de démarches, il avait fini par recueillir de nombreux témoignages attestant qu'il était autrement mieux armé que moi pour s'occuper de

Steven. À Saint-Lô, il pouvait compter sur sa famille, son travail, ses amis. De surcroît, mes parents, que je ne voyais plus depuis plusieurs années, avaient pris position en sa faveur devant le juge aux affaires familiales. Discrètement, une enquête avait même été confiée à la gendarmerie de l'île afin de déterminer les conditions dans lesquelles j'hébergeais Steven. Aucune carence n'avait été relevée mais le magistrat en charge de notre dossier, après mûre réflexion, finit par fixer la résidence habituelle de Steven chez son père. Inutile de dire combien cette décision m'affecta, plus encore que l'attitude de mes parents. Je me consolai tant bien que mal à l'idée de voir mon fils pendant les vacances, et plus encore, peut-être, dans l'avenir, dans la mesure où j'aurais acquis une réelle sérénité.

À cet égard, le quotidien que je m'étais construit à Mayotte m'offrit la stabilité dont j'avais besoin pour reprendre, peu à peu, le contrôle de ma vie. En quelques mois, j'avais trouvé une maison dans laquelle je me sentais à mon aise, ainsi qu'un travail intéressant. Je m'étais fait des amis et m'entendais bien avec le voisinage. Bref, le chaos semblait reculer à mesure que je restaurais progressivement un

semblant d'ordre dans mon existence.

La rencontre que j'espérais depuis les premières heures de mon adolescence se produisit un jour de mars 2002, au moment où je l'attendais le moins. Ce soir-là, je me préparais à tout sauf à un rendez-vous galant lorsque j'avais décidé d'aller manger une crêpe dans l'unique restaurant breton de Pamandzi. Une humeur, vaguement nostalgique, m'avait inspiré cette sortie alors que je n'avais rien de particulier à faire. Par jeu, j'avais enfilé une jolie robe décolletée et je m'étais maquillée avant de me mettre en route. À pied, j'avais franchi les deux kilomètres qui me séparaient du centre-ville, laissant à la maison toute espèce d'idées moroses. Prenant mon temps, j'avais avalé un repas copieux en rêvassant doucement.

En sortant de table, j'avais repris mes escarpins à la main et m'étais engagée sur le chemin du retour lorsque, passant devant un bar où j'avais mes habitudes, j'entendis une voix me héler.

- Hé, Solweig, tu montes boire un verre ? m'interrogea le patron depuis une plate-forme surélevée.

Hésitante, j'eus d'abord la tentation de poursuivre ma rêverie solitaire. Mais l'entrain de mon hôte ne me laissa guère le choix, changeant à tout jamais le cours de mon existence.

Dès que je pénétrai à l'intérieur du bar, je fus saisie par l'allure d'un jeune homme élégamment vêtu de blanc dont le regard, transperçant, se posa aussitôt sur moi. Jusqu'alors, j'avais toujours considéré la notion de coup de foudre comme une invention pour midinettes qui n'avait aucun rapport avec la vie réelle. Ce soir-là, cependant, je fus assaillie par une sensation si violente que j'eus d'abord le plus grand mal à l'identifier. Sans réfléchir, je me précipitai à une table, commandai une boisson gazeuse et engageai une conversation futile avec le serveur pour tenter de reprendre mes esprits. Au premier coup d'œil sur le côté, cependant, je dus me résoudre à constater que le jeune homme était toujours là et ne cessait de me regarder.

- Je lui laisse dix minutes pour m'aborder, pensai-je, les mains crispées sur mon verre. S'il n'est pas passé à l'attaque, je me lève et je rentre chez moi ...

Au moment même où cette phrase tournait dans ma

tête, l'objet de mon attention marcha vers le bar, échangea quelques mots avec le patron puis, d'un pas assuré, s'avança vers moi en souriant.

- Vous attendez quelqu'un ?

- Non.

Satisfait, il prit une grande inspiration et se lança alors dans une tirade qui, sur le moment, me donna envie d'éclater de rire.

- Je sais que je vais vous paraître cavalier mais comme je fais partie de la cavalerie... Bref, je dois vous dire que je trouve étonnant de rencontrer ici une aussi jolie femme, si bien habillée, qui n'attend personne et s'apprête à rentrer chez elle...

Bien plus que l'humour qui éclairait ses traits, la profonde gentillesse avec laquelle il avait prononcé ces mots me fit fondre sur place. D'un autre, j'aurais sans doute trouvé la formule pompeuse ou artificielle. Celui qui se tenait devant moi, au contraire, semblait l'avoir laissée jaillir du fond de son cœur.

Sans hésiter, j'acceptai le verre qu'il m'offrit et, sans la moindre retenue, nous entreprîmes de nous raconter

quelques bribes de nos vies respectives. Les premiers mots de son récit, cependant, m'arrachèrent une grimace de regret. Marc, puisque c'est sous ce prénom que le beau jeune homme se présenta d'abord, était un légionnaire affecté au régiment étranger de cavalerie d'Orange. Pour moi, il s'agissait d'une nouvelle doublement décevante. D'une part, je m'étais promis de ne surtout pas nouer de relations sentimentales avec les militaires de passage à Mayotte par crainte de compliquer les relations de travail très suivies que j'entretenais avec le régiment. Par ailleurs, les légionnaires séjournèrent habituellement sur l'île pour quatre mois pas plus, si bien qu'une histoire un tant soit peu sérieuse avec l'un d'entre eux était inenvisageable.

Sentant que je m'étais rembrunie, Marc ne se découragea pas pour autant et me proposa d'aller danser. J'hésitai un instant, devinant que de ma décision dépendait peut-être quelque chose d'important. Dix minutes plus tard, je me déhanchais sur la piste d'une boîte de nuit voisine, le sourire aux lèvres et, au fond du cœur, la douce sensation d'avoir rencontré un être qui me voulait du bien.

- Tu sais, me glissa-t-il alors que nous reprenions notre respiration, ça doit faire deux mois que je t'ai repérée mais j'attendais en vain que tu poses ton regard sur moi.

Embarrassée, je tentais de me figurer les circonstances dans lesquelles j'avais pu le croiser, en vain. Après quelques verres, il passa outre à l'obligation d'anonymat que lui conférait son appartenance à la Légion et me confia qu'il se prénomrait en réalité Bruno. Bien trop troublée pour vouloir prendre le risque de rompre le charme, je le laissai marcher à mes côtés jusqu'au taxi lorsque la fatigue nous gagna, mais refusai qu'il me raccompagne chez moi. Depuis toujours, très certainement à cause du mal que m'avait fait Pierre-Étienne, l'union physique avec un homme avait constitué pour moi un passage difficile, angoissant. Or je ne voulais pas, cette fois, prendre le risque de tout gâcher en précipitant les choses.

Mon appréhension se révéla davantage encore le lendemain matin au réveil. Avant de nous séparer, Bruno et moi étions convenus de nous retrouver en milieu de journée dans un restaurant organisé autour d'une somptueuse piscine donnant sur le lagon, au

nord de l'île. Un endroit de rêve, un homme charmant... À première vue, tout semblait réuni pour garantir le succès de la journée. Sans raison valable, cependant, je me débrouillai pour arriver avec plus de trois heures de retard à ce premier rendez-vous galant.

Mon cavalier, par miracle, ne m'en tint pas rigueur et nous commençâmes à nous rapprocher peu à peu. Au bout de quelques jours, Bruno prit l'habitude de dormir régulièrement à la maison, se forçant à se réveiller vers quatre heures du matin pour franchir à pied les trois kilomètres qui séparaient ma maison de son régiment et se présenter à l'heure pour le début de la journée. Malgré cet inconfort, ces semaines de découverte sous le soleil de Mayotte scellèrent notre complicité, offrant le plus doux des berceaux à notre amour naissant.

Lorsque, un mois tout juste après notre rencontre, Bruno me révéla que le départ de son régiment pour la métropole était imminent, je ne pris d'ailleurs pas le temps d'hésiter. Notre lien avait beau être tout récent, je sentais bien que j'étais déjà trop violemment attachée à lui pour envisager une séparation. À mes yeux, il était tout simplement impensable de le laisser

s'envoler sans moi pour l'hémisphère Nord. Dès lors, il ne me fallut que quelques jours pour prendre la décision de tirer un trait sur ma vie mahoraise.

À première vue, il s'agissait pourtant d'une décision à haut risque. À Mayotte, je l'ai dit, le temps et la distance m'avaient enfin permis de trouver une forme de quiétude après toutes ces années passées à fuir, en permanence, le passé. En outre, un rapide examen de la situation suffisait pour réaliser que je n'avais plus, en France, ni repère ni point de chute. Prévenant, Bruno tenta de me rassurer en me disant que nous pourrions d'abord nous faire héberger par sa mère avant de chercher un petit appartement à proximité d'Orange, lieu de cantonnement de son régiment. Décidément, il savait ce qu'il voulait et rien ne semblait pouvoir fléchir sa détermination. Confiante, pour une fois, je résolus de me laisser aller en considérant qu'après avoir tant souffert, il me fallait maintenant apprendre à espérer ...

J'avais certes tout à craindre de ce retour en France. Cependant, la bonne fortune qui semblait depuis peu s'attacher à moi ne m'abandonna pas lors de nos

premiers pas d'amoureux sur notre sol natal. Quarante-huit heures avant le retour de Bruno par Transall, j'atterris à Paris où sa mère vint me chercher. Ce premier contact avec ma future belle-mère fut d'autant plus surréaliste que, faute d'avoir conservé les vêtements avec lesquels j'étais partie, j'avais pris l'avion vêtue d'un simple pagne et de sandalettes. Toutefois, la grande gentillesse et l'hospitalité de la maman de Bruno m'aidèrent à surmonter la brutalité du retour et l'effervescence parisienne, après un an passé à vivre au rythme mahorais.

L'omniprésence du bruit, de l'excitation et de la pollution durant les quelques semaines que nous passâmes ensemble chez ma belle-mère fut certes un peu difficile à encaisser. Pour autant, ce retour à la réalité me conforta dans la certitude que j'avais fait le bon choix en décidant de suivre Bruno.

Depuis notre rencontre, il s'était toujours montré très prévenant avec moi, parfaitement conscient que j'avais grand besoin de me reconstruire après des années de souffrance. Rapidement, j'avais réussi à lui raconter le mal qui m'avait été fait durant mon séjour à la communauté des Béatitudes, mais aussi l'indifférence

et la dureté de mes parents, en des termes que je n'avais jusqu'alors jamais réussi à faire sortir de moi. Jusqu'à ma rencontre avec Bruno, en effet, j'avais eu le plus grand mal à témoigner de mon calvaire, craignant que mes amoureux ne me jugent ou ne m'évitent s'ils apprenaient ce qui m'était arrivé. Depuis mes premières relations intimes, je m'étais résignée à taire ma douleur et à me livrer aux hommes sans vrai plaisir, prenant mon mal en patience, plutôt que de courir le risque de les faire fuir.

Doux, comme à son habitude, Bruno avait, pour sa part, cherché à m'apaiser, me rassurer, prêtant une grande importance au traumatisme que j'avais vécu à Mortain.

Peu d'hommes seraient, je pense, capables de tels égards. Et grâce à ces attentions, Bruno avait réussi à m'apprivoiser.

Encouragée par ces débuts, je pris la route du Midi lorsque la permission de Bruno s'acheva et nous emménageâmes rapidement dans un petit studio déniché à Toulon. Pour ma part, j'aurais estimé plus

logique d'habiter à Orange mais mon compagnon souhaitait préserver notre vie de couple en mettant un peu de distance avec son univers professionnel. Par expérience, il craignait que je puisse me sentir salie par les plaisanteries du régiment, souvent égrillardes vis-à-vis des militaires qui rentrent au pays avec une fille rencontrée dans les îles.

Sans ressources et refusant désormais de reprendre contact avec ma famille, je dus une fois de plus me mettre en quête d'un emploi. Par réflexe, je démarchai les sociétés de transit avec lesquelles j'avais travaillé durant mon séjour à Mayotte. Malheureusement, ces entreprises balayèrent l'une après l'autre ma candidature au motif que je n'avais passé aucun diplôme depuis l'obtention de mon brevet des collèges. Dans un second temps, je repris donc contact avec la maison d'édition qui, auparavant, m'avait employée comme commerciale spécialisée dans la vente d'encyclopédies à domicile. En juin 2002, je finis par décrocher un poste de chef d'équipe qui nous permit d'améliorer notre ordinaire. Un coup de pouce du destin d'autant mieux venu que j'étais enceinte...

Nos premiers pas de futurs parents, il faut le dire, ne

furent pas des plus drôles. Souffrante durant les premiers mois de ma grossesse, j'eus de plus en plus de mal à me débrouiller seule, si bien que nous dûmes nous résoudre à prendre un appartement à Orange afin que Bruno puisse rentrer à la maison tous les soirs. De façon un peu triste, il ne fut en outre pas en mesure de reconnaître tout de suite sa paternité lorsque Lawrence, mon deuxième fils, vint au monde le 7 janvier 2003. Légion étrangère oblige, il s'était en effet vu refuser l'autorisation d'enfreindre son anonymat pour procéder à une telle démarche administrative. Plus qu'agaçant, l'obstacle ne fut levé qu'un an et demi plus tard, lorsqu'il donna sa démission pour tenter de se construire une nouvelle vie dans laquelle il serait à la fois plus libre et plus disponible.

Sans nouvelles ou presque de mes parents depuis ma rupture avec Nathan, je me fendis d'un faire-part à la naissance de Lawrence, auquel maman répondit par une brève carte de félicitations, sans qu'il fût pour autant question de nous revoir. Entre-temps, nous avions déménagé en région parisienne, à Épinay-sur-Seine, pour nous rapprocher de la mère de Bruno, qui me témoignait une affection propice à l'oubli de mes

déceptions parentales.

Courant 2004, en revanche, je commençai à me rapprocher de Mathilde, ma sœur aînée, qui habitait non loin de Saint-Brieuc. Une fois, puis deux, nous lui rendîmes visite. Et ce fut elle qui insista auprès de mes parents pour que je sois présente à son trentième anniversaire, à l'été 2005. Nous nous y rendîmes, Bruno et moi, avec Lawrence et Estebann, notre deuxième fils, né en avril de la même année.

Bruno, d'abord, ne flaira pas le risque de rechute auquel m'exposaient de nouveaux contacts avec le cercle familial. Bien qu'informé de l'indifférence à laquelle je m'étais heurtée durant mon adolescence, il voulut donner crédit à mes proches de leur bonne volonté et accepta d'abord de participer à des réunions de famille.

Après quelques rencontres, nous décidâmes de quitter la région parisienne pour emménager dans une jolie longère située à Saint-Carreuc, dans les Côtes-d'Armor. L'herbe y serait plus verte, pensions-nous, et le voisinage plus paisible que ne l'était celui d'Épinay-sur-Seine. Sur place, nous en étions convaincus, Bruno parviendrait bien à trouver un emploi de maçon.

Là-bas, en outre, il me serait plus facile de recevoir Steven durant des longs week-ends ou des vacances. Enfin, la tentation de renouer avec ma famille après un si long exil commençait insensiblement à naître en moi. Restait à voir si, des années plus tard et avec le soutien de Bruno, j'en étais désormais capable...

Je voulais croire que ce retour au pays, après toutes ces années passées à tenter d'oublier, marquerait la fin de l'histoire. Je me trompais.

Il me fallait encore affronter, après ce long silence, le retour imprévu de Pierre-Étienne Albert sur le devant de la scène. Un jour de février 2008, je l'ai dit, il a brusquement resurgi dans ma vie comme dans celle de nombreuses autres victimes. Devant les caméras, en confessant ses fautes de façon si ostentatoire, il a rouvert les blessures qu'il nous avait infligées vingt ans auparavant ou plus. Et à cause de lui, les difficultés avec mes parents ont resurgi. Ils estimaient « contre-productif » que je me porte partie civile. Mieux valait, selon eux, me reconstruire « en toute tranquillité ». Comme si fermer les yeux empêchait les images de venir à l'esprit ! Après tous les

compromis plus ou moins imposés que j'ai décrits au début de ce livre, une ultime conversation avec mon père qui persistait dans le déni a eu raison de ma soumission filiale et j'ai enfin saisi la justice en 2010.

Seule ma mère a admis que j'avais raison et qu'il était temps, pour papa, « d'être mis en face de ses responsabilités ». Elle s'était séparée de lui, et les sordides tracasseries financières du divorce l'avaient laissée démunie, et désorientée. Elle fut hospitalisée, puis prise en charge par les services sociaux.

Pour le reste de la famille, en revanche, ce fut l'union sacrée, et la rupture totale avec moi. Mais cette fois, j'ai résisté, avec l'aide de Bruno, devenu mon mari, et malgré ma hantise de revoir le moine qui m'avait tenue sous sa coupe lorsque j'étais petite.

L'instruction du procès a traîné... Pierre-Étienne, celui que nous appelions familièrement Peter à l'Abbaye-Blanche de Mortain, devait comparaître devant le tribunal correctionnel pour agressions sexuelles commises sur des enfants de moins de quinze ans par personne ayant autorité sur eux. Je l'ai déjà dit, je reste surprise que ce genre de délit ne relève pas du pénal car, surtout s'il est perpétré pendant des mois comme

dans mon cas, il peut détruire pour longtemps une personnalité. Mais bon, la loi est la loi ...

À l'automne 2010, l'instruction semblait toucher à sa fin. J'avais hâte de témoigner, pour mettre au jour les turpitudes de notre agresseur - car nous étions plusieurs victimes dans cette affaire -, pour que mon père entende solennellement prononcer la culpabilité de Peter et cesse de m'en estimer responsable, et pour liquider une fois pour toutes le passé au profit de l'avenir : j'étais enceinte de Yaëlle, notre troisième enfant.

Le 12 octobre 2010, mon père a mis fin à ses jours. Je ne l'ai appris qu'une semaine plus tard, par un ami de ma mère. Je ne pouvais pas y croire. J'ai téléphoné à une de mes sœurs, qui n'a pas souhaité me répondre « à ce sujet ». Ce n'est finalement qu'au service d'état civil de Cherbourg que j'ai eu confirmation de la nouvelle : mon père s'était pendu.

Un instant, le monde s'est écroulé autour de moi. Le silence continuait de faire ses ravages et la honte renaissait : j'étais désespérée de n'avoir pu dire à papa

que je lui pardonnais. Mais comment pardonner à quelqu'un qui ne reconnaît pas ses erreurs ? Seul le tribunal, en établissant clairement les fautes (déjà avouées) de Peter, aurait pu amener mon père à changer de comportement à mon égard. Et là, j'en suis sûre, tout aurait été oublié : le pseudo-mysticisme aberrant qui avait aveuglé mes parents, l'obstination paternelle à voir en moi le diable.

Au lieu de cela, une lettre laissée par le défunt à sa famille soulignait son entêtement : il prétendait s'être supprimé à cause de ma mère, d'une de mes sœurs et de moi. D'autant qu'il avait appris la future publication de ce livre.

Là, j'ai repris mes esprits. Non, je n'allais pas, en plus, porter toute ma vie la croix de la responsabilité de ce suicide ! Mon père n'a simplement pas supporté de voir la vérité officiellement établie. Son suicide est un suicide d'orgueil, et peut-être « d'honneur », comme celui de certains militaires qui s'aperçoivent un jour qu'ils se sont trompés de camp. Paix à son âme... Pour ma part, je sais que j'hérite en le perdant d'une peine sans rémission. Je n'éprouve ni colère, ni rancune, mais une désolation inconsolable devant l'immense

gâchis d'un amour qui aurait dû - et pu - être enfin partagé.

Notre fille Yaëlle est née le 25 janvier 2011, le jour même de mes 31 ans. La grossesse a été difficile, ce qui n'a rien de surprenant étant donné le drame qui l'a marquée, mais ma fille est maintenant pleine de joie et d'énergie, et le plus beau bébé du monde, comme tous les bébés le sont aux yeux de leurs parents.

J'ai continué à suivre l'instruction du procès, qui se tiendra au tribunal de Rodez à l'automne 2011, semble-t-il, bien que la date exacte ne soit pas encore fixée au moment où j'écris ces lignes. Je sais que Pierre-Étienne a été exclu de la communauté des Béatitudes. Cette communauté s'est d'ailleurs retirée de l'abbaye de Bonnecombe au moment des aveux du moine... qui continue cependant à y vivre paisiblement !

Au début de l'instruction, plusieurs responsables de la communauté ont été mis en examen pour « non-dénonciation de crime ». Mais dans le droit français, ce genre d'infraction est prescrit au bout de trois ans.

Or nous sommes en 2011. On ne saura donc jamais la vérité sur ce point... Quant à Peter, qui a reconnu spontanément avoir agressé plusieurs dizaines d'enfants, je le tiens pour hautement responsable de ma jeunesse en éclats, et en partie, aussi, du suicide de mon père si l'on remonte aux origines de cette histoire. Mais je laisse la justice des hommes faire son œuvre. Quoi qu'elle décide, elle se montrera sans doute plus clément que le Dieu dont il se réclame.

Après la disparition de mon père, j'ai pendant quelque temps pensé que ce procès tant attendu ne m'apporterait pas ce que j'en espérais le plus : me réconcilier définitivement avec l'auteur de mes jours. Le chagrin m'égarait, je crois... Puis j'ai mis ma souffrance filiale de côté. Le reste de ma famille mesurera-t-il, à l'aune de mon témoignage, combien il est douloureux d'être écartée des siens par crainte d'un scandale que partout l'on veut éviter ? Comprendront-ils, les uns et les autres, que je n'ai pas cherché ce qui m'est arrivé à l'Abbaye-Blanche de Mortain à l'âge de neuf ans, ni mérité l'opprobre qui a suivi ? Peut-être, peut-être pas... Peu importe. Désormais, c'est aux autres victimes que je pense. Celles qui seront

présentes au procès, bien sûr, mais aussi toutes les autres. Toutes ces jeunes vies en formation, brutalement mortifiées et détruites par les agissements, volontaires ou pathologiques, de certains êtres maléfiques.

Livrer mon témoignage, aujourd'hui, c'est d'abord affronter sans baisser les yeux l'homme qui m'a contrainte de la plus odieuse façon lorsque j'étais sans défense. Mais c'est aussi m'adresser enfin aux adultes qui, durant ces vingt et une années, ont employé tous les moyens pour me réduire au silence. Enfant, on m'a réprimandée, culpabilisée. Adolescente, on m'a chassée, mise au ban, calomniée, empêchée de m'exprimer. Majeure, on a voulu me faire taire lorsque mon témoignage risquait d'éclabousser mes parents. Enfin libre, aujourd'hui, je veux que mes paroles portent jusque dans certaines familles où, peut-être, elles pourront ne pas être complètement inutiles.

Là où des petites filles ou des petits garçons, du jour au lendemain, changent brutalement pour devenir mutiques ou turbulents, en tout cas perdus, sans qu'aucune raison ne semble expliquer ce

comportement, et sans que, parfois, personne ne s'en préoccupe.

Le procès : une victime face au traumatisme, une survivance face au vide...

Article paru le 10 août 2025 sur le blog de Solweig Ely, [Chemins de vies](#)

Il est des instants qui réactivent le traumatisme et marquent un basculement dans une vie. Pour moi, l'un d'entre eux fut le procès. Après les aveux médiatiques de mon agresseur, j'ai pris une décision qui allait bouleverser mon existence : témoigner à visage découvert lors du procès à Rodez. Contrairement à d'autres victimes, qui avaient choisi de préserver leur anonymat, j'ai souhaité briser le silence. J'avais la conviction que mettre des mots serait la clé pour effacer la honte. Que la culpabilité allait, enfin, changer de camp.

Je croyais qu'en écrivant mon livre "*le silence et la honte*", je libérerais la parole et, par la même occasion, exorciserais la douleur. Mais ce choix, qui semblait libérateur en apparence, m'a plongée dans une épreuve bien plus complexe que je ne l'imaginai. Car

un procès lié au traumatisme n'est pas seulement un espace de justice : c'est aussi un lieu où la mémoire se réveille, parfois brutalement, et où la reconstruction prend un visage inattendu.

Procès et traumatisme : la violence d'un retour en arrière

Dès les premières audiences, je me suis retrouvée projetée dans une lumière médiatique soudaine. Émissions, interviews, reportages : cette visibilité m'a placée en première ligne. J'ai porté une posture de force, de résilience, une image de femme qui se relève. Mais derrière ce masque, à l'intérieur, je m'effondrais peu à peu.

Le procès a duré trois jours. Trois jours au cours desquels chaque mot, chaque témoignage des autres victimes, et le mien, ont résonné comme une déflagration. Les récits détaillés, parfois insoutenables, m'ont obligée à revivre chaque geste, chaque intention. Je n'étais ni prête, ni préparée à cette résurgence. L'espace judiciaire est devenu une cage. Ce que je croyais pouvoir traverser avec courage s'est transformé en un retour en enfer.

Cette expérience illustre ce que beaucoup de spécialistes décrivent : lorsqu'un traumatisme n'a pas été totalement travaillé, certains événements, comme un procès, peuvent agir comme des déclencheurs puissants. Le cerveau et le corps réagissent alors comme si la violence se reproduisait, avec le même effroi, la même douleur.

L'illusion du remède immédiat : pourquoi la parole seule ne suffit pas

Lorsque j'ai décidé de témoigner, je pensais que la parole serait une délivrance, une réparation immédiate. Mais il n'y a pas de guérison instantanée. Le traumatisme ne disparaît pas par un seul acte, aussi symbolique soit-il.

Mes prises de parole médiatiques m'ont donné l'illusion de force. Mais cette façade était trompeuse : derrière, le vide émotionnel grandissait. Le procès m'avait redonné une voix, mais il ne m'avait pas redonné ma paix intérieure.

C'est là une confusion fréquente : croire que parler suffit à guérir. La parole est une étape essentielle, mais elle n'est pas l'aboutissement. Elle doit être

accompagnée de temps, d'écoute, d'un travail intérieur profond. Sinon, elle risque de devenir un masque social, une carapace fragile qui se fissure au premier choc.

Survivre à la honte et à la culpabilité : un chemin long et tortueux

J'ai découvert, au fil des jours qui ont suivi le procès, que briser le silence n'était qu'un début. La honte, le silence et la culpabilité reviennent, parfois plus violemment, si les bases intérieures ne sont pas posées. Ce que je croyais être une libération s'est avéré être un passage vers une nouvelle étape : survivre à nouveau, mais autrement.

Le procès m'a redonné une voix, mais il m'a aussi confrontée à l'épuisement, à l'usure émotionnelle, à la fatigue d'avoir porté publiquement une douleur intime. J'ai compris que survivre ne suffisait plus. Qu'il fallait aller plus loin, chercher non seulement à être entendue, mais à retrouver une forme de sécurité intérieure.

Cette transition, de la victime à la survivante, est un chemin lent. Elle demande patience, accompagnement

et gestes concrets. C'est ce que je partage dans ce blog : non pas une méthode miracle, mais des pistes, des outils et surtout, le témoignage de ce qui est possible quand on accepte d'avancer pas à pas.

De la victime à la survivante : la reconstruction intime

Aujourd'hui, je ne parle plus d'expiation. Je parle de reconstruction. Le procès, le livre et la médiatisation m'ont rendue visible, mais c'est loin des caméras que j'ai entrepris le vrai travail. Dans l'intimité, j'ai commencé à explorer, à tester des pratiques, à me former, à chercher des ressources. J'ai compris :

- Que montrer ma vulnérabilité est un acte de courage, non une fin en soi ;
- Que la reconstruction passe par le temps, l'écoute et des choix profondément personnels ;
- Qu'être « survivante » n'est pas suffisant si je ne me reconnecte pas à moi-même.

Ce chemin de reconstruction est universel : il concerne toutes les personnes qui, un jour, ont cru qu'un geste ou un mot suffirait à effacer la douleur.

Mais la vérité, c'est que la guérison est une succession de petites étapes, de choix répétés. C'est une quête de résilience, une lente transformation.

Pourquoi je partage ce récit sur *Chemins de Vies*

Si je publie ce témoignage ici, c'est parce que je veux que Chemins de Vies soit un espace d'accueil. Un lieu où la parole peut exister sans jugement, où chacun peut trouver des ressources, des récits, des outils pour avancer.

Mon objectif n'est pas de donner des leçons ni d'imposer un modèle. Il est de montrer que la parole, le procès, la visibilité, ne sont qu'une partie du chemin. Le plus important se joue à l'intérieur, dans la façon dont chacun(e) apprivoise son traumatisme, dans la patience avec laquelle on se reconstruit.

Un procès peut être une étape importante, parfois nécessaire, dans le parcours de reconstruction. Mais il n'est pas une fin. C'est un passage, souvent violent, qui met en lumière la complexité du traumatisme. Briser le silence ne suffit pas : il faut aussi se donner le temps de reconstruire, de trouver des soutiens, d'apprivoiser ses blessures.

Le silence et la honte

Être une victime, puis une survivante, ce n'est pas un état figé. C'est un mouvement.

Et dans ce mouvement, chacun(e) peut tracer sa route, unique, fragile mais possible.

Si vous souhaitez découvrir Chemins de Vies, il vous suffit de scanner le QR code ci-dessous ou d'aller sur <https://chemins-de-vies.fr/>

